

Actualité

- *L'Église des femmes en Asie*
- *Au service de la société et de la mission en Mongolie*
- *Accueil des migrants et des réfugiés au Chiapas*

Dossier

Jeunesse et mission chrétienne

Chroniques

- *Espérer pour l'Afrique avec le SCEAM*
- *Mission dans un monde pluraliste*
- *Retour aux sources spiritaines*

Varia

- *Libermann et l'esclavage*



Prochain dossier

Migrations et dynamiques de la mission

SPIRITUS : 13 €

ISSN 0038-7665

SPIRITUS 237

Jeunesse et mission chrétienne

2019

Spiritus

Revue
d'expériences
et de recherches
missionnaires

Dossier

*Jeunesse
et
mission chrétienne*

N° 237

Décembre 2019

Édito : Jeunes, espérance d'un monde rajeuni

Actualité :

Virginia Saldanha

L'Église des femmes en Asie

391

Pour rendre visible la présence massive des femmes dans l'Église, des théologiennes d'Asie ont initié un forum de femmes catholiques, *Ecclesia of Women in Asia* (EWA), en vue d'une réflexion théologique aux niveaux universitaire, pastoral et local. Pour inventer l'avenir, l'association entend investir la recherche, la réflexion, l'action transformatrice.

Diana Muñoz Alba

Mon travail auprès des migrants et des réfugiés

400

Des institutions et associations viennent en aide aux migrants et aux réfugiés. Mais, dans certains contextes investis par des bandes mafieuses, ce soutien est une mission risquée. Pourtant, elle est nécessaire et exaltante, surtout lorsqu'elle est vécue en équipe et dans l'esprit de l'Évangile.

Philip Enriquez-Borla

Au service de la société et de la mission en Mongolie

409

Le service de l'Église et de la mission est multiforme. En Mongolie, à côté des projets d'évangélisation et de développement, le Centre Antoon Mostaert des Pères de Scheut a choisi de mettre au service de la société et de la mission des études scientifiques sur la culture et la société mongole.

Dossier : Jeunesse et mission chrétienne

Pierre Laurent Jubinville

Célébrer un synode jeune

415

Dans une perspective missionnaire, qu'apporte un synode pour les jeunes ? Il s'agit de prendre à bras le corps les questions des jeunes aujourd'hui, ces jeunes qui provoquent l'Église et la société à un rajeunissement permanent. Le mystère jeune, n'est-il pas celui de la Pâque ? Ne nous rappelle-t-il pas que Christ est vivant, *Christus vivit* ?

Hervé Desbois

Dans les méandres d'une jeunesse

423

La jeunesse est un moment de quête qui peut se traduire de diverses manières. C'est surtout un moment de grande générosité qui peut s'épanouir en engagement au service de la société, de l'Église, de la famille. Pourvu que les jeunes trouvent des adultes attentifs qui les y aident.

Estelle Grenon

Un chemin d'unité de vie. De l'Opération Amos à *Laudato Si* 430

L'engagement au service de la justice et de l'écologie est un terreau pour une pastorale des jeunes, qui les ouvre au-delà des frontières de l'Église et de leur culture. Dans cette aventure, ils rencontrent le Christ qui unifie leur existence, parce qu'il est chemin, vérité et vie.

Henry Moses Ariho

Mon regard sur la mission en France 438

Un jeune religieux ougandais est envoyé en stage à Marseille, une ville multiculturelle et multireligieuse. L'Église y vit essentiellement d'une mission de présence. Lorsqu'on a vécu dans un pays à majorité chrétienne, on découvre une manière autre d'annoncer l'Évangile.

Léa Some

Jeunes religieuses subsahariennes en mission au Maghreb 445

Fondée au Burkina Faso, la communauté des sœurs de l'Annonciation a été invitée à permettre à trois des leurs de vivre la mission en Algérie. Dans cet univers nouveau, ces jeunes religieuses découvrent une manière autre de témoigner de leur attachement au Christ et du service de tout autre.

Christophe Bérard

Témoignage d'un aumônier de la JOC en Asie 452

Comment fonder et accompagner la JOC dans des pays de l'Asie, où les jeunes sont préoccupés d'abord par leur réussite scolaire et sociale ? Il convient d'inventer des pastorales de la rencontre, de vivre « pour eux, par eux, avec eux », selon la maxime de M^{gr} Cardijn, le fondateur de la JOC.

Nathalie Becquart

L'expérience de la jeunesse, paradigme de la vie missionnaire ? 460

Nathalie Becquart nous propose une relecture théologique des témoignages de Robin Villemaine, Estelle Grenon, Moses Ariho, Léa Some et Christophe Bérard. Ces diverses expériences des jeunes sont, pour elle, des paradigmes de la vie de missionnaire.

Varia

Paul Coulon

Libermann et l'esclavage (1^e partie) 469

Découvrir ou redécouvrir la pensée de Libermann sur l'esclavage n'est pas toujours aisé, étant donné le caractère sensible du sujet et les grilles de lecture souvent utilisées, celles des études coloniales et postcoloniales. Il convient de relire les écrits de Libermann en évitant toutes formes d'anachronisme.

Chroniques

Lazar T. Stanislaus

Mission dans un monde pluriel

481

Comment vivre la mission dans le monde pluriel qu'est le nôtre aujourd'hui ? Par le dialogue avec les différentes religions. La clé de voûte du dialogue reste la charité. Elle doit se traduire par la volonté de connaître les autres religions, de collaborer et de tisser des liens avec les autres croyants.

Bede Ukwuije

Avec le SCEAM, espérer pour l'Afrique

486

La célébration du jubilé d'or du SCEAM fut un moment d'espérance. Celle-ci se perçoit dans le dynamisme prophétique et missionnaire des Églises, le dialogue œcuménique et interreligieux, l'engagement de la diaspora africaine, le témoignage des martyrs et des saints du continent.

André Mujiyambere

Cultures, sécularisation et théologie africaine

494

Du 21 au 24 mai 2019 s'est tenu à Maredsous un colloque organisé le Groupe de Recherche sur la Théologie Africaine (GRTA) de Louvain-la-Neuve (Belgique). Il s'agissait de faire l'état des lieux de la théologie africaine, et d'apprécier les nouveaux défis qu'elle doit prendre en compte.

Fonseca Olga M. dos Santos

Retour aux sources spiritaines

498

Lors de leur dernier chapitre général, les sœurs spiritaines ont voulu retrouver les sources de leur charisme propre, en réécoutant leur fondatrice, sœur Eugénie Caps, leur rappeler qu'elle a voulu une œuvre missionnaire. Il convient de retrouver l'audace et le zèle apostolique de la mission *ad extra*.

Livres

Recensions

505

Guy Aurenche, *Droits humains : n'oublions pas notre idéal commun ! 70^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme*. Paris, Temps Présent, 2018.

Ennio Mantovani, svd, *Sixty Years of Priestly Missionary Life. The History of a Journey*. Siegburg, Franz Schmitt Verlag, 2019.

François Richard, M.Afr, *Missionnaires d'Afrique en France. 1869-2008*. Iggybook/Hachette, 2018.

Table du tome LX – 2019

511

Aux jeunes et à tout le peuple de Dieu

1. Il vit, le Christ, notre espérance et il est la plus belle jeunesse de ce monde. Tout ce qu'il touche devient jeune, devient nouveau, se remplit de vie. Les premières paroles que je voudrais adresser à chacun des jeunes chrétiens sont donc : Il vit et il te veut vivant !

2. Il est en toi, il est avec toi et jamais ne t'abandonne. Tu as beau t'éloigner, le Ressuscité est là, t'appelant et t'attendant pour recommencer. Quand tu te sens vieilli par la tristesse, les rancœurs, les peurs, les doutes ou les échecs, il sera toujours là pour te redonner force et espérance.

3. A vous tous, jeunes chrétiens, j'écris avec affection cette Exhortation apostolique, c'est-à-dire une lettre qui rappelle certaines convictions de foi et qui, en même temps, encourage à grandir en sainteté et dans l'engagement de sa propre vocation. Mais étant donné qu'il s'agit d'une balise sur un chemin synodal, je m'adresse en même temps à tout le peuple de Dieu, à ses pasteurs et à ses fidèles, car la réflexion sur les jeunes et pour les jeunes nous interpelle et nous stimule tous. Par conséquent, dans certains paragraphes, je m'adresserai directement aux jeunes et, dans d'autres, je ferai des approches plus générales pour le discernement ecclésial.

4. Je me suis laissé inspirer par la richesse des réflexions et des échanges du Synode de l'année passée. Je ne pourrai pas présenter ici toutes les contributions, que vous pourrez lire dans le Document final, mais j'ai essayé d'inclure dans la rédaction de cette lettre les propositions qui m'ont paru les plus significatives. Ainsi, ma parole sera chargée de mille voix de croyants du monde entier qui ont fait parvenir leurs opinions au Synode. Même les jeunes non croyants qui ont voulu participer par leurs réflexions ont soulevé des questions suscitant en moi de nouvelles interrogations.

Pape François, *Exhortation post-synodale Christus Vivit*

Jeunes, espérance d'un monde rajeuni

Aujourd'hui, la soif de changement se fait sentir de manière de plus en plus forte, dans la société et dans l'Église. Partout s'exprime la quête de nouvelles manières de vivre ensemble, de redistribuer les richesses et le pouvoir, d'habiter la planète. Le synode sur l'Amazonie s'en est fait l'écho.

En fait, les soifs de « rajeunissement du monde » rythment l'histoire de l'humanité. Ainsi, la symbolique quasi universelle du serpent qui se mord la queue est le signe d'un monde à bout de souffle et qui court à l'auto-destruction. Mais, comment faire redémarrer cet univers « en panne » ? Pour certains, le venin que le serpent s'auto-inocule est un antidote qui lui permet de se régénérer. En d'autres termes, le monde renaîtrait de ses cendres, selon un rythme cyclique quasi-automatique. Pour d'autres, des rites sacrificiels permettraient de briser le cercle vicieux de l'usure.

De même, pour certaines traditions apocalyptiques juives, « le monde a perdu sa jeunesse et les temps approchent de sa vieillesse » (IV Esdras 14, 10). Alors, Dieu fait advenir une nouvelle *Jérusalem* qu'il réserve dans les cieux pour ses élus. L'apocalypse johannique reprend la même image pour signifier le rajeunissement du monde, comme une œuvre radicalement neuve. Certes, elle descend du ciel comme don de Dieu. Mais, elle se construit sur terre, au creux des combats quotidiens que symbolisent les images catastrophiques du livre. Le renouvellement du monde ne peut advenir par l'attentisme. Il est une œuvre de responsabilité qui se réalise dans l'étroite collaboration entre Dieu et l'humanité, collaboration qui exige de se tourner sans cesse vers Celui qui clame : « Voici, je refais tout complètement à neuf » (Ap 21, 5).

Aujourd'hui, cette quête de changement est principalement portée par les jeunes qui, dans la plupart des pays, constituent la grande majorité de la population. En convoquant le synode sur les jeunes, le Pape François a voulu non seulement les écouter, mais aussi leur rappeler qu'ils doivent être les témoins d'un monde rajeuni.

Le présent numéro de *Spirtus* entend relever quelques accents de cette mission telle que vécue par des jeunes ou des adultes proches d'eux. Ainsi, les jeunes provoquent l'Église et la société au passage, à la Pâque. C'est pourquoi le synode a été vécu comme un mystère jeune qui nous rappelle que Christ est vivant : *Christus vivit*. Il est présent au milieu des jeunes jusque dans les méandres et le tumulte de leur existence. Il suscite en eux conversion et générosité. Il les rejoint dans leur engagement au service de la justice et de l'écologie, pour donner sens, consistance et unité à leurs rêves et à leur existence. Missionnaires en France ou en Algérie, de jeunes religieux subsahariens témoignent de l'universalité de la mission du Ressuscité, de la possibilité d'un village réellement planétaire, parce que fraternel, solidaire, ouvert à l'altérité culturelle et religieuse. Soutenus par une pastorale de la rencontre, les jeunes peuvent allier souci légitime de réussite personnelle et engagement solidaire pour une société d'amour, de justice et de paix.

En somme, avec l'aide des anciens, la jeunesse a la redoutable mission d'incarner l'espérance d'un monde appelé à se régénérer dans ses priorités, dans ses projets politiques, culturels, socio-économiques et écologiques. Les jeunes provoquent l'Église à inventer des manières autres de vivre la radicalité évangélique, au cœur d'un monde qui se cherche. Comme le dit le Pape François :

(...) Les jeunes nous appellent à réveiller et à faire grandir l'espérance, parce qu'ils portent en eux les nouvelles tendances de l'humanité et nous ouvrent à l'avenir, de sorte que nous ne restions pas ancrés dans la nostalgie des structures et des habitudes qui ne sont plus porteuses de vie dans le monde actuel » (*Evangelii Gaudium*, n° 108).

Paulin Poucouta

« L'Église des femmes en Asie »

Comment des femmes ont ouvert un chantier théologique

Virginia SALDANHA

Virginia Saldanha est secrétaire de « L'Église des femmes en Asie » (Ecclesia of Women in Asia) et du Forum des théologiennes indiennes. Elle a été secrétaire exécutive de la Commission des femmes auprès de la Conférence épiscopale indienne ainsi que du Bureau des laïcs auprès de la Fédération des Conférences épiscopales d'Asie (FABC). Elle a publié Woman Image of God (Saint-Paul, 2005) et dirigé plusieurs ouvrages ; par ses articles, elle contribue à diverses revues théologiques. Cet article est traduit de l'anglais.

Le continent asiatique présente de grandes diversités. On y trouve des réalités extrêmement différentes dans les domaines des religions, des cultures, des langues, et des organisations politiques et économiques. Mais quelques éléments communs traversent la diversité culturelle de l'Asie : un sens profond du sacré, un esprit communautaire, une façon de vivre en harmonie avec les autres religions et cultures, des relations familiales durables. Les femmes sont profondément impliquées dans ce type de réalités. Elles partagent aussi entre elles une affinité et un lien en raison des similitudes entre leurs parcours respectifs. Plusieurs facteurs socioculturels et religieux ont façonné les femmes de ce continent. Leur identité asiatique revêt certains traits communs aisément reconnaissables¹. Une théologie féminine asiatique est donc nécessairement contextuelle.

1. Voir Evelyn MONTEIRO, SCC & Antoinette GUTZLER, MM (eds.), *Ecclesia of Women in Asia : Gathering the Voices of the Silenced*, Delhi, ISPCK, 2005, Introduction, p. xi.

La naissance d'*Ecclesia of Women in Asia* (EWA)

« L'Église des femmes en Asie » (*Ecclesia of Women in Asia* - EWA) est un forum qui met en lien des femmes catholiques impliquées dans une réflexion théologique en Asie. L'idée a germé à Pune, en Inde, en novembre 2001, à l'occasion d'un congrès de théologiens asiatiques². Ce congrès s'était penché sur le document post-synodal *Ecclesia in Asia* (1999) pour réfléchir à ce que cela signifiait pour l'Église dans les divers contextes d'Asie. Un fait significatif : parmi les quarante théologiens asiatiques présents à ce congrès, il n'y avait que quatre femmes.

L'expérience de cette quasi-invisibilité des femmes à ce congrès montrait clairement que les théologiennes catholiques asiatiques ou bien restaient inconnues, ou bien étaient très peu nombreuses. Cela reflétait aussi une réalité plus large dans l'Église : le point de vue et la contribution des femmes ont été oubliés par l'histoire et la structure ecclésiale patriarcale a contribué à les réduire au silence. Chose plus importante encore, cela montrait que nous, théologiennes catholiques d'Asie, nous n'avions pas fait ce qu'il fallait pour améliorer notre visibilité, pour faire entendre notre voix et revendiquer l'espace et la place qui nous reviennent dans la communauté ecclésiale du Peuple de Dieu³.

Sœur Evelyn Monteiro, SCC (professeur à JDV), Annette Meuthrath (Institut de théologie de *Missio*, Aachen) et Edmund Chia (cadre de la FABC) se sont interrogés entre eux sur l'invisibilité et le silence des femmes dans l'Église en Asie. C'est ainsi qu'est née l'idée de réunir les théologiennes catholiques d'Asie en une entité baptisée *Ecclesia of Women in Asia* (EWA). Les trois pionniers, avec aussi Hyondok Choe (Corée du Sud) et John Prior SVD, ont joué le rôle de « sages-femmes » aidant à l'accouchement d'EWA lors de son premier congrès, à Bangkok en novembre 2002, sur le thème : « Rassembler les voix des personnes réduites au silence ».

2. Ce congrès avait été organisé par la Faculté de Théologie Jnana-Deepa Vidyapeeth (JDV) de l'Institut pontifical de Philosophie et de Sciences religieuses de Pune.

3. Voir Evelyn MONTEIRO, Mot d'introduction au 1^{er} Congrès EWA, in Evelyn MONTEIRO, SCC & A. GUTZLER, MM (eds.), *Ecclesia of Women... op. cit.*, p. xvi.

Ce thème était tout à fait approprié. Il a rassemblé de nombreuses voix de personnes vivant dans cette situation dans divers contextes d'Asie. Cinquante-cinq théologiennes catholiques asiatiques de dix-sept pays différents étaient présentes. Les participantes ont formé des groupes thématiques et se sont engagées dans le dialogue et la discussion : un processus qui a permis d'établir des relations constructives et de jeter des ponts à travers ce monde féminin asiatique aussi varié que peu connu.

Vingt-huit communications ont été présentées sous six rubriques : femmes et violence ; femmes et Bible ; femmes et Église ; femmes et spiritualité ; femmes et autres religions ; éco-féminisme et méthode théologique féministe. Elles ont souligné les réalités ayant un impact sur la vie des femmes : la famille, les structures sociales, l'Église ou les Écritures des différentes religions qui s'unissent pour faire taire les femmes. Ce congrès novateur s'est concentré sur les questions soulevées par la pensée féministe, devenant le catalyseur d'un échange croissant entre théologiennes catholiques d'Asie – universitaires et du terrain –, se poursuivant dans des cercles toujours plus larges en Asie et au-delà⁴.

Qu'est-ce qu'EWA ? Appellation et objectif

EWA est un forum de femmes catholiques menant une réflexion théologique en Asie aux niveaux universitaire, pastoral et local. Son nom, « L'Église des femmes en Asie », s'inspire des propos de Karl Rahner sur l'indispensable contribution des femmes à de nouvelles tâches dans l'Église : « Face à la complexité indéniable des données humaines, sociales et culturelles au milieu desquelles les femmes doivent nécessairement mener aujourd'hui leur vie en Église et dans le monde, [...] la femme se trouve devant de nouvelles questions mondiales à résoudre. Ces questions peuvent être résolues par les femmes elles-mêmes et d'une manière qui leur est propre. [...] L'entité ecclésiale qui peut et qui doit assumer la tâche de fournir un modèle concret, un mode de vie constructif indispensable à la femme de notre époque, ce n'est nullement, de façon

4. Voir *Ecclesia of Women in Asia... op; cit.*, Introduction, p. xii-xiii.

directe, l'Église officielle comme telle ; c'est plutôt l'Église des femmes elles-mêmes⁵. »

Cet énoncé prophétique était en consonance avec le document post-synodal *Ecclesia in Asia*, qui exprimait une préoccupation particulière pour les femmes, dont la situation demeure un grave problème en Asie, et attirait l'attention sur « la prise de conscience par les femmes de leur dignité et de leurs droits comme un des signes des temps les plus remarquables » (EA 7). Le forum EWA cherche à éveiller cette conscience que, dans la vie et la mission de l'Église, les femmes sont des partenaires pleinement responsables. Il vise à faciliter la rencontre des femmes catholiques qui « font de la théologie » en Asie. Cela inclut toutes celles qui sont engagées dans divers chantiers théologiques : théologiennes universitaires aussi bien que celles qui font avancer la réflexion sur le terrain. EWA s'efforce d'établir des passerelles entre les unes et les autres, de mettre en synergie les expériences à la base et le travail intellectuel en vue d'élaborer une herméneutique féministe relationnelle asiatique.

Le forum EWA offre aux femmes un espace pour rompre avec leur destin de silence et de vie dans l'ombre, pour faire entendre leur voix et articuler leurs réflexions. Il invite les théologiennes catholiques à mutualiser leurs potentialités pour développer une théologie spécifiquement féminine, asiatique et catholique. Son objectif n'est pas tant de créer un ordre hégémonique inversé, que d'articuler une théologie de l'Église des femmes en Asie, afin de reformuler une ecclésiologie asiatique pouvant donner naissance à un modèle alternatif de vie en Église, c'est-à-dire d'une *Ecclesia* en Asie, fondée sur le partenariat et la condition de disciple.

Visée et mission d'EWA

Ce que vise EWA, c'est le développement de la théologie du point de vue des femmes d'Asie et la reconnaissance des théologiennes catholiques asiatiques comme partenaires dans les discussions au sein de l'Église et du monde universitaire. Sa mission, c'est

5. Karl RAHNER, *Theological Investigations*, Vol. VIII, Darton Longman & Herder, 1971, p. 86, 88.

d'encourager et d'aider les femmes catholiques d'Asie et d'ailleurs à s'engager dans la recherche, la réflexion et l'écriture théologiques en vue d'une inculturation et d'une contextualisation des réalités asiatiques ; c'est de tabler sur l'expérience et la pratique religieuses des personnes socialement marginalisées ; c'est de promouvoir la réciprocité des genres et l'intégrité de la création tout en favorisant le dialogue avec d'autres disciplines et confessions religieuses⁶.

À cette fin, le forum EWA organise des congrès bisannuels. Il encourage la rédaction, pour publication, d'articles théologiques originaux et novateurs selon une approche interdisciplinaire ; il stimule la communication et l'échange avec les théologiennes catholiques d'autres continents, les invitant à participer à ses congrès, à utiliser les outils d'internet et son site web⁷ ; il entre en dialogue avec des mouvements théologiques féministes implantés sur le terrain et avec des femmes d'autres religions⁸. Depuis la naissance d'EWA en 2002, huit congrès ont été organisés autour de divers thèmes d'actualité liés au contexte asiatique.

Croissance d'EWA

Bref aperçu des congrès organisés

Corps, sexualité, famille...

Le deuxième congrès d'EWA s'est tenu en novembre 2004, à Yogyakarta (Indonésie), sur le thème « Corps et sexualité : perspectives théologiques et pastorales des femmes en Asie ». Y participaient quarante-huit femmes de seize pays asiatiques. Les interventions ont exploré la manière dont le corps et la sexualité ont été définis dans divers contextes asiatiques, puis ont examiné ces conceptions de façon critique à la lumière de la foi. Ouvertes au dialogue avec le monde en mutation et avec d'autres traditions religieuses, les participantes se sont attelées à déconstruire et à recons-

6. Agnes M. BRAZAL & Andrea LIZARES SI (eds.), *Body and Sexuality*, Manilla, Ateneo de Manila Univ. Press, 2007, Preface & Acknowledgements, p. viii.

7. Voir: <https://ecclesiaofwomen.com/>

8. Voir Agnes M. BRAZAL & Andrea LIZARES SI (eds.), *op. cit.* Les doctorantes ont également l'occasion de présenter un résumé de leur thèse lors des congrès et sont encouragées dans leur parcours théologique.

truire les théologies du corps et de la sexualité édifiées sur le patrimoine culturel multiforme de l'Asie⁹.

Étant donné que la famille constitue l'entité pourvoyeuse de sens la plus fondamentale de la société asiatique, EWA 3, qui avait été organisé à Colombo (Sri Lanka) en janvier 2007, s'est penché sur le thème « Ré-imaginer le mariage et la famille en Asie ». Ce congrès s'est concentré sur les changements dans la perception, la place et le traitement des femmes au sein de la famille asiatique, femmes qui sont touchées par la mondialisation et par d'autres forces qui tendent à bouleverser leur existence en ce XXI^e siècle.

Paix et révolution numérique...

« Se faire artisans de paix : vers une théologie féministe asiatique de la libération » : tel était le thème du congrès EWA 4 qui s'est tenu à Hua Hin (Thaïlande) en août 2009, avec des invitées venues d'Europe et des États-Unis. Compte tenu de la féminisation des conflits et du fait que les affrontements touchent les femmes et les jeunes filles de manière spécifique et disproportionnée, un besoin urgent de paix s'est fait sentir. Des théologiennes asiatiques se sont engagées dans une réflexion sur la pertinence actuelle du thème et sur la réponse pouvant être apportée à l'aspiration mondiale à la paix. Quelques présentations ont été faites sous forme de danse, de théâtre, de chanson et d'objets d'art : a été présentée une somptueuse couverture de lit confectionnée par des femmes indonésiennes, dont les motifs suggéraient résistance et guérison.

La Vénérable Dhamananda, première nonne bouddhiste thaïlandaise à être ordonnée, a été invitée à s'adresser aux participantes sur la question du statut des femmes dans la tradition bouddhiste thaïlandaise.

La cinquième édition d'EWA, intitulée « L'Asie branchée : vers une théologie féministe asiatique de la connectivité humaine », s'est tenue à Kuala Lumpur en novembre 2011. Reconnaisant que la révolution numérique offre un énorme potentiel, les femmes ont été invitées à réfléchir théologiquement sur la « culture branchée » émergente dans le contexte de l'Asie et sur son impact à la fois

9. Voir Agnes M. BRAZAL & Andrea LIZARES SI (eds.), *Body and Sexuality*, op. cit., Introduction, p. vii.

positif et négatif sur les femmes et les jeunes filles. Une session regroupant trois communications s'est déroulée en connexion avec les universités *Fordham* à New York, *Loyola* à Chicago, *Santa Clara* en Californie, *Barry* en Floride ainsi qu'avec *Boston College* ; la dimension mondiale d'EWA s'en trouvait ainsi élargie.

Nous avons également dialogué avec nos « sœurs en islam ». Elles se préoccupent de questions telles que la violence faite aux femmes ou l'imposition du *hijab* ; elles ont fait des recherches sur l'impact de la bigamie et des réformes en islam, et travaillent sur divers projets de lois visant à protéger les femmes. Un groupe de Birmanie a eu l'occasion de partager son travail visant à une plus grande autonomie des femmes à la base. En partenariat avec EWA, elles sont aidées à mener une réflexion théologique à partir de leur contexte.

Usage du pouvoir et question du genre

C'est à Bangalore (Inde), en novembre 2013, qu'EWA a célébré son dixième anniversaire, lors du sixième congrès intitulé « Forces libératrices : perspectives théologiques féministes en Asie ». Les présentatrices ont évoqué les diverses formes d'abus de pouvoir et imaginé comment celui-ci pourrait être libéré pour qu'il soit au service de la vie. M^{me} Corinne Kumar, membre d'une ONG locale, a évoqué l'action de son association pour affranchir les femmes de la violence domestique.

On n'oubliera pas ces poupées arrangées avec art¹⁰ et présentées de façon à suggérer l'asservissement mais aussi la victoire des femmes, chantant leur *Magnificat*.

Le forum EWA 7, en janvier 2016 à Manille (Philippines), a étudié la question : « La femme du XXI^e siècle en est toujours à revendiquer son espace : perspectives théologiques féministes en Asie ». Occasion pour les femmes de mener une réflexion sur fond de l'évolution de la notion de genre au XXI^e siècle, de sa résistance et de ses possibilités dans le contexte asiatique. A été discutée sous

10. Voir le site de Françoise BOSTEELS, missionnaire belge en Inde, sur ses poupées artistiques (*Iconic Dolls*) : <http://francoisebosteels.blogspot.com>

différents angles la question de savoir comment les femmes du XXI^e siècle se positionnent au sein de l'Église et de la société.

C'est la théologienne sud - africaine, Nontando Hadebe, qui a prononcé l'allocution d'ouverture : excursion sur le terrain pour rencontrer une femme visionnaire et dynamique dans sa ferme biologique. Ce fut une démonstration concrète et pratique, dans le cadre de nos délibérations théoriques, de ce que les femmes peuvent réaliser lorsqu'elles revendiquent leur place dans la société. Cela a inspiré le thème du huitième congrès d'EWA.

Alimentation et spiritualité

En effet, « Paysages alimentaires (*Foodscapes*) : gastronomie, théologies et spiritualités. Orientation théologique féministe catholique en Asie » : tel fut le thème d'EWA 8, qui s'est tenu au Vietnam en janvier 2018. La nourriture est partie intégrante de la condition humaine et de notre mode de vie communautaire asiatique. La politique alimentaire fondée sur les castes, la religion, l'économie et le changement climatique, dans le contexte du capitalisme mondial, appauvrit un grand nombre de personnes démunies et marginalisées en Asie. Le fait de manger et de boire ensemble est une expression de la solidarité dans le don et l'accueil réciproques. Les communications présentées lors de ce congrès portaient sur l'éthique féministe de l'attention à autrui en lien avec l'alimentation, s'accompagnant de réflexions bibliques sur la nourriture dans le contexte de diverses situations féminines en Asie.

En complément à cette réflexion théologique, étaient exposées des œuvres artistiques : des « poupées qui parlent » (*Dolls Speak*) et une peinture sur la spiritualité de la nourriture à travers le regard des enfants.

Le congrès EWA 9 est prévu pour janvier 2020 en Malaisie. Le thème : « Personnes déplacées et exclues : espaces et profils. Perspectives théologiques féministes catholiques en Asie ». Il reflétera la dure réalité des millions de personnes marginalisées du fait des déplacements et migrations de populations dans le monde actuel. Beaucoup parmi elles sont des femmes asiatiques.

Répondre aux défis des femmes asiatiques du XXI^e siècle

« L'Église des femmes en Asie » est en train d'évoluer d'un simple forum de présentations de communications à un espace où se pratiquent recherche, réflexion, action et transformation. Fondée par des théologiennes asiatiques, EWA donne une visibilité aux contributions féminines pour élaborer une réflexion théologique contextuelle et créative. Elle est largement représentative du monde asiatique et incarne ce qu'il y a de mieux en matière d'érudition et de solidarité féministes. Elle est fière de pouvoir présenter huit publications regroupant les interventions faites lors de ces congrès¹¹.

« L'Église des femmes en Asie » continue d'imaginer l'avenir alors que de nouvelles voies et de nouvelles visions s'entrecroisent pour répondre aux besoins et aux défis toujours nouveaux concernant les femmes asiatiques du XXI^e siècle. Sa croissance régulière est susceptible d'en faire une source d'autonomisation des femmes et une force agissante au sein de l'Église et de la société en Asie.

Virginia SALDANHA

11. Evelyn MONTEIRO, SCC & Antoinette GUTZLER, MM (eds.), *Ecclesia of Women in Asia: Gathering the Voices of the Silenced*, Delhi, ISPCK, 2005; Agnes M. BRAZAL & Andrea LIZARES SI (eds.), *Body and Sexuality*, Manilla, Ateneo de Manila University Press, 2007; Sharon BONG & Pushpa JOSEPH (eds.), *Reimagining Marriage and Family in Asia. Asian Christian Women's Perspectives*, Petaling Jaya (Malaysia), Strategic Information and Research Development Centre, 2008; Judette A. GALLARES, RC & Astrid LOBO-GAJIWALA (eds.), *Practicing Peace - Feminist Theology of Liberation, Asian Perspectives*, Quezon City (Philippines), Claretian Publications, 2011; Agnes M. BRAZAL & Kochurani ABRAHAM (eds.), *Feminist Cyberethics in Asia, Religious Discourses on Human Connectivity*, NY, USA, Palgrave Macmillan, 2014; Jeanne PERACULO & Andrea LIZARES SI (eds.), *Liberating Power, Asian Feminist Theological Perspectives*, pub. en 2018 comme premier livre virtuel et disponible sur Amazon. Une copie imprimée a paru dans la presse pour publication à EWA 9 en 2020 en Malaisie; Virginia SALDANHA et Metti AMIRTHAM, SCC (eds.), *21st Century Woman Still Claiming Her Space - Asian Feminist Theological Perspectives*, New Delhi (Inde), Media House, 2017; Kristine MENESES et Christine BURKE (eds.), *Foodscapes: Gastronomy, Theologies and Spiritualities. Catholic Asian Feminist Theological Orientation*, Bangalore (Inde), Dharmaram Publications, 2019.

Au service des migrants et des réfugiés : une mission à risque

Diana Muñoz ALBA

Sœur Diana Muñoz Alba, du Mexique, est religieuse de la congrégation des Franciscaines Missionnaires de Marie (FMM). Au risque de leur vie, la sœur Diana et sa communauté se donnent quotidiennement pour la cause de la femme, la dignité des immigrés et des personnes déplacées.

Comme pour beaucoup de gens, mon itinéraire dans la lutte pour la défense des droits des migrants et des réfugiés a commencé sans avoir une grande connaissance du sujet. J'ai étudié le droit avec la ferme conviction que c'était la meilleure carrière pour agir de manière professionnelle et concrète en faveur des plus vulnérables.

Étudier le droit pour défendre les plus vulnérables

Je me souviens encore parfaitement du jour où ma provinciale m'a demandé : « Tu veux étudier ? » Timidement, j'ai répondu : « Oui ». Puis vint la question suivante : « Que veux-tu étudier ? » Sans y réfléchir un seul instant, j'ai répondu : « Je veux étudier le droit. » Elle a été surprise et m'a demandé : « Pourquoi cette carrière ? » Quand elle a entendu ma réponse, elle m'a dit : « Cherche une université et inscris-toi ! »

Au début des cours, un des professeurs, que j'ai eu tout au long de ma licence, nous avait demandé de nous présenter et de dire pourquoi nous avions choisi ce cursus. Tous les autres étudiants évoquèrent la carrière prestigieuse et le salaire intéressant, leur désir d'être juges, notaires ou magistrats vu que leurs pères, grands-pères ou autres étaient avocats, etc. Quand ce fut mon tour

de me présenter, je lui dis que j'avais choisi le droit parce que j'étais religieuse et que j'avais vu beaucoup d'injustices dans les missions où j'avais travaillé. Alors, je voulais aider les pauvres qui ne peuvent pas se payer un avocat... Le visage du professeur changea et il me dit qu'il ferait tout pour que je n'aie pas mon diplôme. Il ne voulait pas former des avocats qui aillent défendre les délinquants. Il me jura que je ne serai jamais diplômée. Je compris alors qu'il ne me serait pas facile d'obtenir le titre d'avocate. J'ai dû me battre de toutes mes forces pour y arriver et la seule chose qui me soutenait était la raison pour laquelle j'avais entrepris ces études.

Pendant mes études je me suis engagé peu à peu dans le domaine des droits humains et, plus concrètement, dans celui des migrants. Maintenant cette étape de ma vie étudiante fait partie du passé. Je sais que cela valait la peine d'endurer ces efforts, ces nuits blanches et ces humiliations. Bien que le professeur ait tout fait pour que j'abandonne mon objectif, j'ai dû travailler à deux cents pour cent pour prouver que je méritais bien ce diplôme.

Une fois mes études achevées, je me suis pleinement impliquée dans le suivi des procédures de justice et les conseils auprès des migrants. J'ai été responsable dans le domaine des droits humains à « La 72 », un foyer pour migrants dans le sud-est du Mexique.

Wendy

Une des premières histoires que j'ai entendues fut celle de Wendy, une femme du Honduras qui avait été enlevée par une des « maras » (bandes criminelles) à l'âge de onze ans, en sortant de l'école. Ils l'ont fait monter dans une voiture et l'ont emmenée dans une maison où elle est devenue la femme du chef de la bande jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, avant de s'échapper. Elle avait eu cinq enfants et ne savait pas réellement qui était leur père car lorsque le chef se réunissait avec les membres du groupe et qu'il était content de leur travail, il les laissait la violer en guise de récompense. Pendant tout ce temps où elle avait été enfermée dans cette maison elle n'avait pas pu ni voir la lumière du soleil ni avoir des nou-

velles de sa famille. Elle avait souvent pensé à se donner la mort, mais la seule chose qui la maintenait debout était l'amour pour ses enfants et l'espoir qu'elle parviendrait un jour à s'échapper et à revoir ses sœurs et sa mère. Un 24 décembre, la plus grande de ses filles qui avait onze ans fut violée par le chef qui la laissa ensuite entre les mains des autres membres du groupe pour qu'ils la violent... Le même âge qu'elle avait lorsqu'elle fut enlevée... Elle fut alors au comble du désespoir et l'amour pour ses enfants l'amena à se jurer qu'elle ne permettrait pas que ses filles subissent le même sort qu'elle. Elle commença à réfléchir à un plan d'évasion avec ses enfants. Elle était enfermée dans cette maison depuis l'âge de onze ans et tout ce qu'elle savait était qu'ils l'avaient amenée ici en voiture et qu'ils avaient longtemps roulé dans la forêt.

Le 31 décembre de cette même année, le chef invita de nouveau ses amis qui arrivèrent déjà saouls et drogués. Ils la violèrent ainsi que sa fille. La maison était, comme toujours, fermée et elle était blessée aux pieds et au visage, car le jour d'avant le chef l'avait frappée très fort avec un bout de câble et elle avait perdu deux dents. Une fois qu'ils furent tous endormis, elle emmena ses cinq enfants dans les WC et les fit passer en faisant la chaîne par une petite fenêtre très haute qu'elle avait repérée auparavant comme étant la seule issue. Elle sortit aussi avec beaucoup de difficulté et courut toute la nuit dans la forêt avec ses enfants. En sortant de la forêt elle demanda à un taxi de l'emmener dans son quartier, dont elle se rappelait le nom. Quand finalement elle arriva chez sa mère qu'elle avait tant espéré revoir durant toutes ces années, elle ne vit que sa sœur qui fondit en larmes. Sa sœur lui apprit que sa mère était morte depuis déjà deux ans et qu'elle était morte en pleurant. Elle avait terriblement souffert depuis que sa fille n'était pas rentrée de l'école. Sa sœur lui dit aussi qu'elle devait quitter le pays car le chef ferait tout pour la retrouver. Elle l'emmena chez une autre sœur qui vivait très loin afin de lui laisser ses enfants. Ils lui donnèrent un peu d'argent pour qu'elle puisse partir très vite. Ce qu'elle fit. Elle avait le cœur brisé à l'idée de se séparer de ses enfants avec lesquels elle avait toujours vécu et de devoir quitter à nouveau ses sœurs, qu'elle venait à peine de retrouver.

Je me souviens encore du visage de cette femme lorsque je la vis entrer à « La 72 ». Pendant que je l'inscrivais, elle me racontait qu'elle avait dû fuir après avoir été enlevée et qu'elle voulait que je l'aide à faire venir ses enfants car si le chef les retrouvait, il les tuerait sûrement... C'était la première fois que j'écoutais l'histoire d'une femme migrante... Par la suite, je dus l'aider à faire le deuil de sa mère car elle se sentait coupable de sa mort. Elle entama sa procédure de demande d'asile. Mais, quelques jours plus tard, elle me dit qu'elle devait retourner au pays car ils avaient retrouvé sa sœur et ses enfants et lui donnaient trois jours pour rentrer sinon ils les tueraient. Malgré tout ce qu'elle avait vécu et la manière dont elle avait conçu ses enfants, ils étaient tout ce qui donnait un sens à sa vie, le visage couvert de larmes, elle me dit : « Ma sœur, je m'en vais parce que je ne pourrais pas vivre sans mes enfants, bien que je sache qu'ils vont les tuer devant moi pour me voir souffrir et qu'ils vont me tuer ensuite »... Je lui ai donné mon numéro de téléphone et lui ai dit qu'elle m'appelle afin que je puisse peut-être l'aider et que, si elle parvenait à s'échapper, j'attendrais son retour.

C'est avec un terrible sentiment d'impuissance et une très grande douleur que je l'ai vue partir et je n'ai plus rien su d'elle. Cette histoire ainsi que le visage de cette femme sont restés gravés dans ma mémoire et dans mon cœur parce que c'était la première fois que j'entendais un récit aussi terrible. De plus, à l'époque, je connaissais très peu de choses sur l'existence des « maras ». Depuis, j'ai entendu des centaines d'histoires effrayantes de femmes et d'adolescentes qui ont été enlevées pour être utilisées comme esclaves sexuelles, ainsi que des enfants, jeunes gens et hommes adultes recrutés de force pour faire partie de ces groupes criminels.

Depuis que je suis dans ce service de migrants et de réfugiés, je me rends compte que ceux d'entre nous qui travaillent auprès de cette population doivent toujours garder cette passion et cet objectif qui les motivaient au début car, dans le cas contraire, on risque de s'habituer aux récits de souffrance. Face à tant d'urgences et à la charge de travail qui toujours nous dépasse, il est important de s'arrêter pour être à l'écoute de soi et de Celui qui nous a confié

cette mission pour garder un cœur miséricordieux à l'égard de ceux qui nous demandent de l'aide ou qui viennent nous dire leur douleur et qui, souvent, osent ouvrir leur cœur pour la première fois. C'est là qu'il faut garder en soi le sens profond de notre présence dans ce genre de missions.

Contexte de peur et de violence généralisées

La situation de violence et de corruption dans les pays d'où elles viennent est à l'origine de cet exil quotidien de milliers de personnes qui, paradoxalement, risquent leurs vies sur ces chemins pour trouver une existence meilleure.

D'autre part, le niveau de corruption des gouvernements, uniquement préoccupés de leurs intérêts, leur incapacité à créer des emplois et les liens entre de nombreuses autorités et les groupes criminels, génèrent beaucoup de méfiance chez les gens qui n'osent pas dénoncer les injustices dont ils sont victimes auprès de ces autorités, sachant qu'elles pourraient révéler cela aux groupes délinquants. Cela accroît le danger. Dernièrement, on a découvert que la Commission Nationale des droits humains a elle-même informé les « maras » des plaintes de certaines personnes. Dans ce climat de méfiance, les gens préfèrent quitter le pays pour sauver leur vie.

Service d'aide aux migrants au Chiapas

Au début de l'année 2018, après avoir travaillé un certain temps auprès des migrants et réfugiés à « La 72 », nous étions quatre Franciscaines missionnaires de Marie (FMM) à attendre notre nouvelle mission lorsque Daryl, une des sœurs ayant quitté « La 72 », m'appelle pour me dire qu'à Salto de Agua (Chiapas) des prêtres missionnaires du Verbe Divin (SVD) ont une maison pour accueillir des migrants. Ils cherchent une congrégation religieuse pour assurer ce service pastoral, vu qu'ils avaient déjà plus de cent communautés à desservir et qu'ils étaient débordés. J'ai su à ce moment que, parfois, Dieu nous enlève ce à quoi nous tenons

pour nous confier autre chose que nous n'imaginions pas. Jusqu'à là, je ne connaissais des SVD que leur librairie dans la capitale et j'ignorais l'existence de Salto de Agua. Mais je savais avec certitude que je voulais poursuivre à tout prix ce travail auprès des migrants et réfugiés. Ceux qui ont exercé ce travail le savent : cette mission est si passionnante qu'on ne veut plus faire autre chose. On ne peut plus reculer et rester les bras croisés face à la vulnérabilité de ces personnes.

Mission intercongrégationnelle

Nous sommes arrivées avec beaucoup d'enthousiasme à Salto de Agua, fin février 2018, pour commencer notre nouvelle mission en collaboration avec les SVD. Le 3 mars, alors que la paroisse avait attribué depuis plusieurs années cet espace pour accueillir les migrants, nous commençons cette nouvelle aventure à « Betania Santa Martha », un service qui ne peut fonctionner qu'avec le soutien de plusieurs réseaux d'aide aux migrants. Un de mes rêves en tant que religieuse a toujours été de travailler en réseaux et en missions interreligieuses pour aller aux frontières. Dans cette mission, je sens que tous mes rêves se réalisent jour après jour. Les SVD sont une congrégation missionnaire internationale qui présente beaucoup de similitudes avec la nôtre, à savoir : la mission dans des lieux marginalisés, la vie dans des communautés interculturelles, l'option préférentielle pour les plus pauvres, le travail pour la justice et la paix, la contemplation du Verbe incarné et l'envoi en mission *ad extra*. La collaboration avec eux n'est pas le fruit d'une amitié. Il s'agit d'un même appel à répondre à cette nouvelle réalité des migrants. C'est la mission elle-même qui nous unit et nous invite à découvrir les richesses de nos deux congrégations et à donner le meilleur de nos spiritualités et charismes respectifs pour qu'elle puisse porter du fruit. Tout comme le travail intercongrégationnel est nécessaire pour répondre aux défis auxquels nous sommes confrontés, il est indispensable de tisser des réseaux de solidarité avec diverses ONG.

La Maison du Migrant

Nous étions dans cette mission depuis un peu plus d'un mois, lorsque nous avons dû affronter l'épreuve douloureuse de voir une femme de 24 ans, enceinte de six mois, tomber de la « Bestia » (le train de la mort) et perdre la vie sur la voie ferrée. Elle, ainsi que beaucoup de femmes, avait quitté son pays, chassée par la pauvreté. Elle a laissé deux enfants, confiés à une de ses sœurs, pour poursuivre le rêve américain avec l'espoir de s'acheter un bout de terrain et d'y construire une maison pour ne plus avoir à souffrir avec ses enfants... Le rêve américain de cette femme a pris fin sur ces rails comme pour beaucoup d'autres personnes qui quittent leur pays avec le désir de trouver une vie meilleure pour eux et leurs familles et surtout, de trouver un peu de paix et de bien-être.

Depuis un peu plus d'un an que nous sommes dans cette mission, nous avons été témoins de la fin tragique de sept autres personnes. C'est toujours le même sentiment de douleur et d'impuissance qui nous saisit. En plus de toutes les démarches administratives, il faut aussi rassurer et entourer ces personnes qui ont vu ces drames et qui sont prises de panique. Aux conditions de vie terribles qui ont poussé les migrants et réfugiés hors de chez eux s'ajoutent toutes les violations de leurs droits qu'ils doivent subir en chemin. Dans la commune de Salto de Agua où se trouve la maison, l'insécurité grandissante et la xénophobie menacent les migrants. Il y a des réseaux de trafic de personnes dans lesquels sont impliquées les autorités à tous les niveaux – depuis le maire et le responsable des forces de l'ordre jusqu'aux simples policiers et aux membres de leurs familles – ainsi que les chauffeurs de taxis et de combis. Il y a environ deux semaines, avec le curé de la paroisse et une autre sœur, nous sommes allés voir le chef de la sécurité pour lui faire part de notre inquiétude en ce qui concerne les va-et-vient des passeurs autour de notre maison. Nous lui avons dit que nous connaissions l'existence de ces lieux où les trafiquants retiennent les gens et que nous savions comment les autorités et les transporteurs les exploitent et leur extorquent de l'argent. La réaction du chef de la sécurité fut très violente. Il s'est mis sur la défensive comme si nous l'accusions directement. Le jour suivant nous

avons découvert le corps d'un migrant tout près du foyer. On l'avait tué à coups de pierres et son visage était défiguré. Le plus étrange est qu'il n'y avait aucune pierre près de son corps. La rumeur a couru dans le village qu'on a tué cet homme plus loin et qu'on a déposé son corps près de chez nous pour nous intimider. Il arrive souvent qu'un autochtone commette un délit et qu'on accuse les migrants. D'autre part, il y a des rumeurs selon lesquelles les autorités incitent les gens à se plaindre de la maison d'accueil des migrants et à recueillir des signatures pour exiger qu'elle soit fermée.

Nous savons bien que cette région est l'une des plus dangereuses en termes de trafic d'organes, d'êtres humains, d'armes, de drogues, de bétail... Nous savons que les autorités locales, à tous les niveaux, sont impliquées dans les activités criminelles. Il y a eu plusieurs accidents de véhicules transportant des migrants dès l'aube et dans lesquels plusieurs d'entre eux ont perdu la vie. Personne ne dit rien parce que l'on sait que les autorités sont impliquées.

Nos préoccupations

Ces derniers temps, l'une de nos plus grandes préoccupations est le grand nombre d'hommes qui voyagent avec des enfants âgés d'un à trois ans sans aucun papier d'identité. Nous redoutons que ces enfants soient utilisés dans le trafic d'organes vu que ce problème est de plus en plus grand au Mexique.

Les histoires et situations extrêmes que nous vivons et accompagnons chaque jour sont sans fin. Dans cette mission auprès des migrants, nous rencontrons tour à tour douleur, joie, courage, découragement, mort, vie, impuissance, injustices, solidarité et risques. Tous ces défis, loin de nous décourager, nous invitent à rester sur le pied de guerre pour apporter notre contribution à cette lutte pour les droits des migrants et des réfugiés.

Une mission exaltante

Travailler avec les migrants et les réfugiés est une véritable aventure humaine. Il est impossible d'évoquer ici tous les moments inoubliables et toutes les anecdotes qui sont gravés dans mon cœur et ma mémoire. C'est une mission magnifique qui nourrit mes pensées et interroge mon agir et mon être profond.

Il ne me reste plus qu'à rendre grâce pour tout ce que cette mission m'a apporté jusqu'à présent. Pendant tout ce temps passé au service des migrants et réfugiés, j'ai appris ce qu'aucune université n'aurait pu m'apprendre. Cette mission m'a donné tout ce dont j'avais rêvé en tant que religieuse : une mission intercongrégationnelle, un travail en réseau, un travail d'équipe et, le plus important, la possibilité de servir nos frères et sœurs migrants et réfugiés.

Diana MUÑOZ ALBA

Au service de la société et de la mission en Mongolie

Le Centre d'études mongoles Antoon Mostaert

Philip ENRIQUEZ-BORLA

Religieux Philippin, membre de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (CICM - de Scheut), le père Philip Enriquez-Borla dirige le Centre d'études mongoles Antoon Mostaert (Antoon Mostaert Center - AMC) à Oulan-Bator en Mongolie.

C'est le 10 juillet 1992 que la mission catholique a été fondée en Mongolie par les pionniers de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (CICM) : les pères Wenceslao Padilla – devenu par la suite premier Vicaire apostolique –, Robert Goessens et Gilbert Sales. Ils étaient envoyés par le Saint-Siège en réponse à l'invitation du nouveau gouvernement d'inspiration démocratique, après la chute du régime communiste qui avait duré soixante-dix ans. Dès le début de cette mission, à côté de projets d'évangélisation et d'apostolat social, la création d'un centre de recherche scientifique avait été envisagée à cause de l'héritage scientifique, dans le domaine des études mongoles, des pères de Scheut en Mongolie intérieure.

Le Centre Antoon Mostaert

La mission catholique naissante a commencé par une assistance aux personnes vivant dans les rues de la capitale. Ont ainsi été créés le Centre de soins Verbist (1995) pour les enfants des rues, des écoles maternelles pour enfants pauvres (1996), avec l'aide des sœurs de Saint-Paul de Chartres, et la soupe populaire pour les pauvres (1996) dirigée par les sœurs Missionnaires de la Charité.

Dans les années suivantes, en plus du ministère d'évangélisation dans les églises, d'autres œuvres sociales ont été initiées par de nouveaux missionnaires venus s'adjoindre aux premiers. Ce n'est qu'après douze ans de mission que fut créé le centre de recherche à but non lucratif connu sous le nom de Centre Antoon Mostaert pour l'étude du monde mongol. Les premiers pas, en avril 2003, furent accomplis par Pierrot Kasemuana, Philip Enriquez-Borla et Gabriel Bamana Tshimanga, missionnaires. Il s'agissait de poursuivre l'effort de recherche scientifique sur les réalités mongoles initié par Antoon Mostaert et d'autres missionnaires de Scheut au début du XX^e siècle, en Mongolie intérieure.

Le Centre a été officiellement créé le 10 août 2004, à l'occasion de la conférence scientifique sur « Les études mongoles aux Pays Bas : l'héritage d'Antoon Mostaert », qui s'est tenue à Oulan-Bator, en collaboration avec l'Association internationale d'études mongoles et l'Institut d'études sino-mongoles de Louvain, sous les auspices de l'Institut Ferdinand Verbiest. D'abord installé dans le complexe de la cathédrale Saints-Pierre-et-Paul, dans le quartier oriental d'Oulan-Bator, le Centre a été transféré en 2005 à la Maison des CICMs, au centre-ville, près de l'Université d'État de Mongolie.

L'AMC vise à devenir une institution de recherche compétitive en sciences sociales et humaines pour contribuer au développement de la société mongole en promouvant et en approfondissant les études sur la société, le peuple, la culture, l'histoire, la langue et les religions mongoles au moyen de travaux de recherche, d'études comparatives, de conférences et publications scientifiques. Il veut en premier lieu valoriser le riche héritage du grand spécialiste des cultures mongoles, Antoon Mostaert, et des autres "mongolistes" de Scheut, en mettant leurs travaux à la disposition de la recherche contemporaine. En second lieu, il se propose de contribuer aux études traditionnelles sur la langue, l'histoire, la culture et la théologie mongoles. Troisièmement, il cherche à développer et à promouvoir, au moyen d'études comparatives, la compréhension et le dialogue entre les diverses traditions religieuses. Enfin, par des travaux de traduction et de publication, il vise à aider dans sa tâche l'Église catholique en Mongolie.

Au service des sciences mongoles

Afin de permettre aux étudiants et universitaires mongols d'avoir accès aux travaux des missionnaires de Scheut dans ce domaine et d'effectuer des recherches dans diverses disciplines, le Centre a mis sur pied une bibliothèque spécialisée et moderne à usage public. Elle renferme des ouvrages, revues et monographies sur le monde mongol touchant divers domaines : linguistique, littérature, histoire, ethnographie, archéologie, religion, culture et art. Depuis sa création, des milliers de chercheurs y ont eu recours. Son catalogue est consultable en ligne à travers le portail *amc.lib4u.net*.

La bibliothèque s'enrichit aussi des publications du Centre. Celui-ci a réédité certains des livres rares d'Antoon Mostaert, les mettant, de façon assez accessible et plus compréhensible, à la disposition des étudiants, chercheurs et universitaires mongols contemporains. Il s'agit soit de traductions du français vers le mongol, soit de translittérations de l'alphabet mongol vers le cyrillique, soit de combinaisons des deux. Outre les œuvres de Mostaert, le Centre va aussi se lancer dans la traduction d'œuvres d'autres missionnaires de Scheut, notamment d'Henry Serruys.

L'AMC publie également chaque année la revue *Oyunii Khelkhee* (*Cordes intellectuelles*) : ce sont des études faites par des chercheurs mongols depuis 2005 et des séries de monographies à l'appui de travaux scientifiques réalisés depuis 2009. S'y ajoutent les travaux de jeunes chercheurs du niveau de la maîtrise ou du doctorat. Le Centre a aussi publié d'autres ouvrages scientifiques de célèbres spécialistes locaux du monde mongol et traduit en cyrillique des classiques d'études mongoles par des auteurs étrangers.

Dans le but de nourrir une culture scientifique chez les étudiants locaux de premier cycle s'intéressant au monde mongol, le Centre organise depuis 2011 le « Programme pour chercheurs étudiants ». Ces jeunes sont ainsi aidés à faire de la recherche scientifique sous la direction de chercheurs mongols locaux chevronnés : leurs professeurs dans les universités. Ils ont régulièrement accès à des conférences, séminaires et forums organisés au Centre dans ce but.

Tous les ans, en fin d'année scolaire, se tient un symposium scientifique où leurs propres recherches sont présentées et évaluées. Les travaux qui obtiennent les trois meilleures notes sont récompensés, ainsi que leurs mentors respectifs. Tous ces travaux sont publiés dans la revue *Erdmiin Khelkhee* (*Cordes de la connaissance*). D'autres activités favorisant les relations interpersonnelles entre étudiants sont aussi organisées dans le Centre et dans d'autres lieux jugés opportuns.

L'AMC organise également des conférences scientifiques : trois conférences internationales et une autre locale ont été organisées jusqu'ici. La 1^e Conférence internationale portait, comme indiqué plus haut, sur « Les études mongoles aux Pays-Bas : l'héritage d'Antoon Mostaert ». En ces 10 et 11 août 2004, des chercheurs de Mongolie, de Belgique, de Chine, d'Allemagne, de Russie, avec aussi des Kalmouks, ont assisté à cette conférence. La 2^e Conférence internationale s'est tenue du 10 au 12 août 2006, sur le thème « Mongolie et christianisme : passé et présent ». Des chercheurs de Mongolie, des États-Unis, de Chine, de Corée du Sud, d'Allemagne, de Russie et de RDC sont intervenus sur l'histoire, l'archéologie, la religion et la linguistique. La 3^e Conférence internationale a été organisée les 15 et 16 août 2011, sur le thème « Antoon Mostaert et les études mongoles », pour commémorer le 130^e anniversaire de sa naissance. C'était en collaboration avec l'Institut de missiologie *Missio* d'Aix-la-Chapelle. Des chercheurs de Mongolie, de Chine, de Hong Kong, de Taïwan, de Russie, de Hongrie, d'Allemagne et de France y ont participé.

Tout récemment, a été organisée la première conférence locale pour célébrer le 25^e anniversaire de la présence des CICMs en Mongolie. Elle s'est tenue le 30 novembre 2017, sur le thème « Les missionnaires de Scheut "mongolistes" et leurs contributions aux études mongoles ». Comme c'était une conférence locale, les intervenants étaient tous des spécialistes mongols, à l'exception du P. Jerom Heyndrickx, spécialement invité pour donner un éclairage sur sa contribution historique à la venue des CICMs en Mongolie. Les actes de toutes ces conférences ont aussi été publiés et intégrés au précieux fond d'études mongoles qui ne cesse de s'élargir au sein de la bibliothèque de l'AMC.

Au service de la mission catholique

S'agissant des services rendus à l'Église catholique en Mongolie, dans le respect de la séparation gouvernementale entre religion et éducation, l'AMC, bien que non impliqué directement dans les œuvres d'évangélisation, soutient l'Église en matière d'édition et de diffusion. Il a publié maint ouvrage catholique à l'intention d'un large public. Le plus important est la traduction en mongol du Catéchisme de l'Église catholique. Parmi les autres, il y a des livres de prières, des récits bibliques, le calendrier liturgique annuel et un volume de la *Série de monographies* sur les relations historiques entre les Mongols et l'Église catholique. Actuellement, le Centre est en train de publier les travaux missiologiques du P. Giorgio Marengo, missionnaire de la Consolata, qui a obtenu son doctorat en 2016 à l'Université pontificale Urbanianum de Rome. L'AMC est en outre engagé dans la révision des lectionnaires et la publication bimensuelle d'un guide de réflexion quotidienne pour les catholiques, à l'initiative du P. de Scheut Bernard Kambala et de quelques collaborateurs du pays.

Avant le décès, en septembre 2018, de M^{gr} Wenceslao Padilla, premier préfet apostolique, l'AMC a également prêté son concours à la composition et à la production du tout premier annuaire de la Préfecture apostolique et de ses directives. Ce document est né à la suite de la 1^e Assemblée générale de la Préfecture, du 23 au 26 novembre 2017, dans le cadre de la célébration du 25^e anniversaire de la fondation de la mission de Mongolie.

Près de quinze ans après sa fondation, le Centre Antoon Mostaert est aujourd'hui considéré comme l'un des principaux lieux de recherche du pays sur les études mongoles. Fidèle à son inspiration fondatrice – la passion d'Antoon Mostaert et des autres "mongolistes" de Scheut pour la société, le peuple, l'histoire et la culture mongoles –, il continue à faciliter le dialogue intellectuel entre les chercheurs contemporains du pays et à encourager les étudiants et toute la société à valoriser leur riche culture, leurs traditions, leur histoire et leur patrimoine. C'est ainsi que l'AMC s'est mis au service de la mission de l'Église et du peuple mongol.

Philip ENRIQUEZ-BORLA

La Parole de Dieu au cœur de la vie chrétienne

Le 30 septembre 2019, en la mémoire liturgique de saint Jérôme en ce début du 1600^e anniversaire de sa mort, le pape François a publié une lettre apostolique en forme de motu proprio intitulée *Aperuit illis*. Lettre par laquelle il entend « répondre à de nombreuses demandes » qui lui sont parvenues « de la part du peuple de Dieu » afin que, dans toute l'Église, « on puisse célébrer en unité d'intentions le "Dimanche de la Parole de Dieu" ». Il établit donc que, le « III^e Dimanche du temps ordinaire soit consacré à la célébration, à la réflexion et à la proclamation de la Parole de Dieu ». Un dimanche, a-t-il expliqué qui viendra se situer « à un moment opportun de cette période de l'année, où nous sommes invités à renforcer les liens avec la communauté juive et à prier pour l'unité des chrétiens ». Par cette institution, souligne également le pape François, « les communautés trouveront le moyen de vivre ce dimanche comme un jour solennel ». Et il sera important que lors de cette célébration eucharistique, « l'on puisse introduire le texte sacré, de manière à rendre évidente à l'assemblée la valeur normative que possède la Parole de Dieu ». Le pape précise aussi que les évêques pourront, ce dimanche, « célébrer le rite du lectorat ou confier un ministère similaire, pour rappeler l'importance de la proclamation de la Parole de Dieu dans la liturgie ». Pour lui, en effet, il est fondamental de « faire tous les efforts nécessaires pour former certains fidèles à être de véritables annonciateurs de la Parole avec une préparation adéquate, comme cela se produit de manière désormais habituelle pour les acolytes ou les ministres extraordinaires de la communion » (...)

Célébrer un Synode jeune

Pierre Laurent JUBINVILLE

Missionnaire canadien spiritain, M^{gr} Pierre Laurent Jubinville a travaillé en République Démocratique du Congo, au Mexique, puis au Paraguay où il sera élu Supérieur des Spiritains, avant d'être Premier assistant général de la Congrégation à Rome. Depuis 2013, il est évêque de San Pedro au Paraguay. Il a participé au Synode sur les jeunes.

« **C**hrist est vivant ! » En mars dernier, le pape François a publié son exhortation apostolique à la suite du synode sur « les jeunes, la foi et le discernement vocationnel ». À mon avis, ce synode marque une étape – je ne sais quel qualificatif utiliser : importante, décisive, marquante... l'avenir le dira – dans notre vie d'Église.

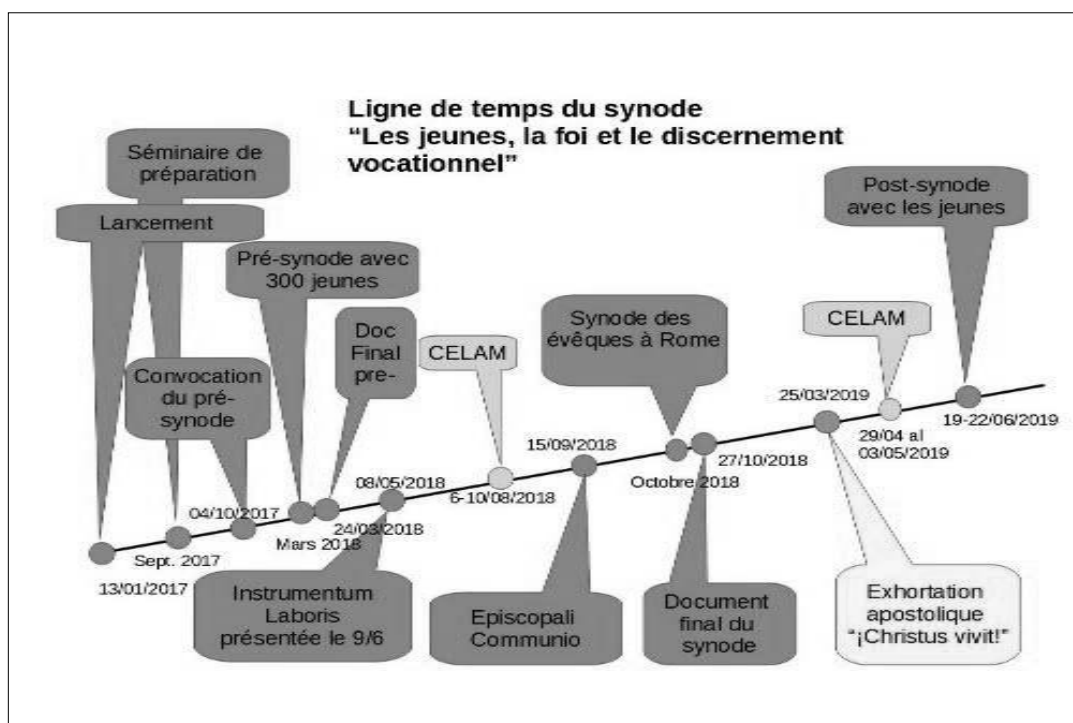
La conférence épiscopale du Paraguay m'a fait le cadeau de la représenter comme délégué à l'assemblée synodale d'octobre 2018, à Rome. Ici, en 2016, nous avons décidé de célébrer un *trien-nium* de la jeunesse qui se termine en décembre de cette année. Avant cette décision, durant une bonne décennie, depuis les paroisses, les mouvements, les préoccupations des fidèles et des agents de pastorale, est montée comme une clameur afin que l'Église « fasse quelque chose pour les jeunes ». Nous avons résolu de nous embarquer dans un processus de trois ans de priorité pastorale en leur faveur.

Quelques mois après notre lancement, le pape François a annoncé le synode. Nous avons reçu cette annonce comme une confirmation de notre propre initiative. Pendant la préparation du synode, le CELAM a organisé une semaine de réflexion avec les évêques qui se

préparaient à y participer, en août 2018. En avril 2019, nous avons refait la même rencontre, cette fois pour digérer l'événement et chercher des pistes d'action communes. L'Amérique latine et les Caraïbes ont une tradition bien ancrée de Pastorale-Jeunesse, avec des projets originaux dans plusieurs pays et une structure commune lancée dans la mouvance du concile Vatican II et des documents de Medellín (1968) et Puebla (1979). Cette histoire et ces pratiques ont sûrement inspiré le pape François à convoquer un synode sur cette question.

Le processus synodal

On se représente parfois un synode comme une seule grande assemblée d'évêques, avec le pape, plus ou moins à huis-clos. La réalité est très différente. Le synode « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel » a été un processus avec plusieurs événements, qui a duré plus de deux ans. Le graphique ci-après donne une idée de ce chemin jalonné de moments forts, de documents et de plusieurs types d'assemblées.



À ce propos, il me semble que le synode « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel » marque une étape. Si ce n'était pas évident avant lui, il est démontré désormais très clairement ce caractère de processus qui fait partie de la dimension synodale de

l'Église. En d'autres mots : cheminer ensemble, le sens littéral du mot « synode », signifie une série de phases d'un parcours (pratique pastorale et missionnaire, écoute, recueil des perceptions, réflexion et prière, confrontation en assemblée, consensus, retours à la pratique) et non pas d'un seul événement ; le tout vécu en communion ecclésiale et en esprit de discernement, à la recherche de nouvelles intuitions nées de la disponibilité à l'Esprit Saint.

On peut voir sur le graphique les jalons du synode, depuis l'annonce jusqu'à l'assemblée finale de réflexion et d'intégration, avec les jeunes. On voit aussi comment le document *Christus vivit* lui-même est le fruit d'au moins quatre documents qui le précèdent : les conclusions du premier séminaire, le document de la première assemblée des 300 jeunes, *l'Instrumentum Laboris* et le document final de l'assemblée des pères synodaux. À cette ligne du temps, il manque tout ce qui l'a précédée : comment – après quelles rencontres, consultations, réflexions, événements – a germé l'idée de ce synode ? Durant les premiers mois qui ont suivi l'annonce, le secrétariat du Vatican a aussi organisé, en ligne, une vaste consultation ouverte à tous et toutes, qui a recueilli plus de 20 000 contributions. Il manque aussi la réception active, par les Églises, les communautés, les jeunes eux-mêmes, la société en général, autant des documents que de l'événement lui-même. Pour certains, le tout est passé inaperçu, pour d'autres, à divers degrés, ce synode a été un jalon très important.

Il faut noter, au milieu de cette ligne du temps, la sortie du document *Episcopalis communio* à peine quelques jours avant l'assemblée des pères synodaux. Il existe d'autres documents semblables : une sorte de règlement du synode pour que tous se préparent adéquatement. L'originalité de celui-ci est d'insister beaucoup sur le caractère d'écoute au cœur du synode. Ce thème traverse de part en part les documents et les célébrations du synode des jeunes. Ce n'est justement pas un accident que cette dimension soit si présente alors qu'on parle des jeunes et avec les jeunes. C'est probablement leur aspiration majeure : être écoutés, pris au sérieux, qu'on leur fasse une place à la table de la communauté ecclésiale et de la société, qu'on les accompagne dans leur protagonisme.

Jeunes d'aujourd'hui

Dans une perspective missionnaire, qu'est-ce que *Christus vivit* et tout ce processus synodal nous disent sur les jeunes ? Ce n'est peut-être pas la question la plus conforme à l'objet : le synode et l'exhortation apostolique n'ont pas achevé une description complète de la réalité des jeunes, ni élaboré une stratégie missionnaire pour les rejoindre, même si quelques numéros sont dédiés à la pastorale-jeunesse. En revanche, oui, au fil de tous les documents synodaux, dont l'un rédigé par une grande assemblée de jeunes de tous les continents, une certaine image apparaît. Citons simplement quelques thèmes :

- l'ère digitale dans laquelle les nouvelles générations existent et sur laquelle ils ont des réflexions beaucoup moins naïves que leurs pasteurs, voyant et décrivant les dérives, les dangers ; le pape et le synode ont réfléchi sur cette culture de l'instantané, qui privilégie l'image à l'écoute et à la réflexion¹;
- malgré leur esprit critique sur la technologie, les jeunes sont cependant fascinés, partout dans le monde, par les communications et les médias, cela a été très visible dans l'assemblée d'octobre 2018 à Rome : presque tous ceux et celles qui ont participé sont engagés dans les médias, actifs sur les réseaux sociaux, produisent des contenus sur différentes plateformes ; le pape mentionne dans son exhortation apostolique le jeune serviteur de Dieu et Youtubeur, Carlos Acuti² ;
- à la limite, la culture technologique peut fomentier une anthropologie de la fabrication de soi à laquelle le synode a voulu répliquer par une anthropologie vocationnelle où tout être existe, se découvre, se déploie moins en se questionnant sur « qui suis-je ? » qu'en répondant à la question radicale « pour qui suis-je³ ? »
- les migrants sont en grande majorité des jeunes poussés par leurs rêves vers d'autres horizons, exploités par des gens sans scrupules ; la vulnérabilité aux abus de toutes sortes a aussi été un thème fort, repris par le pape dans *Christus vivit* ;

1. *Christus vivit*, 86.

2. *Christus vivit*, 104-106.

3. *Christus vivit*, 286.

- dans son exhortation apostolique, le pape utilise plus de 40 fois, sous diverses déclinaisons, le mot « rêves », au sens de projets, idéaux, horizons inspirants ; il en fait une sorte de définition de la jeunesse à laquelle il exhorte les jeunes à être fidèles ;
- il n'hésite pas non plus à revenir sur le thème de la sainteté, celle des grands témoins (on a canonisé Paul VI et Oscar Romero durant l'assemblée synodale) et celle de la vie quotidienne, etc.

Ce ne sont là que quelques lignes de description qui courent au travers des textes et des réflexions. On pourrait ajouter : l'environnement, le travail, l'engagement social et politique, la famille, le dialogue intergénérationnel.

La teneur de ces thèmes nous fait poser la question : s'agit-il des jeunes d'aujourd'hui ou bien de François lui-même ? Je crois que poser la question c'est déjà y répondre un peu, car on reconnaît là les préoccupations du pape. Ce sont les jeunes vus par François, qui ne cache pas sa subjectivité mais l'offre au discernement synodal. Et là, oui, beaucoup de ses intuitions se confirment. Un même Esprit inspire les Églises dans le monde entier : l'engagement en faveur des jeunes, avec eux, n'est pas une lubie, c'est un signe des temps.

La synodalité au service de la mission

Le thème de la synodalité est apparu comme un des axes centraux du synode des jeunes un peu de la façon « le medium est le message », selon la fameuse phrase de Marshall McLuhan : en pleine assemblée, dans un climat de fraternité et d'écoute, on a senti l'importance de cette dimension de l'Église, à laquelle tous devraient pouvoir goûter.

La distinction la plus importante à faire, quand il s'agit de comprendre la synodalité dont parle ce synode, c'est celle qui marque la différence entre une Église autoréférentielle et une Église missionnaire. Si la synodalité n'est qu'un « truc » pour créer une bonne ambiance à l'intérieur du groupe chrétien, si elle n'est qu'une nouvelle modalité plus au goût du jour pour sa gouvernance, alors on n'a fait que des changements superficiels, avec les

yeux tournés vers le fonctionnement de l'organisation. Le but est autre. La synodalité est une dimension d'écoute et de discernement qui tend toutes ses capacités de perception vers la mission. On cherche à comprendre les personnes, les situations, les communautés, les réalités sociales, culturelles, politiques... pour mieux aller vers les autres et annoncer l'Évangile. Ces situations vécues, perçues, racontées, méditées et partagées sont le pain de la vie ecclésiale.

La mission, c'est aussi le chemin de la mission. Et l'amitié en fait partie. S'il n'y a pas une relation d'intérêt sincère pour les personnes et les communautés, on ne peut pas annoncer le Dieu-Serviteur de Jésus Christ. Plus radicalement encore, s'il persiste un schéma eux / nous, s'il ne s'agit pas du même lien de solidarité et de confiance au dedans et au dehors de la communauté chrétienne, alors c'est du « bidon », c'est du paternalisme. L'Église est synodale parce qu'elle établit des relations profondes d'écoute, d'amitié, de respect ; elle fonde une communauté où sont partagés les dons reçus de la grâce, la dignité, et la responsabilité. Cette dimension rend moins rigides, justement, les frontières du dedans et du dehors. L'Église se vit dans l'hôpital de campagne tout dévoué à soigner les blessures de l'humanité, et dans le patient rapprochement des personnes et des groupes qui n'ont pas coutume de se rassembler « dans l'église ». C'est cela la « culture de la rencontre ».

Dans ce « rêve du pape », l'image qui colle à celle de l'hôpital de campagne, c'est celle de la mère, et aussi celle du pasteur : les personnes miséricordieuses qui prennent soin. Le synode est aussi allé de ce côté avec le thème de l'accompagnement dont les textes de la Visitation et des pèlerins d'Emmaüs sont les icônes bibliques. Ici aussi, on a vu comment l'accompagnement est un appel ressenti tant au dedans qu'au dehors de l'Église. Accompagner les jeunes

pour les aider à faire des choix valables, stables et basés sur de solides fondations est donc un service dont la nécessité se fait largement sentir. Être présent, soutenir et accompagner l'itinéraire vers des choix authentiques est pour l'Église une façon d'exercer sa fonction maternelle, en engendrant à la liberté des enfants de Dieu.

Ce service n'est autre que le prolongement de la façon dont le Dieu de Jésus-Christ agit à l'égard de son peuple : à travers une présence constante et cordiale, une proximité dévouée et aimante et une tendresse sans limites⁴.

En fin de compte, c'est un regard très profond sur la mission qui émerge de cette redécouverte de la dimension synodale. Cheminer ensemble, avec les personnes, les communautés, les peuples, les groupes sociaux, dans les causes urgentes, la lutte contre la pauvreté et les inégalités, l'éducation, la vie de foi, la croissance spirituelle, les processus vocationnels, la vie liturgique, le soin de la maison commune. Pour toutes ces réalités, le synode utilise le mot « accompagnement ». Il s'agit d'un ministère de l'Église qui n'est pas exclusivement réservé aux ministres ordonnés, valable à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église, pour lequel nous devrions ouvrir de nouvelles possibilités de formation et de pratique reconnue.

Une autre icône illustre ce regard sur la mission : la réalité des migrants. Le synode en a fait un paradigme. Les migrants sont jeunes, en grande majorité. Ils sont vulnérables. Il y a les grandes migrations vers d'autres pays, les guerres, les déplacements vers les centres urbains, l'exode rural, les trafics humains, le mirage des pays riches, l'accueil parfois bienveillant, plus souvent hostile. Beaucoup de jeunes, dans le monde, sont affectés par cette réalité et, dans beaucoup de pays, cette cause produit des divisions. Le pape François n'est pas un idéologue : il montre simplement le chemin qu'ouvre cette réalité qui s'impose à nous tous et toutes. Si nous écoutons l'appel qu'elle représente, nous voulons cheminer avec ces personnes qui quittent leurs pays, qui souvent fuient la violence et la pauvreté, cherchent un avenir meilleur.

Le mystère jeune

Au terme de cette expérience très riche de communion ecclésiale qu'a été ce synode et en regardant le parcours de notre *triennium* de la jeunesse, ici au Paraguay, j'ai commencé à me poser une question bête : pourquoi les jeunes ? *Christus vivit* aligne les textes

4. Document final, 91.

bibliques où il est question des jeunes, repasse la vie du Christ jeune, évoque l'Église jeune. Au début ces références m'ont agacé. J'y voyais une sorte de justification bon marché. Mais je ne pouvais pas cesser de me poser la question : pourquoi les jeunes ?

Il y a l'image de la jeunesse dont notre culture globale est infectée. Elle fait que les richesses de chaque génération disparaissent, des parents abandonnent leur rôle, la sagesse se raréfie, la communication est amoindrie parce qu'il n'y a plus de différences. La jeunesse elle-même se commercialise. Le pape François dénonce cette idolâtrie qui détruit nos sociétés. Il reste cependant quelque chose sur la vitalité, la beauté, la grâce, quelque chose qui caractérise l'Église. Nous croyons en une jeunesse constamment renouvelée de l'Église. Elle est dynamique parce qu'elle écoute son Seigneur, elle rêve son rêve, elle se lance dans son chemin. Elle est généreuse et prompte à se mettre en marche. Elle est amoureuse.

En proclamant tout cela, on ne peut s'empêcher de froncer les sourcils. On est bien plus souvent habitué à décrire l'Église comme un monument poussiéreux qui n'inspire plus. Plus fortement encore, et le synode a assumé ces questionnements, on la condamne comme une structure cléricale qui abuse et opprime. Le synode jeune est une réponse audacieuse à ces critiques, une réponse qui n'hésite pas à plonger dans le mystère qui anime l'Église : nous croyons en la vie éternelle, la vraie jeunesse dont les jeunes, dans toutes leurs diversités, sont des signes et des représentants. Nous croyons en la jeunesse de Jésus ressuscité qui montre ses plaies et invite à la foi.

Durant un forum que nous venons de célébrer pour conclure notre *triennium* au Paraguay, un jeune a évoqué l'image biblique de Jean 15, celle de la vigne, qui nous a accompagné tout au long du processus : la jeunesse, a-t-il fait remarquer, est la fleur qui doit s'étioler pour donner du fruit, et le fruit lui-même se donne pour alimenter et laisser la semence, qui à son tour meurt et ressurgit en vie nouvelle. Pourquoi les jeunes ? Parce que le mystère jeune, c'est celui de la Pâque. Il fallait vraiment célébrer un synode jeune.

Pierre Laurent JUBINVILLE

Dans les méandres d'une jeunesse

Hervé DESBOIS

Hervé Desbois est ingénieur agronome, spécialiste des pays du Sud. Entre 2007 et 2009, il passe près de trois ans en Amazonie en tant que volontaire de solidarité internationale missionné par la DCC. Cette expérience est pour lui fondatrice. Elle contribue grandement à sa conversion. Aujourd'hui, il travaille dans une ONG de développement.

À 37 ans, lorsque je pense à ce que j'appelle « ma jeunesse », cette longue période allant de l'enfance au passage à la vie adulte, une image me vient toujours : celle de la rencontre un peu chaotique de deux rivières. La première représente mes aspirations, soif d'amour, de justice, de sens et de réussite. La seconde exprime toutes mes insécurités, incertitudes, frustrations et difficultés qui font que la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Dans mon cas, ces insécurités n'étaient pas d'ordre alimentaire ou matériel, mais bien plutôt affectif et existentiel : un besoin de reconnaissance, un intense besoin de comprendre le monde et un désir de le rendre plus juste. Ces quêtes, aspirations et insécurités sont au fondement de mon parcours et de ce que je suis sans doute toujours en train de devenir. Il me semble intéressant de faire l'exercice de sa narration. Ce sera pour moi un point d'étape et l'occasion d'exprimer ma gratitude envers quelques personnes qui ont compté. Bien sûr, ce parcours n'a en rien valeur d'exemple. Il est ce qu'il est, et un rien l'aurait rendu tout autre. L'intérêt de ce texte, qui fait le récit d'une conversion, réside peut-être dans les questions qui pourraient en surgir et l'identification de quelques ressorts qui ont joué dans ce processus.

Je commencerai par mon enfance et ma période étudiante. Cela me semble incontournable pour préciser les fondements de cette quête et les pistes explorées, qui ne sont pas indépendantes de

l'époque et du milieu dans lequel j'ai grandi. Je poursuivrai par une période qui a été fondatrice pour moi : un séjour de près de trois ans au Pérou, en Haute-Amazonie, dans le cadre d'un volontariat de solidarité internationale au cours duquel, chose hautement improbable, j'ai demandé le baptême. Enfin, je conclurai par la période la plus récente, correspondant, lors de mon retour en France il y a dix ans, à mon engagement dans le domaine de la solidarité internationale et à la fondation d'une famille.

Fondation

J'ai grandi dans un petit immeuble de quartier populaire, dans la banlieue parisienne. Mes parents ont divorcé lorsque j'avais deux ans et je vivais donc avec ma mère, Françoise, institutrice, courageuse, intelligente et aimante, et mon grand frère Johan. Puis avec Richard, cheminot, un homme discret, généreux, drôle, responsable et solide, qui rejoint notre famille avec sa fille Anaïs après le divorce de ma mère et de mon père. Nous nous chamaillions beaucoup avec mon frère. Nous avons de la violence en nous, que je pense étroitement liée à ce divorce et à la relation compliquée avec notre père. D'un côté, de l'amour et des bons moments, mais surtout la conviction précoce qu'il n'était en rien un modèle, bien que cultivé et cuisinant bien. J'ai longtemps espéré qu'il change, qu'il soit à l'heure pour venir nous chercher, qu'il pense à nos anniversaires, qu'il arrête de boire, qu'il ne frappe pas ses concubines. Les moments où il allait mieux nourrissaient l'espoir, et ses rechutes, la colère et la peine, sans doute aussi le sentiment d'injustice qui a été un si puissant ferment de jeunesse. J'étais sensible aux petites marques de valorisation. L'athlétisme m'a permis de canaliser beaucoup de ce trop-plein émotionnel et de faire partie d'une équipe pour laquelle je comptais. À l'école, très valorisée dans ma famille, j'avais des facilités et cela me faisait du bien d'être bon. Enfin, j'avais la chance d'avoir quelques très bons amis, Abdel et Ludovic en particulier, avec qui nous faisions les quatre-cent coups, plutôt bon-enfant, parfois un peu jeune voyou.

Au collège et au lycée, j'étais franchement mal dans ma peau et il importait de construire une image de moi-même valorisante. C'est

drôle comment cet enjeu peut prendre des tournures diverses selon les personnes. Dans mon cas, mon grand frère a eu une forte influence. Sur le plan intellectuel, ça s'est joué dans l'affirmation de discours politiquement radicaux : lecteur occasionnel de *Charlie Hebdo*, j'étais un pourfendeur du capitalisme, de l'hypocrisie républicaine avec ses belles valeurs, et, cela va de soi, de l'Église. La religion, dont je n'avais aucune expérience personnelle, se limitait pour moi, en ce temps, de façon très condescendante, à un opium des peuples, utile aux puissants pour asservir et aux faibles pour se reconforter. Pourtant, mes parents étaient plutôt tolérants et respectueux des religions. Sur le plan de l'apparence physique, je cultivais un anticonformisme raisonnable avec des cheveux mal coiffés, des vêtements un peu troués et bohêmes, des balles de jonglage. Adolescent, j'ai arrêté le sport pour découvrir d'autres sensations : les concerts underground, où je suivais mon frère, le cannabis, l'alcool et les filles, auprès desquelles j'avais moins de succès que je n'aurais souhaité.

Cependant, je continuais mes études avec facilité, par goût de l'apprentissage, par culture familiale et par prudence, ayant conscience de vivre dans une société de diplômés. Je n'avais aucune idée d'où cela pourrait me mener, mais il y avait en moi une farouche volonté d'agir pour une société plus juste, de faire quelque chose qui ait du sens et me plaise, et surtout de ne pas travailler juste pour gagner ma croûte comme la plupart des gens. La vie de bohème valait mieux à mes yeux que la triste routine du métro-boulot-dodo. Bref, j'étais idéaliste et rebelle, assoiffé de justice et critique de tout, un peu frustré, simpliste dans mes raisonnements et assez condescendant envers mes semblables. J'étais aussi lesté par le cannabis et l'alcool qui prenaient trop d'importance.

Fondation II

La fin du lycée est une période cruciale : celle où l'on nous demande de nous orienter, sans que l'on connaisse bien ni soi-même, ni l'éventail des possibles, et sans bien mesurer les conséquences qu'auront ces choix. Par facilité et envie de quitter ma ville grise pour la ville rose, j'ai accepté, sans grande conviction, d'entrer en

classe préparatoire à Toulouse. L'ambiance bourgeoise et le discours on ne peut plus élitiste d'arrivée au lycée Pierre de Fermat m'a vite fait comprendre que je n'y resterais pas longtemps. À ce temple du bourrage de crâne, je préférais les berges de la Garonne et les soirées avec les copains de l'École de Cirque ! Quelques mois plus tard, j'ai donc bifurqué vers l'Université pour y valider un diplôme de sciences de la vie et de la terre. Puis je suis revenu en banlieue parisienne pour intégrer l'ISTOM, une école d'ingénieur spécialisée dans l'agro-développement international, qui prépare notamment aux métiers de la coopération (après s'être longtemps appelée l'École pratique coloniale !). Mes stages m'ont donné l'opportunité de découvrir plusieurs pays d'Afrique et d'Amérique du Sud en même temps que le monde du développement. Ce n'était pas évident pour moi, âgé d'à peine vingt ans, d'être le blanc parmi les noirs ou l'expert duquel on attend des réponses. J'aurais souvent voulu être invisible, qu'on m'oublie un peu. Puis, en Équateur, pour mon stage de fin d'étude, j'ai été témoin d'un projet de développement assez bancal, qui m'a franchement fait douter du monde du développement au point de remettre en question mon souhait d'y travailler.

Je suis alors tombé sur l'association Jardins du Monde, qui faisait un travail tout à fait crucial : chercher à revitaliser les savoirs sur les plantes médicinales, ce patrimoine immatériel de l'humanité qui disparaît à une allure folle. Si l'impact était peut-être moins direct ou visible que ceux des projets d'aide d'urgence ou de microfinance, le bien fondé du projet de Jardins du Monde me semblait moins questionnable. C'est pourquoi je me suis inscrit au diplôme universitaire d'ethnobotanique appliquée de Lille, une formation courte qui constituera le point de départ d'une nouvelle étape de vie.

En effet, pour valider cette formation, il me fallait trouver un stage dans le domaine de l'ethnobotanique, que je cherchais du côté de l'Amérique latine. Un ami étudiant en médecine m'a alors parlé d'une association qu'il étudiait dans le cadre de sa thèse de psychiatrie, située en Amazonie péruvienne. On y soignait les personnes souffrant d'addictions, en recourant aux techniques de la médecine traditionnelle. Sous sa recommandation, j'ai contacté ce

Centre, qui en retour m'a proposé un poste de droit local pour travailler au développement d'un petit laboratoire de transformation de plantes médicinales, jugé nécessaire pour générer des fonds propres pour le soin des patients. Jacques, le président-fondateur de ce Centre, m'a incité par ailleurs à prendre contact avec la Délégation Catholique pour la Coopération (DCC), afin de voir si elle pouvait m'obtenir un statut de volontaire de solidarité internationale. Pour moi qui étais encore profondément anticlérical, ce n'était pas une démarche facile, et, en même temps, obtenir ce statut était important. La première question que j'ai posée à la personne en charge du Pérou à la DCC a donc été de savoir si cela était un problème si j'étais athée. La réponse m'a rassuré : non, aucun problème, du moment que l'on partage des valeurs de solidarité.

Le stage de préparation au départ, étape incontournable, a été difficile : une immersion au pays des cathos ! Mais qui s'est somme toute bien passée en raison de la qualité des gens, de leur accueil et de leur posture non prosélyte. Les discussions avec le père François Glory ont aussi joué. D'un côté, il était capable de parler depuis une posture de foi, que je ne comprenais pas, mais qu'il ne m'imposait pas. D'un autre côté, il pouvait parler de la bible en scientifique, tel un archéologue ou socio-historien, ce qui était passionnant. Le hasard voudra que je me retrouve quelques années plus tard, sans le savoir, à réaliser une étude au fin fond de l'Amazonie brésilienne précisément dans la paroisse où il a officié pendant près de vingt ans ! Ce sera là l'occasion de découvrir, au-delà des discussions parisiennes, l'importance du travail pastoral et d'organisation des communautés réalisé au sein du monde paysan, avec la découverte de communautés ecclésiales de base, d'une maison familiale rurale et d'un syndicat paysan bien vivants.

Mon volontariat au Pérou, qui a duré un peu moins de trois ans, a été une période positivement bouleversante. A côté de mon travail au laboratoire, j'ai profité des compétences du Centre pour entamer une démarche psychothérapeutique basée sur un accompagnement individuel et sur les techniques de la médecine traditionnelle amazonienne, c'est-à-dire des bains de plantes, des purges vomitives et des retraites en forêt propices à l'introspection. Dans

l'obscurité, assis le buste droit, guidé par des chants rythmés de références à l'Évangile et à la cosmovision indienne, j'ai exploré mes misères et mes richesses, pris conscience de mes blessures et transgressions, enfin sans doute juste un petit aperçu soutenable, et ressenti à en pleurer de joie, gratitude et confiance. Ces espaces, auxquels participaient aussi bien des patients toxicomanes que des prêtres catholiques, ont été pour moi une école de la réconciliation et de la prière.

En parallèle, j'ai lu et médité l'Évangile et été surpris de sa modernité et de sa justesse, notamment grâce aux ouvrages d'Anselm Grün. Alors que je pensais trouver des positions dogmatiques dérangeantes, j'ai été frappé par sa justesse et son effet libérateur, à l'exception de quelques passages obscurs à mon entendement et que je laissais de côté pour un temps. La conversion faisant son chemin, j'ai finalement demandé le baptême puis le sacrement de confirmation.

Ainsi, au cours de cette période charnière, mon regard sur l'Église a pu changer en profondeur : lors des rencontres de la DCC, puis au Pérou grâce à des rencontres de personnes inspirantes, respectueuses de mon cheminement, non prosélytes ; grâce à la découverte de l'Évangile au travers de discussions, de sa lecture régulière ou de textes le commentant ; par sa prière méditative et introspective le soir venu ou dans les moments particuliers où sonnaient les chants des guérisseurs. Je ne serai jamais assez reconnaissant envers Jacques, en dépit de nos désaccords sur certaines questions, pour m'avoir généreusement accompagné dans ce cheminement.

En revanche, je ne pourrais en dire autant de la paroisse péruvienne où il m'a été donné de faire la préparation à la confirmation. Les cours simplistes des catéchistes d'à peine vingt ans, donnés à une centaine de confirmands d'une quinzaine d'années, avaient toute la charge culpabilisatrice pour faire fuir ! Espérons que le Synode sur l'Amazonie saura ne pas passer à côté des richesses amazoniennes !

Fondation III

Après cette conversion amazonienne, le retour en France n'a pas été facile. Tout en étant toujours le même, j'avais changé et revenais un peu désadapté à la société française. Mes amis avaient fait leur chemin et je m'en étais éloigné. D'où l'idée de reprendre les études afin de faciliter ma réinsertion et de m'ouvrir de nouvelles portes sur le plan professionnel. Par ailleurs, j'ai continué à aller régulièrement à la messe. Certainement pas par obligation morale, mais parce que chaque messe était profondément ressourçante et s'imposait comme le prolongement du chemin réalisé au Pérou. Progressivement, j'ai pu m'investir un peu plus dans la vie paroissiale, d'abord en tant qu'animateur d'aumônerie, puis au sein d'une équipe de bénévoles du CCFD-Terre Solidaire. Cela m'a aidé plus tard à trouver un emploi dans le domaine de la solidarité internationale, une façon pour moi d'être engagé pour une société plus solidaire et écologique. Bien sûr, et heureusement, ce n'est pas la seule voie possible de l'engagement. Il peut être partout ! Et, aujourd'hui, mon engagement prend un sens nouveau et une forme nouvelle, plus familiale, plus locale, avec mon mariage et l'arrivée de notre fille.

Pour conclure, bon vent à elle et à tous les jeunes et moins jeunes en devenir ! Je vous souhaite de bonnes rencontres pour le plaisir et l'inspiration, beaucoup d'amour et de créativité, et des opportunités pour trouver nos places. Je vous souhaite également l'aptitude à la bienveillance envers la jeunesse qui se cherche et se trouve parfois là où nous ne l'aurions pas attendue.

Hervé DESBOIS

Un chemin d'unité de vie

D'Opération AMOS à Laudato si

Estelle GRENON

Après une expérience de volontariat en Afrique et divers autres engagements, Mme Estelle Grenon est aujourd'hui adjointe au coordinateur de la Pastorale spiritaine des jeunes en France et personne de référence pour les volontaires de l'Opération AMOS.

L'année 2006 est une année charnière de ma vie : départ, dans le cadre de l'« Opération AMOS »¹, au Gabon ; c'est la première fois que je mets le pied en Afrique. Cette mission de volontariat change totalement ma vision du monde et ma place dans celui-ci. Je me sens pour la première fois reliée à des personnes qui m'étaient jusque-là de parfaites inconnues. Je découvre la vie en communauté chrétienne chez les sœurs de Jésus-Marie, tournées vers leurs frères démunis. Je prends conscience, dans le vif du réel, d'injustices sociales criantes. Je rencontre des hommes et des femmes dont certains besoins primaires ne sont pas satisfaits. Mon cœur pleure devant des atteintes profondes faites à la dimension sacrée de la nature et à la dignité humaine.

L'année 2006 marque également le début de mon engagement dans une association de protection de la nature : « Organe de sauvetage écologique »². J'ai ainsi mené des actions de nettoyage en retirant les déchets de certains lieux d'animation des enfants de Bitam, au nord du Gabon. Jusque-là, je ne voyais pas trop le lien entre les deux. Le pape François définira cette passerelle humaniste

1. *Opération AMOS*, créée en 1990 par les spiritains et les spiritaines, envoie des jeunes à la rencontre de communautés chrétiennes dans un pays du Sud avec un service dans une mission de solidarité internationale ; voir : <http://amos.spiritains-jeunes.fr/>

2. Voir : <https://www.oseonline.fr/>

à travers son concept d'écologie intégrale, dans son encyclique *Laudato si*.

Passerelles écologiques et sociales guidées par l'Esprit Saint

À partir de là, je cherche, dans mon début de vie professionnelle, associative et ecclésiale des lieux d'engagement. En lien avec les frères de Taizé, je tâche de répondre à l'appel à la solidarité, à la confiance pour faire de ce monde un lieu d'espérance. En lien avec une équipe de jeunes, à l'initiative de l'association « Agir pour la solidarité internationale », je participe à des actions de construction et d'animation dans un village au Burkina Faso. J'intègre par la suite une mission d'ambassadeur du développement durable pour sensibiliser aux éco-gestes les locataires de logements sociaux en grand ensemble.

Tout me semble alors assez décousu, voire chaotique. Et pourtant Dieu est à l'œuvre. Il dessine comme un chemin nouveau. Je ressens le désir de Dieu, qui me rejoint personnellement. Dieu semble attendre de moi une parole et une mise en acte de Sa parole. L'Évangile ne me dicte pas mes choix, mais il ouvre des horizons à mon désir : « Il a été dit... moi, je vous dis... Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice. » (Mt 5, 26-6, 33) « Là où je suis, je veux que vous soyez aussi... La volonté de mon Père, c'est que vous portiez du fruit, et un fruit qui demeure. » (Jn 14, 3-15, 16).

Je me sens appelée à un service pour le bien commun et le respect de la terre. Ma liberté y puise son sens. Des figures de l'Église engagée, telles que saint François d'Assise, sœur Emmanuelle, l'Abbé Pierre, m'apparaissent pionniers de cette spiritualité écologique pour le respect des plus démunis. Ils ont cherché la volonté de Dieu de tout leur cœur ; ils ont eu conscience avant d'autres que tout est lié ; qu'on ne pouvait, d'un côté, laisser des personnes dans la rue ou dans des bidonvilles et, de l'autre, avancer dans une course matérielle effrénée. Dans leurs choix, ils ont dû faire face à de l'incompréhension, au doute, pour finalement se confier

à l'Esprit Saint qui les guidait en vue d'une action utile, à leur mesure.

C'est en relisant ma vie sous le regard de Dieu, en faisant mémoire de son amour, que je distingue les appels qu'Il m'adresse. Il m'invite à une réponse singulière, simple et absolue. Je lui affirme mon désir de faire la différence dans le monde. Je m'indigne contre les violences faites aux hommes et à la nature. Il m'ouvre un chemin de vie nouvelle.

Vie simple et contemplation de la nature

Depuis plusieurs années, je fais le choix d'un style de vie simple. À vélo, proche de la nature, en recyclant ce qui peut l'être, en réparant, en réutilisant jusqu'à amortissement total. Mon mode de vie peut paraître parfois un peu décalé. Mais je me rappelle que notre Seigneur Jésus Christ demandait régulièrement à ses disciples de le suivre dans la pauvreté et la simplicité.

La nature est l'un de mes lieux de conversion, de rencontre avec Dieu. Elle est aussi un foyer de ressourcement. Le saint pape Jean-Paul II a toujours aimé les randonnées en montagne parce que la nature lui offrait la chance de méditer sur les merveilles de la Création et d'entrer en dialogue avec Dieu. Les hommes et les femmes, selon lui, ont besoin de découvrir les beautés du silence et de la contemplation pour retrouver, dans la nature et dans leurs proches, les signes de Dieu. Les beautés de la nature m'aident à prier.

Je contemple la majesté de Dieu dans différents aspects de la création : dans sa beauté (paysage, être vivant...), dans son harmonie : interaction entre les espèces (les abeilles avec les fleurs, la chaîne alimentaire), dans sa permanence, mais aussi dans sa force (chutes de neige ou orage violent).

La gloire de Dieu est ainsi exprimée dans le Livre de Ben Sirac le Sage : « Comme le soleil, dans son éclat, regarde chaque chose, ainsi la gloire du Seigneur rayonne dans toute son œuvre. » (Si 42, 16)

***Laudato si'* : une étape décisive dans mon parcours spirituel**

L'encyclique *Laudato si'* est arrivée pour moi comme une grâce, une source infinie d'encouragement et de soutien. Elle m'a rejointe dans le plus profond de mon cœur. Plus j'avancais dans sa lecture, au lendemain même de sa parution, plus je me disais : voilà ce qui manquait à l'Église, voilà ce qui manquait au monde. Une vraie parole libre et éclairée, hautement militante et engageante, sans faux semblant, sans langue de bois. Oui, la gravité de la situation méritait un tel texte. Le courage de notre pape a permis sa sortie au moment où les dirigeants du monde et responsables de la société civile avaient besoin d'un gouvernail, d'un cap.

L'encyclique du pape François donne un vrai ancrage spirituel à la conversion écologique demandée à chacun. Elle me donne le souffle espéré, elle me conforte dans le chemin pris.

2015 est une année cruciale. La Conférence des évêques de France l'a baptisée *Kairos* : le moment opportun pour bâtir un monde commun. Au mois de mai, sort la première encyclique du pape François, *Laudato si*, sur les enjeux liés à la sauvegarde de la Création. Dans l'esprit du cantique de saint François d'Assise, il rappelle la mission confiée par Dieu à l'homme de prendre soin de la terre et du ciel, de son prochain, du végétal et des animaux.

À New York, en septembre, les Objectifs du millénaire font place aux Objectifs du développement durable, en présence du pape François. Du 30 novembre au 11 décembre, Paris accueille la 21^e « Conférence des parties » sur le climat, appelée COP21, chargée de définir les modalités pour lutter contre le changement climatique.

Laudato si' a ainsi été publiée en mai 2015, afin de peser sur la COP21 devant se tenir à Paris en décembre de la même année. Cette conférence réunit chaque année 196 pays pour discuter de la meilleure façon de lutter contre le changement climatique. Je suis alors en poste à la Conférence des évêques de France et, plus précisément, à Justice et Paix, pour coordonner les actions de l'Église

en vue de ce sommet international, pour que les enjeux spirituels y soient présents. Sa parole est une bénédiction dans ma mission.

Le sous-titre de l'encyclique, « Sur la sauvegarde de la maison commune », nous rappelle les liens qui nous tiennent ensemble, nous, habitants de la Terre. Cette image de « maison » évoque des sentiments de gratitude mais aussi de responsabilité. Le monde n'est pas quelque chose d'abstrait qui se situe autour de nous mais plutôt une mère et sœur à la fois, généreuse et nourricière, qui répond à nos besoins. Nous dépendons des fruits de la terre et du travail des hommes. Toute la création est unie par des liens visibles et invisibles pour former une seule famille universelle : « une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble » (LS 89).

Cette relation est décrite comme une Alliance : « La terre nous précède et nous a été donnée. » (LS 67) Les textes bibliques nous invitent à « cultiver et garder » le jardin du monde (cf. Gn 2, 15). Alors que « cultiver » signifie labourer, défricher ou travailler, « garder » signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature. Chaque communauté peut prélever de la bonté de la terre ce qui lui est nécessaire pour survivre, mais elle a aussi le devoir de la sauvegarder et de garantir la continuité de sa fertilité pour les générations futures. La Terre est notre maison. Nous comprenons d'autant mieux le mot « écologie » venant du grec *oikos* qui signifie « maison ».

Un engagement missionnaire au service d'une écologie pour tous

Le souci des pauvres est un thème qui traverse toute l'encyclique. Le pape souligne que la dégradation de l'environnement a un impact disproportionné sur les communautés marginalisées. Non seulement les plus pauvres ne tirent guère de bénéfices du modèle actuel de développement, mais ils sont les premiers à souffrir quand la nature proteste : « Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu'une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice

dans les discussions sur l'environnement, pour écouter *tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres*. » (LS 49)

La fragilité de la Terre est intrinsèquement liée à la fragilité des pauvres :

Le réchauffement causé par l'énorme consommation de certains pays riches a des répercussions sur les régions les plus pauvres de la terre, spécialement en Afrique, où l'augmentation de la température jointe à la sécheresse fait des ravages au détriment du rendement des cultures. À cela, s'ajoutent les dégâts causés par l'exportation vers les pays en développement de déchets solides ainsi que de liquides toxiques, et par l'activité polluante d'entreprises qui s'autorisent dans les pays moins développés ce qu'elles ne peuvent dans les pays qui leur apportent le capital. (LS 51)

Dans le discours des vœux à la curie, prononcé le 21 décembre 2015 à Rome, le pape François a vanté les mérites de la sobriété, la définissant comme

la capacité de renoncer au superflu et de résister à la logique consumériste dominante. La sobriété est prudence, simplicité, concision, équilibre et tempérance. La sobriété, c'est regarder le monde avec les yeux de Dieu et avec le regard des pauvres et de la part des pauvres. La sobriété est un style de vie, qui indique le primat de l'autre comme principe hiérarchique et exprime l'existence comme empressement et service envers les autres. Celui qui est sobre est une personne cohérente et essentielle en tout, parce qu'elle sait réduire, récupérer, recycler, réparer, et vivre avec le sens de la mesure.

Un élan écologique pour ma foi chrétienne

J'ai trouvé quatre piliers à ma conversion écologique au nom de ma foi :

- Je suis l'une des gardiennes de la Création confiée par Dieu. Les moments d'émerveillement devant la Création m'invitent à la communion et à l'espérance pour toute notre humanité. Le lien entre justice, développement, paix et réchauffement climatique est évident et il nous engage. Je peux témoigner, par mes paroles et mes actes, de notre responsabilité commune d'être plus audacieux et courageux sur le chemin d'une conversion écologique.

- Je me réjouis aujourd'hui de voir la dynamique « Église verte »³ essaimer à travers toute la France. Ce label est un outil créé en 2016 à l'intention des paroisses et Églises locales, ainsi que des œuvres, mouvements, monastères et établissements chrétiens qui veulent s'engager pour le soin de la création. Il est déjà utilisé par 300 lieux et mouvements chrétiens.

Je me réjouis des « Saisons de la Création » qui, chaque année, du 1^{er} septembre au 4 octobre, mettent en mouvement des communautés, des paroisses, des groupes de jeunes⁴.

- On constate également un vrai succès des journées de formation civique et citoyenne sur le thème des enjeux écologiques et environnementaux. Les missions de volontariat notamment, ou les postes de travail dans le domaine écologique intéressent fortement les jeunes.
- Aujourd'hui, l'encyclique *Laudato si* résonne bien au-delà de la sphère catholique. Elle s'adresse à toute personne désirant œuvrer au projet commun. Alors que j'ai parfois souffert d'un sentiment de solitude dans mon combat écologique, la parole du pape François a créé des liens bienfaisants pour collaborer à la protection de la Création.

La jeunesse est actrice de cette question du « mieux vivre ensemble aujourd'hui ». J'y vois un vrai terreau pour l'avenir au sein de la Pastorale spiritaine des jeunes. Un défi à saisir dans nos communautés pour leur donner du sens et les fédérer. Les mains dans la terre, l'horizon est salubre.

Estelle GRENON

3. Voir : <https://www.egliseverte.org/>

4. Voir : <https://www.egliseverte.org/actualites/gobelets-2/>

Prière pour notre terre

*Dieu Tout-Puissant
qui es présent dans tout l'univers et dans la plus petite de tes créatures,
toi qui entoures de ta tendresse tout ce qui existe,
répands sur nous la force de ton amour
pour que nous protégions la vie et la beauté.
Inonde-nous de paix, pour que nous vivions comme frères et sœurs
sans causer de dommages à personne.
Ô Dieu des pauvres,
aide-nous à secourir les abandonnés et les oubliés de cette terre
qui valent tant à tes yeux.
Guéris nos vies,
pour que nous soyons des protecteurs du monde et non des prédateurs,
pour que nous semions la beauté et non la pollution ni la destruction.
Touche les cœurs de ceux qui cherchent seulement des profits
aux dépens de la terre et des pauvres.
Apprends-nous à découvrir la valeur de chaque chose,
à contempler, émerveillés,
à reconnaître que nous sommes profondément unis à toutes les créatures
sur notre chemin vers ta lumière infinie.
Merci parce que tu es avec nous tous les jours.
Soutiens-nous, nous t'en prions,
dans notre lutte pour la justice, l'amour et la paix.*

Pape François, Laudato si' (24 mai 2015)

Mon regard sur la mission en France

Henry Moses ARIHO

Jeune ougandais de trente-trois ans, Moses Ariho est en formation chez les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Après trois années d'études de philosophie, suivies de l'année spirituelle (noviciat), il a été envoyé à Marseille pour deux ans de stage dans la communauté des Missionnaires d'Afrique en charge de la paroisse Saint-Antoine et Notre-Dame Limite, dans le XV^e arrondissement de la ville.

Je suis né au sud-ouest de l'Ouganda où plus de 85 % des habitants sont chrétiens pratiquants. L'Église y est vivante ; la foi est grande et, partout, la vie quotidienne est toujours influencée par la religion. Je suis arrivé en Europe à l'automne 2017. Je me suis rendu en Pologne, en Espagne, en Allemagne et en Suisse. J'ai vécu une belle expérience que je me propose de partager ici. Pour faire mon stage apostolique, j'ai été envoyé par mes responsables en province d'Europe, plus précisément en France, dans un des quartiers populaires du nord de la ville de Marseille où j'ai vécu pendant presque tout mon séjour.

Découverte

J'avais des attentes très liées à mon expérience en Afrique de l'Est dans les domaines de la politique, de l'économie et de la religion. Mais, à Marseille, sauf l'humanité qui est semblable partout, tout est différent. On y voit de belles églises construites depuis très longtemps. Je me suis dit que la foi y a été forte et que ces églises étaient bien fréquentées il y a cinquante ans. Ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui. Évidemment, certaines églises accueillent de nombreux fidèles le dimanche ; mais, le plus souvent, d'après ce que je vois, les églises sont quasiment vides, ou alors fréquentées seulement par des personnes âgées et quelques migrants africains, asiatiques ou d'ailleurs. Je suis persuadé que les gens croient en quelque chose et en Dieu, mais ils ne pratiquent pas comme je

suis habitué à le voir chez moi. Leur spiritualité est différente : ils aident les pauvres, accueillent des migrants ; ils emplissent les stades de football, de rugby, de tennis ; ils font du sport, dansent, s'abonnent au théâtre, au cinéma ; ils manifestent dans les rues en chantant ou en criant des slogans ; pour les vacances, ils partent avec leur famille et leurs proches.

J'ai eu aussi la chance de participer, à Paris, à une « Session Welcome », où j'ai découvert certains aspects de la culture française. Cette session est arrivée au bon moment pour moi. Elle m'a introduit aux détails de l'histoire du pays dans les domaines religieux, culturel, politique et un peu économique. Nous avons aussi parlé de la laïcité et des raisons pour lesquelles les églises sont quasiment vides. Comme nous étions nombreux à venir pour la mission en France, j'en ai profité pour écouter l'expérience de ceux qui avaient déjà plus de deux ans de présence.

Le pèlerinage en Pologne des aumôneries de jeunes de Marseille a été une belle expérience. J'étais avec cent quarante pèlerins du diocèse. C'était la première fois de ma vie que j'étais au milieu de tant d'Européens : j'ai appris beaucoup à propos de leur culture et de leur mode de vie. J'ai eu aussi la chance de prier dans des lieux saints : au village de Jean-Paul II, à Notre-Dame de la Miséricorde divine, chez Maximilien Kolbe ; et je me suis laissé interpeller par la philosophie de Nicolas Copernic à l'université de Cracovie.

Mes réactions face à l'entourage, à la langue, à la culture

J'ai suivi un cours de français à l'Alliance française. L'entourage m'a aidé à bien saisir la langue. J'ai fait aussi la connaissance d'étudiants de plus de quinze nationalités. Quelques-uns m'ont rendu visite dans la communauté et d'autres, surtout des non-croyants et des musulmans, m'ont invité chez eux pour partager nos expériences. Ces visites m'ont donné l'occasion de pratiquer la langue dont la connaissance m'était indispensable.

Culturellement, je trouve le lieu de mon stage plutôt diversifié : il n'y a quasiment pas de culture unique ; ce qui constitue la culture

de Marseille c'est un mélange d'origines et d'accents différents, de repas mixtes. Cela m'a appris à respecter chaque personne pour ce qu'elle est, à comprendre ces différences et cette diversité urbaine. La mixité culturelle m'a beaucoup plu et m'a mis à l'aise. Bien évidemment, je n'oublie pas un des traits de la culture française : l'importance du repas où l'on se retrouve pour prendre l'apéritif et manger tout en échangeant. Beaucoup de discussions ont lieu au cours du repas. Je n'ai pas fait le compte de tous les morceaux de fromage et des cafés qui m'ont enraciné dans la culture française... Et si quelqu'un veut saisir cette culture en faisant l'impasse sur le fromage et la tasse de café, sa compréhension en sera différente. Il me semble que c'est au cours du repas ou du café que j'ai le plus appris sur la culture française. Il est évident que la culture se dit à travers la langue française ; en parlant cette langue, on entre donc dans sa culture, et c'est formidable.

Mission de présence, de témoignage, de rencontre

En France, on peut évangéliser, mais pas avec la Bible en main comme autrefois. Il faut d'abord méditer l'Évangile, puis en vivre avec les gens. La façon d'en vivre diffère selon le lieu où l'on se trouve : en prison, à l'hôpital, au collège, dans une cité, à l'accueil des SDF (Sans domicile fixe), avec des gens d'autres religions ou des non-croyants... L'important, c'est d'essayer d'être un témoin, proche des gens, et d'apprendre à les écouter. Et si une occasion se présente d'évangéliser en paroles, alors on peut le faire.

Marseille est multiculturelle et multi-religieuse. Il y a des églises catholiques, orthodoxes, arméniennes ; des temples évangéliques, protestants et ceux des Témoins de Jéhovah ; des synagogues et de nombreuses mosquées. Il faut aussi comprendre que la vie spirituelle a été affectée par la séparation des Églises et de l'État depuis 1905. L'Église a souffert depuis la Révolution française de 1789, et aussi à cause du bouleversement de la société qui a suivi les événements de mai 1968 en France. De plus, la déclaration de la laïcité de l'État français a beaucoup marqué la vie ecclésiale dans le pays. De ce fait, des Églises existent bien, mais la chute de la pratique religieuse a affecté la jeune génération : on voit davantage de personnes âgées que de jeunes fréquenter les églises, et cela chez

toutes les confessions. En revanche, les jeunes qui participent à la vie de l'Église me semblent très motivés.

Divers types de communautés

Mes premières rencontres ont été celles de notre communauté composée de quatre confrères. Ceux-ci ont eu à mon égard une attitude positive, tous prêts à m'indiquer le chemin à suivre. Ils ont été patients avec moi alors que je ne parlais pas bien le français et avais du mal à me faire comprendre. J'ai eu le sentiment d'être des leurs. Ils m'ont bien guidé dans toutes les directions. Cette communauté de vie m'a ouvert à d'autres communautés à l'extérieur : celle des paroissiens et celle des associations où ils font leur apostolat. Toutes ces communautés m'ont accordé leur soutien pour que mon stage se déroule bien. Les gens ont toujours été prêts à m'aider, à travailler avec moi. Je me suis senti accepté dans mes engagements et je leur en suis reconnaissant. Ils le faisaient simplement, par exemple lors d'une invitation pour un café : cela nous donnait l'occasion de planifier des activités ensemble. Grâce aux transports en commun, j'ai appris aussi à connaître une autre communauté : dans le bus, on se salue, on se parle, on fait connaissance. Cette communauté-là m'a enseigné l'importance du dialogue. Je rends gloire à Dieu pour ces communautés qui m'ont aidé à découvrir presque tous les côtés de la mission à Marseille.

Pendant mon stage, j'ai également rencontré des gens qui ne croient pas et qui ne partagent pas la même religion ni les mêmes convictions que moi. J'y ai fait des rencontres et j'ai dialogué avec tant de personnes, surtout des musulmans. Nous avons un local qui se trouve dans une cité où les musulmans sont majoritaires. Je fréquentais cette cité au moins deux fois par semaine pour y faire des rencontres que j'ai trouvées intéressantes. Je participais aussi à d'autres rencontres organisées par les imams et les prêtres de Marseille. Je suis intéressé à en connaître davantage sur cet aspect de la mission. J'aime aussi travailler pour la justice, la paix et l'intégrité de la création. Je m'intéresse à l'écologie en vue de protéger et de conserver notre terre ; j'ai eu l'occasion de m'y engager en particulier avec les jeunes de notre aumônerie : nous avons

participé à une conférence donnée par une écologiste et à des actions de tri des déchets.

Rencontres simplement humaines

Depuis l'été 2018, je me rends dans l'une des cités qu'on appelle « La Solidarité ». Nous y avons un local soutenu par une association des amis d'Étienne Renaud. Ce local a pour but de garder le contact avec les gens, surtout les musulmans qui vivent là. Pour bien entrer dans ce monde, j'ai commencé à jouer au basket sur le terrain de cette cité. Au départ, je jouais tout seul ; et après deux ou trois fois, trois garçons m'ont rejoint. Nous avons joué ensemble sans nous parler ; c'était un peu froid parce qu'on ne se connaissait pas. Cela m'a encouragé à provoquer d'autres rencontres avec quelques jeunes de la cité et on s'est donné rendez-vous pour jouer ensemble le lendemain. Les jours suivants, on a continué à jouer... Ils ont invité leurs amis ; je leur ai alors demandé leur nom et je me suis présenté. Ce qui est merveilleux, c'est qu'en entendant mon prénom, ils étaient tous contents et prêts à le traduire en « Moussa » ; du coup, ils m'ont appelé « Tonton Moussa ». Ils m'ont aussi posé plusieurs questions, du genre : « Es-tu musulman ? » Mon but, c'était de rencontrer les gens de la cité.

Je suis particulièrement attiré par ce qui touche à l'humanité des gens. Cela m'a rendu proche de gens de toutes origines et m'a appris ce qu'est la vie humaine, la souffrance dans notre monde. Pour décrire ce type d'apostolat, je peux prendre l'exemple du Secours Catholique de Marseille. Il a créé des lieux d'accueil pour les SDF : ce sont des gens du pays, mais aussi d'autres qui arrivent de loin. Un de ces centres, appelé Maison Béthanie, ouvre quatre jours par semaine : des gens y viennent pour se doucher, pour voir le médecin, le podologue ou la psychologue, pour boire un café ; mais aussi pour savoir où aller manger ou être hébergé, pour recevoir leur courrier, apprendre le français et rédiger des documents administratifs. Nous avons aussi un groupe de jeunes auxquels sont proposées des activités pour les occuper, puisqu'ils n'ont rien à faire. Nous jouons au foot, nous préparons à manger, nous organisons des sorties et nous allons au cinéma ou au théâtre ; nous échangeons sur des sujets qui les concernent. J'étais

chargé des inscriptions, puis d'accompagner les jeunes au stade, toujours ému en les écoutant parler de leurs rêves.

L'impact qu'a eu sur moi le stage

L'Église est à la fois universelle et particulière. La façon dont j'envisageais la vie de l'Église en Ouganda était vraiment très différente de celle de la France. L'apostolat, là-bas, c'est surtout l'évangélisation, la vie sacramentelle en paroisse avec une foule de chrétiens qui remplissent les églises. Mais, après ce temps de stage en France, je reconnais que j'ai accédé à une nouvelle vision de l'Église, où l'on fait plus de travail social et moins de tâches strictement liturgiques. Je me sens maintenant davantage porté à m'impliquer dans la vie sociale et à comprendre ce que des gens vivent au quotidien plutôt qu'à ne m'engager que dans la pastorale sacramentelle. Mon stage m'a appris que la mission est ouverte à tous les aspects de la vie humaine et je suis invité à y participer franchement.

J'ai appris à vivre dans des lieux où la mission est plutôt une présence auprès des gens. J'ai perdu l'habitude de trouver sur place des groupes de jeunes déjà formés, attendant l'arrivée des séminaristes, d'avoir affaire à des adultes hommes et femmes déjà formés eux aussi, d'avoir des églises pleines de monde tous les dimanches. J'ai découvert un autre visage de la mission. La façon de voir que j'avais reçue dans mon pays a changé.

Notre mission à Marseille est plutôt orientée vers la rencontre. Je trouve cela bon. J'ai bien aimé les moments où j'ai parlé avec d'autres personnes : c'est tellement impressionnant de dialoguer avec des gens que je ne connaissais pas auparavant. Leur vie est différente mais tout aussi pleine de valeur. J'ai été touché par ces gens me disant n'avoir personne à qui confier leurs expériences, comme par exemple ceux qui se lançaient dans des discussions avec moi dans le bus. Je rends grâce à Dieu pour ces surprises de la mission.

J'ai aussi appris à vivre loin de ma famille, de mes amis et de mon confort. J'ai commencé presque à zéro, car tout était nouveau pour

moi : le mode de vie, la culture, les saisons, la langue... Hors de ma culture, de mon climat habituel, j'ai appris à être ouvert à la nouveauté et à m'y adapter.

Les difficultés rencontrées

Au début, j'ai eu du mal à gérer le temps, à la fois le temps qui passe et le temps qu'il fait. En France, le temps (la météo) change avec les saisons, ainsi que les températures : pendant l'automne, je portais des habits d'hiver ou d'été. À cause d'une mauvaise appréciation du temps qui passe, j'étais tantôt en avance pour des rendez-vous, et tantôt en retard. Par ailleurs, la vie quotidienne est exigeante à cause de l'automatisation : carte de transport à valider à chaque montée dans le bus, le tramway ou le métro ; en plus il faut demander l'arrêt, sinon le bus continue vers la station suivante. Il faut s'accoutumer à la carte bancaire pour faire ses achats, aux ascenseurs, au mot de passe ou au code pour entrer dans certains lieux, à la machine à laver la vaisselle... Il m'a fallu du temps et beaucoup d'efforts pour m'habituer à tout cela.

Un nouveau regard sur la mission

Pour conclure, disons que mon expérience en Europe était tout à fait nouvelle et pleine de multiples découvertes : la langue, les coutumes, la diversité, le développement des infrastructures, la croyance, l'accueil, la technologie moderne, l'art... j'ai apprécié tout cela. Je me suis franchement plongé dans ce monde où j'ai vécu et j'ai acquis un nouveau regard sur la mission. Je rends grâce à Dieu qui m'a soutenu jusqu'à la fin de mon stage.

Henry Moses ARIHO

Jeunes religieuses subsahariennes en mission en Algérie

Léa SOME

La Famille religieuse des Sœurs de l'Annonciation de Bobo-Dioulasso (Burkina Faso), a été fondée en 1948 par M^{gr} André Dupont, de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Cet institut missionnaire est présent dans plusieurs diocèses d'Afrique de l'Ouest, en Europe et, depuis 2014, en Algérie où les sœurs vivent leur expérience de religieuses subsahariennes au Maghreb.

En septembre 2017, répondant à l'appel de l'Église d'Algérie, trois jeunes religieuses de l'Institut des Sœurs de l'Annonciation furent envoyées comme missionnaires à Constantine et à Alger. Nous présentons ici notre expérience au Centre d'Étude diocésain d'Alger.

Face à la particularité de la mission au Centre, nous avons cherché à comprendre et à connaître l'historique du Centre, qui nous a été confié par M^{gr} Henri Teissier, évêque émérite d'Alger, il habitait les Glycines. Avant de décrire l'environnement de notre mission, nous saluons M^{gr} Teissier, qui nous a accueillies comme ses filles et le remercions pour sa disponibilité à nous célébrer l'Eucharistie.

Environnement de notre mission

Le Centre d'Étude Diocésain (CED), connu sous l'appellation « Les Glycines », a été initié en 1962 par les pères Henri Teissier et Pierre Claverie, sous l'inspiration du concile Vatican II. L'Église catholique devait se rendre solidaire de l'environnement culturel et humain où elle est présente, surtout dans le milieu islamique, afin d'apprécier la tradition musulmane.

Plus tard, en 1966, le cardinal Duval fonde le « Centre Culturel pour la formation et l'apprentissage de la langue de pastorale » afin de s'insérer dans le milieu musulman.

En 1971-1972, un comité *ad hoc* élabore une méthode en vue de l'apprentissage de la langue. C'est la méthode « Kama », encore utilisée aux Glycines. Depuis 1973, le Centre Culturel s'est doté d'instruments de connaissance et d'études de l'Algérie : une bibliothèque de recherches, dont les fonds ont été constitués aux XIX^e et XX^e siècles par les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, les Dominicains et les Jésuites.

L'objectif du centre, précise M^{gr} Teissier, est triple :

- Assurer la formation des chrétiens pour qu'ils connaissent la culture et la langue arabes,
- Assurer des conférences pour réfléchir sur la mission en pays musulmans,
- Entrer en contact avec le monde de la culture au moyen de la bibliothèque.

Depuis 2004, le CED loge des chercheurs de tous pays dont les travaux sont relatifs à l'Algérie, au Maghreb et à l'espace méditerranéen. Chaque année de nombreux chercheurs viennent loger aux Glycines. Ils contribuent aux activités scientifiques du Centre.

Ainsi, nous sommes continuellement en contact avec un nombre important de personnes qui viennent dans ce centre. L'ensemble des gens qui le fréquentent donne l'image d'une nouvelle communauté originale. Elle nous invite au dialogue dans le respect des différentes cultures. Le témoignage de notre foi en Jésus Christ se vit dans la discrétion.

Beaucoup repartent édifiés. Ils n'hésitent pas à nous poser des questions sur l'Église et la foi chrétienne. Les gens sont attentifs à ce que nous faisons et cela prêche plus fort que ce que nous disons. Dans ce centre, se vérifie la pensée de saint François de Sales : « Ne parle de Jésus que si on te le demande, mais vis de telle sorte qu'on te le demande. »

Service aux Glycines

Aux Glycines, les Sœurs assurent la gestion du Centre, en collaboration avec le Directeur ou la Directrice dudit Centre. Elles travaillent également à la bibliothèque. En cas de besoin, elles s'occupent du secrétariat. Enfin, elles participent aussi à la formation en arabe des étudiants subsahariens.

Les deux premières semaines de notre arrivée furent consacrées à l'apprentissage intensif de la langue arabe. Après quoi, nous avons pris notre service, dans le souci de bien réussir ce qui nous est demandé. Notre présence est une première expérience. Il est important de réussir la mission qui nous est confiée. Mais cette réussite ne sera possible qu'avec la grâce de Dieu.

Les réactions à notre présence sont diverses. Certaines personnes y sont indifférentes. D'autres sont sceptiques et se demandent si des africaines subsahariennes pourront assumer les tâches qui leur sont confiées. D'autres enfin admirent notre courage.

Au Centre, nous collaborons avec des Algériens. Cette collaboration est bonne, le respect de part et d'autre facilite le travail. Nous essayons d'allier bonté, fermeté et justice, joie angélique. Ce qui apaise les gens que nous rencontrons. Nous sentons qu'ils nous acceptent et ne nous souhaitent que le « bien ». Nous vivons avec eux comme si nous formions une famille. Lorsqu'un membre est dans la joie, tous partagent cette joie ; si un autre membre est éprouvé par la maladie ou le deuil, tous compatissent.

Marquées par la vie communautaire, nous communiquons cette expérience à nos collaborateurs non consacrés. Un aspect de notre mission que nous avons compris, c'est d'être, de vivre et de témoigner de l'Amour de Jésus aux gens. Nous n'avons pas de tenue religieuse extérieure, mais nous nous efforçons de revêtir la charité du Christ et d'en témoigner.

L'eucharistie au cœur de notre mission

L'eucharistie est au cœur de notre mission en Algérie. Au début nous étions étonnées que la célébration dominicale se fasse les vendredis, au lieu des dimanches. Nous avons vite compris qu'on travaille de dimanche à jeudi. Le jour du Seigneur que nous avions l'habitude de célébrer le dimanche devient vendredi, en Algérie. Pour cette raison, la messe du dimanche est célébrée, selon les paroisses, soit samedi, soit dimanche dans la matinée ou la soirée. Pour l'Église d'Alger, le dimanche est mis en valeur surtout à Pâques et à la Pentecôte !

De plus, la petite communauté chrétienne est composée des prêtres, des religieux-religieuses, de certains diplomates chrétiens, des catholiques algériens, des catholiques européens, des étudiants subsahariens et des migrants catholiques. Cette communauté fait vivre l'Église et lui donne d'exercer sa mission. C'est une Église dynamique, vivante. Comme certaines religieuses africaines des congrégations internationales, nous sommes souvent sollicitées pour les animations liturgiques. C'est un service que nous acceptons avec joie, car l'Eucharistie est le centre de l'Église et particulièrement de la vie consacrée. En ce sens, c'est un devoir pour nous d'aider les chrétiens à prier et à louer Dieu. En participant de façon active à la célébration eucharistique, nous entrons en communion avec les chrétiens d'Algérie et de toute l'Église. Par ces animations, nous offrons et apportons le dynamisme, la vivacité et la joie des célébrations subsahariennes, au rythme des tambours et des battements des mains. Nous espérons apporter davantage à la liturgie, lorsque nous comprendrons mieux l'arabe et sa culture !

Le renouvellement des vœux de notre jeune sœur Germaine CISSE, en juillet 2018, a suscité un intérêt auprès des fidèles chrétiens. Un prêtre, avec beaucoup d'émotion, nous dira « Vous nous replongez dans le mystère de la mission ! ». C'est aussi cela le sens de notre présence : replonger, relancer, réchauffer et faire renaître. Comme le dit le pape François : « L'évangélisation joyeuse se fait beauté dans la liturgie, dans l'exigence quotidienne de faire progresser le bien. L'Église évangélise et s'évangélise elle-même par la

beauté de la liturgie, laquelle est aussi célébration de l'activité évangélisatrice et source d'une impulsion renouvelée à se donner ». (*Evangelii gaudium* n° 24). Par l'animation liturgique, que nous soignons, nous rendons le Christ vivant pour tous les fidèles chrétiens.

Nous avons suivi avec une vive émotion la célébration de la récente béatification de Pierre Claverie et ses compagnons martyrs, (le 8 décembre 2018). Cette célébration témoigne de la vivacité de l'Église d'Algérie. Le sang versé de ces martyrs donne courage aux chrétiens pour s'attacher davantage au Christ. C'est une grâce d'entendre les chrétiens l'affirmer.

Malgré le petit nombre de chrétiens, malgré les lenteurs à accepter le Christ comme Dieu Sauveur de l'humanité, l'Algérie reste une région aimée de Dieu et qui, en son temps, portera les fruits escomptés. « Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas » (Lc 13, 1-9). C'est pourquoi, il nous semble que l'Église demeure au Maghreb comme un miracle. La vie sacramentelle de la petite communauté chrétienne témoigne du Dieu vivant de Jésus Christ.

La moisson est abondante...

C'est le cas de le dire. Les missionnaires sont peu nombreux en Algérie, les activités existent. Deux semaines après notre arrivée, le recteur de la basilique, le père Michael, nous a sollicitées pour l'accueil des pèlerins. Au bout d'un an, la communauté des Sœurs de Saint Joseph, en fin de mission en Algérie, nous a demandé de poursuivre certaines de leurs activités telles que les visites en prison, l'encadrement des femmes. Bien sûr, en accord avec l'évêque ! Concrètement, nous avons accepté ces sollicitations qui enrichissent nos expériences, et élargissent notre champ d'action.

Nous avons accepté le service comme filles de Marie à Notre-Dame ; là, en sa compagnie, nous pourrions vivre notre charisme. Cette présence à Notre-Dame nous met directement en lien avec

Marie ; nous faisons l'expérience de la rencontre et du dialogue entre chrétiens et musulmans. Nous rencontrons beaucoup de visiteurs. Ils viennent de plusieurs pays. Nous remarquons des chrétiens, des non croyants et, en grande majorité, des musulmans. Ils sont respectueux et obéissent aux consignes qui sont données. Certains des visiteurs viennent par nostalgie pour se rappeler leur enfance où ils ont reçu des sacrements. Beaucoup arrivent simplement pour visiter, se recueillir, demander conseil, poser des questions, allumer des bougies à Notre-Dame ; ou laisser des objets religieux (croix, statue) en remerciement à la Vierge qui a exaucé leur demande, cela en plus des *ex voto*, ces mille mercis sur les murs de la Basilique en plusieurs langues.

Nous sommes ravies de constater que beaucoup de musulmans viennent visiter la Basilique, allumer des bougies, faire des dons, poser des questions. Il y a un mystère que nous ne comprenons pas. Comme le fait remarquer le pape François, pour les musulmans « Jésus Christ et Marie sont objets de profonde vénération » (*Evangelii gaudium* n° 252). Comme Religieuses de l'Annonciation, nous sommes filles de Marie, nous osons dire que Marie (*Meriam*), appelée aussi « Madame l'Afrique », attire à son Fils de nombreuses personnes dont les musulmans.

Être religieuses subsahariennes au Maghreb

L'expérience de notre apostolat en Algérie est une bonne et belle expérience en pays musulman. La pastorale ne se réalise pas comme dans des pays à majorité chrétienne. Elle se vit autrement et nous acceptons cette originalité. Toute nouvelle mission suppose un temps d'observation et d'auto-éducation. Comme Sœurs de l'Annonciation, le mystère de l'Incarnation nous parle de façon particulière, il nous invite à travailler nos mentalités, nos acquis pour passer à une autre expérience d'apostolat. Ce changement de mentalités exige de nous une longue adaptation. Les formations reçues et les lectures des documents sur l'Église du Maghreb aident à comprendre que l'Église, en Algérie comme au Maghreb, se sent servante de l'Espérance (cf. Conférence épiscopale régionale d'Afrique du Nord). Une espérance missionnaire qui conduit à la

paix du Christ et qui rejoint les aspirations des peuples. Nous entrons dans ce groupe de serviteurs de l'Espérance pour cheminer avec les populations. C'est un défi que nous devons relever par notre présence dans cette région de la Méditerranée.

Être religieuses subsahariennes africaines au Maghreb, c'est être apôtres, missionnaires en Afrique comme nous le sommes dans d'autres continents. Cela nous rappelle ce que disait Paul VI à Kampala : « Vous, Africains, vous êtes désormais vos propres missionnaires. » L'Église du Christ est vraiment implantée sur cette terre bénie (cf. *Ad gentes* 6). C'est une joie de travailler à l'annonce de la Bonne Nouvelle au Maghreb par notre présence et à travers les activités qui nous sont confiées. Les évêques nous ont fait confiance en sollicitant notre contribution et nous pensons que l'heure est venue pour nous d'aller au large pour la mission d'évangélisation.

À vin nouveau, outres neuves

Certes, les difficultés et les tensions ne manquent pas, même au sein de l'Église, même entre congrégations. Néanmoins, l'appel des religieuses africaines comme missionnaires est une innovation que nous saluons. Nous entrons dans une culture toute nouvelle, où d'autres missionnaires sont présents depuis plusieurs années. Nous sommes invitées à collaborer avec eux pour comprendre et appréhender la mission qui nous attend. Les évêques qui ont fait confiance à Dieu pour inviter à « sortir » avec eux pour l'annonce de l'Évangile sont à féliciter. Mais ils devraient, dans une concertation avec tous les missionnaires, chercher une autre clef d'approche de la mission au Maghreb. Si les subsahariens deviennent de plus en plus nombreux, l'heure n'est-elle pas venue de trouver des solutions adéquates pour la nouvelle évangélisation ? Cela serait normal, car « à vin nouveau, outres neuves » !

Léa SOME

Témoignage d'un aumônier international de la JOC en divers pays d'Asie

Christophe BÉRARD

Christophe Bérard est en Corée du Sud depuis 15 ans. Prêtre des Missions Étrangères de Paris. Aumônier de la paroisse francophone. Pastorale des migrants à Seoul Mission humanitaire pour soigner la tuberculose en Corée du Nord. Aumônier de la coordination de la jeunesse ouvrière chrétienne (CIJOC) pour la région Asie. (Inde, Corée du Sud, Cambodge, Philippines)

Depuis plus de deux ans, nous essayons de relancer la JOC dans le diocèse de Séoul. J'accepte de me prêter à ce jeu de l'écriture, comme une invitation à relire mon expérience qui est loin d'être une réussite. Je partage depuis deux ans ce projet de fondation avec deux coréennes : Seraphina et Yeorim (religieuse).

En Corée, la réalité sociologique de la jeunesse a énormément évolué au cours de ces dernières décennies avec les mutations de l'économie, notamment par le fait que les cols bleus à Séoul ont laissé progressivement la place aux cols blancs. Ainsi, les jeunes qui travaillent sont plutôt dans le secteur tertiaire ou souvent dans de petits boulots. Plus de 80% des jeunes ont un diplôme de niveau master.

Aujourd'hui, dans les paroisses, les jeunes des milieux populaires, à l'école, au travail, ne sont presque plus rejoints par l'Église. Ici aussi le processus de sécularisation est en mouvement. Comment rencontrer ces jeunes, leur donner une place, leur permettre de goûter à la parole de Dieu ? Seraphina, Yeorim et moi-même avons décidé, il y a deux ans, de nous emparer de cette question.

Trois personnes, un local, des contacts sur le papier, tout semblait idéal pour espérer un redémarrage rapide de petites équipes. Cependant, aujourd'hui, nous faisons le constat que le résultat n'est pas à la hauteur de ce que nous avons espéré. Est-ce pour autant un échec ? Cet article tentera d'y apporter un éclairage.

Au pays du matin calme

Reprenons le déroulement de notre aventure au pays du matin calme. Nous avons dans un premier temps rencontré des jeunes entre 22 et 30 ans autour de notre local de Noryandjin, un quartier de Séoul où l'on croise des centaines de jeunes qui se préparent aux concours pour entrer dans la fonction publique. On y trouve des dizaines de cours de préparations aux examens et des centaines de petites chambres louées au mois pour accueillir ces jeunes.

Un premier constat s'est imposé à l'Européen que je suis, le dialogue est plus difficile en Corée qu'en France entre jeunes et adultes. La culture confucianiste qui imprègne toujours les esprits, maintient une certaine distance entre les générations et il n'est pas aisé de briser la glace. Beaucoup de respect, mais moins de partages spontanés ; cela modifie considérablement la manière de faire et de se rencontrer. Parler de soi n'est pas acquis, il y a plutôt une pudeur à aller directement à soi et se livrer à l'autre. La rencontre est plus indirecte, réservée.

La société capitaliste coréenne entretient un système de compétition permanente très élevée entre ces jeunes. Les places sont limitées, il faut faire toujours mieux, ne pas perdre de temps. Il est courant de rencontrer des jeunes qui repassent le même examen pour la troisième ou quatrième fois. Cette compétition les conduit à l'isolement, ils se concentrent sur ces échéances cruciales et font le choix de limiter tout le reste. Les activités annexes qui ne sont pas ludiques sont de plus en plus perçues comme des obstacles à leur carrière. Ce qui devient primordial, c'est le résultat qui assure une place dans la société, sinon il y a le risque de rester des « invisibles » selon l'expression-même d'un jeune. Cette tension, pour

certains, perturbe leur équilibre psychologique. C'est ainsi que, souvent, ce sont des jeunes en difficulté psychologique qui viennent à nous pour « vider leur sac », chercher un conseil.

Des cafés de rue

Nous avons essayé par deux fois d'organiser des cafés de rues devant chez nous. Il y a eu beaucoup d'hésitation de la part de l'équipe, ce genre d'initiative étant plutôt identifié à celle de sectes ou de groupes protestants qui sont souvent les seuls à aborder la conversation. Malgré tout, au cours de deux initiatives, nous avons pu rencontrer et discuter avec une quinzaine de jeunes. La proposition d'écrire sur une étoile une prière que nous lirions pour eux à Noël a été plutôt bien reçue.

Les jeunes ont une vie connectée, mais des difficultés à rencontrer leurs amis pour échanger en profondeur ; ils dorment dans de petites chambres, et souvent mangent seuls. Certains d'entre eux sont revenus utiliser notre salle d'étude, avec un café à disposition, et parfois participer à notre messe-repas du mercredi soir. Nous avons voulu notre foyer confortable avec deux canapés, une machine à café, des tables et des chaises pour étudier.

Chaque jour, quelques étudiants viendront, l'occasion de se dire bonjour, peu à peu un petit groupe se constitue. Nous organisons une veillée de Noël. Ainsi commence à germer l'idée d'aller plus loin, de proposer la formation de petites équipes de révision de vie. Et puis subitement ce fut la douche froide, au moment où nous proposons une rencontre de jeunes, nous sentons leur hésitation à aller plus loin. Je retiens cette parole partagée par un de ces jeunes au cours du repas qui a suivi la veillée de Noël : « Père, je suis désolé, même si ce que vous proposez est bien, nous sommes trop dans nos examens pour pouvoir y participer, on aurait l'impression de ne pas se consacrer à fond à nos études. »

Je crois qu'il résumait bien ce qui était en train de se passer. Heureusement que nous étions une petite équipe ; sinon, tout seul, j'aurais sûrement abandonné.

La pastorale de l'oasis

Ainsi est né le concept de la « pastorale de l'oasis ». Ce monde de la ville est un désert pour la jeunesse (ils nomment eux-mêmes leur pays « l'enfer de Jeoson ») ; il apparaît vital qu'ils puissent trouver un lieu pour poser le fardeau de leur vie et se désaltérer à la source qui rend plus libre. Cela modifie notre vision d'une Église qui accepte de se situer comme ressource où l'on puise des forces, et non pas une Église qui structure. Dans un monde où les terrains sociaux deviennent arides, l'Église sera de plus en plus amenée à en faire naître.

Je suis loin de mon idée de départ qui était de fonder la JOC par les jeunes, avec les jeunes, pour les jeunes. Les jeunes adultes que nous rencontrons ont besoin de reprendre confiance dans les autres, tout en se sentant libres. Ils veulent demeurer au seuil de la porte. Avons-nous le droit de les pousser à entrer. Est-ce un échec pour autant ? Pour les jeunes et la mission, je ne crois pas. Nul ne sait la plante qui germe de la graine jetée en terre. Ce qui se donne, ce qui se comprend et se partage a du prix aux yeux de Dieu. Cependant, entre la poésie de la foi et la réalité du terrain, les difficultés sont importantes, d'autant plus quand un certain esprit d'Église attend des résultats en termes de personnes mises en route, et de méthodes novatrices.

La JOC a un avenir en Corée ; plus que jamais, il y a un besoin de parler de sa vie, de la comprendre et d'ouvrir du sens. Un nombre important de jeunes ont quitté le système scolaire et ne parviennent pas à entrer dans une vie professionnelle stable. Ils ne trouvent que des emplois peu rémunérés qui ne permettent pas de faire de grands projets, ils parlent de trois abandons majeurs qu'ils ont à accepter : abandon du projet d'avoir un vrai travail, de se marier et d'avoir un appartement à soi. Comment imaginer que la JOC ne soit pas faite pour eux car, depuis son origine en 1929 elle a toujours cherché à rejoindre les plus petits dans le monde du travail pour voir, juger, agir, grandir dans la vie et dans la foi.

A Noryandjin la priorité étant la réussite aux examens, nous nous sommes donc tournés vers les paroisses, pour essayer de repérer des lieux ou des personnes qui pourraient porter avec nous ce projet. Les paroisses, actuellement en phase de ralentissement, tournent beaucoup sur elles-mêmes et elles ont des difficultés à se joindre à un projet d'apostolat laïc ; cela est parfois ressenti comme le risque de perdre les quelques jeunes de la paroisse.

Le monde des jeunes au travail, en raison de leurs horaires et des évolutions de la jeunesse, se retrouve peu dans la vie paroissiale. Notre tentative a été limitée. C'est pourquoi je me garderai d'en tirer des conclusions définitives. Il est sûrement envisageable, dans l'avenir, avec le soutien d'une ou deux paroisses, que nous puissions réunir quelques jeunes salariés. Historiquement, c'est comme cela que les mouvements ont démarré. Nous gardons cette perspective, notamment en nous appuyant sur des prêtres du Prado que nous avons contactés.

Un autre constat s'est aussi imposé à nous : le clergé n'est pas formé à la pratique de l'accompagnement de groupes de jeunes. Cela demande une formation spécifique : savoir rester à sa place, ne pas décider à la place des jeunes, poser la question juste qui permet à la réflexion d'avancer, reformuler aux jeunes tout ce dont ils ont été capables et qu'ils ne mesurent pas toujours. La formation actuelle dans les séminaires en Corée favorise le cléricalisme et amène à positionner le prêtre comme un manager plutôt que comme un accompagnateur de vie.

Cheminer ensemble

Mon expérience me provoque à penser qu'un des grands enjeux que nous rencontrons avec les jeunes, c'est de pouvoir leur permettre d'être accompagnés par des gens disponibles ; cela nous demande d'avoir des prêtres, des laïcs formés à proposer des parcours spécialisés en fonction de chaque personne rencontrée. Savoir se faire proche, partir de la vie et de sa question, y accueillir les fruits d'une parole qui s'enracine dans des expériences singulières.

C'est surtout aussi vouloir sortir de la culture verticale, qui écrase trop souvent les énergies et initiatives de la mission. Dans mon quartier, j'ai pu rencontrer de jeunes maraîchers. Nous nous retrouvons à leur rythme ; ce n'est pas de la JOC, mais je m'adapte à ce que je sens nécessaire dans leur vie... écouter, cheminer ensemble, savoir perdre son temps avec eux.

Une réflexion autour de la question du logement résonne plus particulièrement ces derniers temps. Étant donnée l'augmentation des loyers, il devient impossible pour les jeunes en précarité de trouver un logement convenable au cœur de Séoul. J'ai déjà accueilli à la maison, pour quelques mois, de jeunes adultes en recherche d'emploi ; pourquoi ne pas aller plus loin : penser un petit foyer pour les jeunes qui sont en situation précaire ? Si nous ne répondons pas concrètement aux questions qu'ils se posent et ne mettons pas à disposition nos biens, notre témoignage peut-il être reçu ?

Ce serait un peu sur le modèle des foyers de jeunes travailleurs, dans lesquels la JOC française a été très investie. Dans les mégalo-poles, un rythme incontrôlable semble accélérer leurs vies ; il faut donc des espaces pour souffler et intégrer cette vie ; ouvrir des espaces d'écoute de soi-même et aussi de mise en résonance avec les autres. Un appartement partagé entre jeunes travailleurs pourrait permettre de vivre cette expérience. Œuvrer pour un espace locatif qui pourrait offrir de se « retrouver » et de vivre une expérience de confiance est à mon sens un élément clé de la mission de redémarrage de la JOC. De ce terreau sociologique, pourrait naître la volonté de faire équipe et de se sentir responsable de projets comme la JOC en propose.

Ce projet d'ouvrir un appartement en colocation rejoint aussi un autre enjeu de la mission qui, à mon sens, va prendre de plus en plus de place dans notre avenir immédiat : permettre une vraie communication entre les hommes et les femmes de la cité.

En Corée, les jeunes communiquent énormément par les réseaux sociaux. Un jour, un jeune m'a expliqué avec beaucoup de sérieux que cela serait beaucoup plus grave pour lui de perdre son por-

table que sa petite amie. Tous les jours, je ressens cette grande pauvreté relationnelle qui traverse leur vie. Nous devons être les promoteurs d'une « communication vraie » entre les hommes, une communication incarnée.

Tisser du lien, ouvrir des relations, permettre aux jeunes de vivre des rencontres incarnées afin que la parole puisse germer et donner la vie. Pour eux, par eux, avec eux, telle est la célèbre maxime du cardinal Cardijn fondateur de la JOC. Certes, mettre en route de tels groupes de jeunes dans le contexte d'aujourd'hui est un défi. Peut-être le nom, les méthodes, devront changer, mais l'inspiration première est appelée à vivre.

Toujours recommencer

En Corée, nos initiatives n'ont pas donné les résultats escomptés, mais il y a eu de belles rencontres. Les rapports successifs de l'Église coréenne soulignent que la pastorale paroissiale classique en direction des jeunes attire beaucoup moins qu'auparavant. Il y a visiblement un réel espace pour les propositions des mouvements d'action catholique. Réflexions et personnes restent disponibles et en Christ nous avons confiance.

Les pays en voie de développement (Philippines, Cambodge) offrent des signes plus encourageants. Comme accompagnateur en Asie de la CIJOC, j'aurais apprécié de vous raconter la présence de ce jeune laïc français qui vit au cœur d'une cité ouvrière à Phnom Penh, et qui a récemment organisé une rencontre sur les relations garçons-filles dans les usines. Une JOC originale qui se développe dans un milieu ouvrier et bouddhiste. J'aurais aussi pu vous décrire le dynamisme de jeunes prêtres aux Philippines, qui relancent la pastorale des jeunes en lien avec notre mouvement.

L'espace qui m'est imparti dans cet article ne me permet pas de passer chaque pays d'Asie en revue, mais seulement d'en souligner les signes encourageants pour ceux qui se confrontent aux joies et difficultés de la fondation de l'Église en milieu populaire. Notre priorité demeure d'être toujours en capacité d'échanger

entre nous, malgré les barrières de la langue et notre pauvreté matérielle. Les graines ont été semées, la mission ne se mesure pas simplement au résultat, mais à la fidélité à une parole qui nous invite constamment à jeter nos filets au grand large.

Évidemment, j'aurais préféré vous décrire les succès d'une méthode innovante qui marche, mais la fondation de l'Église est faite d'une multitude de petits pas, de rencontres, de moments de doute, d'échecs. C'est la vérité de ceux qui fondent l'Église. L'amour se mesure à notre capacité à durer avec ceux que nous voulons servir, garder ce désir de présence, ne pas devenir aigris, mais garder, les uns par les autres, le dynamisme de l'Évangile et la fraîcheur du matin où la pierre a roulé au tombeau de Jésus.

Un jour, une personne m'a demandé ce que c'était qu'aimer, alors j'ai spontanément répondu : « Toujours recommencer ». Toujours chercher de nouvelles manières de recommencer. La prière demeure le carburant de ceux et celles qui cherchent des chemins avec la jeunesse.

Nous recommencerons, en tenant compte de nos rencontres, de notre expérience et de nos échecs, parce que Dieu croit en ces jeunes et que nous avons confiance en Lui.

Christophe BÉRARD

L'expérience de la jeunesse, paradigme de la vie missionnaire ?

Hors de ma culture, de mon climat habituel, j'ai appris à être ouvert à la nouveauté et à m'y adapter. » (Moses)

Nathalie BECQUART

Sœur Nathalie Becquart est religieuse Xavière, consultant pour le Secrétariat général du Synode des Evêques. Ancienne Directrice du Service national pour l'Évangélisation des Jeunes et pour les Vocations à la Conférence des Evêques de France de 2012 à 2018, elle a été coordinatrice générale du pré-synode des jeunes et auditrice au synode des évêques sur « les jeunes, la foi et le discernement vocationnel ».

La lecture de ces 5 témoignages¹ riches et divers nous donne de contempler l'Esprit à l'œuvre dans des itinéraires singuliers et communautaires en voyageant à travers le monde, de la France au Pérou, de l'Ouganda à la Corée, du Burkina Fasso à l'Algérie. Ils nous plongent dans l'écoute des réalités traversées par des jeunes eux-mêmes ou par des jeunes rencontrés par le missionnaire puisque nous avons affaire à des récits directs de jeunes qui relisent leur parcours (Robin, Estelle, Moses) ou des récits indirects par des acteurs en mission auprès des jeunes (Les jeunes religieuses SAB en Algérie dont certaines engagées auprès des étudiants, Christophe comme prêtre MEP en Corée pour lancer la JOC).

1. Il s'agit des témoignages de Robin Villemaine, Estelle Grenon, Moses Ariho, Léa Some et Christophe Bérard.

Chemins de conversion

Ces récits sont à la fois récits de mission, d'engagement au service des autres comme laïcs, religieux(es) ou prêtres, récits de rencontre d'une autre culture et récits d'un cheminement intérieur. Le déplacement extérieur suscité par l'expérience de la découverte d'un nouveau pays, d'un nouveau visage d'Église se fait en même temps déplacement intérieur, chemin de conversion, itinéraire de transformation². Nous sommes ainsi face à des récits dynamiques qui tendent de faire percevoir les traces de ce que provoque la plongée dans l'inconnu avec sa somme de découvertes, d'expérimentation et de questions nées de la confrontation à un nouveau contexte et de nouvelles manières de vivre.

Robin, Estelle, Moses, les jeunes religieuses SAB et P. Christophe ont tous en commun de nous offrir une relecture de leur plongée comme volontaire ou missionnaire dans une autre culture, une autre Église, une autre langue... Cette expérience prend la forme d'une traversée entre deux rives, celle qui vient bouleverser ses repères habituels, sa vision première, pour faire entrer dans un autre regard, une vision nouvelle³.

De style narratif, recouvrant une période plus ou moins longue (toute une vie ou quelques mois), ces témoignages qui nous touchent par leur authenticité nous révèlent les dynamismes, quêtes, questions, tournants vécus par celui ou celle qui part vers l'inconnu et prend le risque de la rencontre de l'autre différent en osant sortir de ses sécurités premières. En mettant des

2. Ce que nous dit avec force Estelle « *Cette mission de volontariat change totalement ma vision du monde et ma place dans celui-ci. Je me sens pour la première fois reliée à des personnes qui m'étaient jusque-là de parfaits inconnus* ».

3. Ainsi le décrit Moses « *Pour conclure, disons que mon expérience en Europe était tout à fait nouvelle et pleine des multiples découvertes : la langue, les coutumes, la diversité, le développement des infrastructures, la croyance, l'accueil, la technologie moderne, l'art... j'ai apprécié tout cela. Je me suis franchement plongé dans ce monde où j'ai vécu et j'ai acquis un nouveau regard sur la mission. Je rends grâce à Dieu qui m'a soutenu jusqu'à la fin de mon stage.* »

mots sur ce qui advient quand on se laisse bousculer, transformer par des réalités nouvelles avec un esprit d'ouverture et d'adaptation, ils nous donnent de percevoir quelque chose du travail de l'Esprit dans le cœur de ceux qui cherchent Dieu toujours plus loin dans l'écoute et le dialogue avec d'autres avec le désir de servir leurs frères et sœurs en humanité.⁴

Finalement tous ces récits touchent à la question clé de l'ancien et du nouveau. Nous sommes face à des identités en mouvement. Des identités ouvertes et non figées qui acceptent de poursuivre un chemin de recherche et de construction par et dans la rencontre tout en se confrontant à des ressources internes ou externes pour prendre appui. Ces récits mettent bien en lumière les dynamiques d'émergence d'une nouvelle vision dans et à travers une vision première qui accepte de se laisser questionner par un réel déroutant, témoignant en cela d'une capacité à se laisser réinventer sans cesse, à accepter d'être toujours en chemin, en recommencement. Ils rendent compte d'une foi incarnée qui vit la présence de Dieu dans le plus concret des situations et cherche à entrer toujours plus avant dans une démarche d'inculturation.⁵

Jeunesse, renouvellement et mission

Ces récits témoignent en fait du lien fort entre jeunesse, renouvellement et mission et nous donnent ainsi quelques clés pour la pastorale des jeunes aujourd'hui et plus largement la vie missionnaire et ecclésiale dans un monde en pleine mutation. Nous vivons en effet de profonds bouleversements culturels, nous

4. Ainsi l'exprime bien Robin : « *L'intérêt de ce texte, qui fait le récit d'une conversion, réside peut-être dans les questions qui pourraient en surgir et l'identification de quelques ressorts qui ont joué dans ce processus de conversion.* »

5. Christophe conclut ainsi son texte : « *Toujours recommence* ». *Toujours chercher de nouvelles manières de recommencer. La prière demeure le carburant de ceux et celles qui cherchent des chemins avec la jeunesse. Nous recommencerons, en tenant compte de nos rencontres, de notre expérience et de nos échecs, parce que Dieu croit en ces jeunes et que nous avons confiance en Lui.*

sommes dans un âge de transition. Comme le décrypte bien le Pape François « *Ce n'est pas une époque de changement, mais c'est un changement d'époque* »⁶.

En écoutant les jeunes, en marchant avec eux nous percevons comme avec un miroir grossissant les évolutions de la société, les nouvelles dynamiques à l'œuvre car les jeunes sont aujourd'hui les éléments moteurs de la transformation de la société. Avec la culture post-moderne numérique et la globalisation des échanges, nous passons d'une culture verticale à une culture de plus en plus horizontale. Pour le résumer autrement « *la tyrannie des pairs a remplacé la tyrannie des pères* ». On assiste à une nouvelle articulation entre l'individu et le collectif, le local et le global, le présent et l'histoire. Dès lors, les institutions sont bousculées, le rapport au pouvoir a changé, et nous ne pouvons plus penser la transmission de la foi comme avant à partir d'un modèle d'enseignement descendant⁷. La pastorale des schémas préconçus et anciens ne fonctionne plus, elle s'invente à partir d'une écoute et analyse de la réalité, ce qui demande un discernement permanent.

En effet, la caractéristique première de la jeunesse aujourd'hui est la mobilité, le mouvement. Au journaliste lui demandant quelle image il a en tête quand il pense aux jeunes, le Pape François répond :

Je vois un garçon ou une fille au pied agile qui cherche sa voie, qui entre dans le monde et qui regarde l'horizon avec des yeux pleins d'espoir, pleins de l'avenir et aussi d'illusions. Le jeune marche sur

6. Pape François, *Discours du Pape François aux évêques du Brésil*, Rio 27 juillet 2013.

7. Comme l'a très bien perçu Christophe : « *Mon expérience me provoque à penser qu'un des grands enjeux que nous rencontrons avec les jeunes, c'est de pouvoir leur permettre d'être accompagnés par des gens disponibles, cela nous demande d'avoir des prêtres, des laïcs formés à proposer des parcours spécialisés en fonction de chaque personne rencontrée. Savoir se faire proche, partir de la vie et de sa question, y accueillir les fruits d'une parole qui s'enracine dans des expériences singulières. C'est surtout aussi vouloir sortir de la culture verticale qui écrase trop souvent les énergies et initiatives de la mission.* »

ses deux pieds comme les adultes, mais à la différence des adultes, qui les gardent bien parallèles, il en a toujours un devant l'autre, sans cesse prêt à partir, à bondir. Toujours prêt à aller de l'avant. Parler des jeunes, c'est parler de promesses, et c'est parler de joie.

Et le Pape en conclut :

Pour comprendre un jeune aujourd'hui, il faut le comprendre en mouvement. On ne peut pas rester immobile et prétendre être sur la même longueur d'onde que lui. Si nous voulons dialoguer, nous devons être mobiles... ⁸.

Il me semble que les cinq récits que nous avons lus font bien écho à ces paroles suggestives du Pape François car ils nous offrent une vision dynamique de ce qui advient dans un processus d'expérimentation qui fait passer d'un cadre à un autre et opère un déplacement intérieur. Ainsi Christophe parti en Corée pour fonder la JOC qui prend conscience des réalités et modes de fonctionnement des jeunes qui remettent en question son projet initial⁹. La mission auprès des jeunes dans une démarche d'écoute profonde de leurs réalités, besoins, désirs, questions tout comme la démarche missionnaire actuelle dans une perspective d'inculturation qui passe par le dialogue et la rencontre demande temps, souplesse, empathie, capacité d'adaptation et aptitude à entrer dans la mentalité de l'autre. Ce qui suppose d'accepter de se remettre en question¹⁰. Moses résume ainsi ses découvertes :

J'ai appris à vivre dans des lieux où la mission est plutôt une présence auprès des gens. J'ai perdu l'habitude de trouver des groupes de jeunes déjà formés sur place attendant l'arrivée des

8. Pape FRANÇOIS, *Dieu est jeune*, Robert Laffont, 2018.

9. « Je suis loin de mon idée de départ qui était de fonder la JOC par les jeunes, avec les jeunes, pour les jeunes. Les jeunes adultes que nous rencontrons ont besoin de reprendre confiance dans les autres tout en se sentant libres. Ils veulent demeurer au seuil de la porte. Avons-nous le droit de les pousser à entrer ? ».

10. Comme en témoignent les sœurs SAB « Ces différentes expériences que nous faisons, nous aident à nous forger et à nous poser des questions pour savoir dans quel domaine faut-il nous ajuster pour aller de l'avant et ne pas nous laisser abattre par un quelconque semblant d'échec. »

séminaristes, d'avoir affaire à des adultes hommes et femmes déjà formés eux aussi, d'avoir des églises pleines de monde tous les dimanches. J'ai découvert un autre visage de la mission. La façon de voir que j'avais reçue dans mon pays a changé de l'Église, où l'on fait plus de travail social et moins de tâches strictement paroissiales.

Aujourd'hui les jeunes de ce monde en crise avec leurs désirs et blessures, questions et recherches, se construisent par expérimentation et non plus par reproduction de modèles préexistants. Nous sommes passés d'une logique d'appartenance dans laquelle les identités sont d'abord données par le ou les groupes d'appartenance à une logique de construction de l'identité par expérimentation qui est celle des identités ouvertes, sans cesse en possibilité de reconfiguration. Plongés dans une culture du provisoire, un monde incertain en pleine transformation, les jeunes grandissent dans une société liquide et fluide qui leur offre de multiples possibilités. Ils ont besoin de vivre des expériences, de ressentir et vérifier par eux-mêmes pour adhérer. Ils veulent être protagonistes de leur vie et de la société. Ils ont besoin d'être co-acteurs des espaces et projets collectifs.

Dès lors, pour écouter et accompagner les jeunes, il nous faut les rejoindre dans la mobilité en acceptant de ne pas connaître d'avance le chemin et les formes qui s'inventeront avec eux. Nous sommes du côté de l'engendrement, de l'ecclésiogénétique c'est-à-dire de la figure d'une Église en émergence. Ce qui nous demande d'être nous-mêmes mobiles, physiquement mais aussi surtout intellectuellement et spirituellement. Cela veut dire pouvoir se laisser déplacer intérieurement, être toujours en chemin, ne pas se rigidifier sur des représentations, se laisser bousculer par ce que nous recevons et apprenons d'eux. Cela rejoint finalement ce que ces récits nous présentent de l'attitude missionnaire fondamentale : une capacité à durer, à cheminer avec pour écouter, s'adapter, s'ajuster.¹¹

11. L'expérience relatée par Christophe dans son approche des jeunes - « *je m'adapte à ce que je sens nécessaire dans leur vie... écouter, cheminer ensemble, savoir perdre son temps avec eux.* » - est finalement très proche de ce que les re-

Points d'appui pour la traversée

Dans cette relecture qui nous donne à lire des parcours de conversion nés d'une dynamique apostolique de sortie de soi qui met l'écoute et la relation au centre, nous voyons aussi ce qui est point d'appui pour cette traversée créative : des guides qui aident à décrypter la réalité et l'histoire d'un lieu (Jacques pour Robin, Mgr Teyssier et le P. Guillaume pour les SAB), des figures de référence et des personnes inspirantes¹², des textes inspirateurs (Laudato Si pour Estelle¹³, Les Évangiles pour Robin¹⁴), la communauté des Pères Blancs pour Moses¹⁵, l'histoire et les orientations pastorales de l'Archidiocèse d'Alger pour les SAB), une tradition ou spiritualité (la pédagogie de la JOC pour Christophe).

Ne sont cependant pas éludés les difficultés, épreuves et échecs. De même que la vie d'un jeune est faite d'ombres et de lu-

ligieuses SAB présentent de leur expérience en Algérie : « *L'expérience de notre apostolat en Algérie est une bonne et belle expérience en pays musulman. La pastorale ne se réalise pas comme dans des pays à majorité chrétienne. Elle se réalise autrement et nous acceptons cette originalité. Toute nouvelle mission suppose un temps d'observation et un temps pour s'adapter et s'éduquer. Comme Sœurs de l'Annonciation, le mystère de l'Incarnation nous parle de façon particulière, il nous invite à travailler nos mentalités, nos acquis pour passer à une autre expérience d'apostolat. Ce changement de mentalités exige de nous une longue adaptation.* »

12. Ainsi, au cours de cette période charnière, mon regard sur l'Église a ainsi pu changer en profondeur : lors des rencontres de la DCC puis au Pérou grâce à des rencontres de personnes inspirantes, respectueuses de mon cheminement, non prosélytes
13. L'encyclique du pape François donne un vrai ancrage spirituel à la conversion écologique demandée à chacun. Elle me donne le souffle espéré, elle me conforte dans le chemin pris
14. En parallèle, j'ai lu et médité l'évangile, et été surpris de sa modernité et de sa justesse. Alors que je pensais trouver des positions dogmatiques dérangeantes, j'ai été frappé par sa justesse et son effet libérateur, à l'exception de quelques passages obscurs à mon entendement et que je laissais de côté pour un temps. La conversion faisant son chemin, j'ai finalement demandé le baptême puis le sacrement de confirmation.
15. Mes premières rencontres ont été celles de notre communauté de quatre confrères. Ils ont eu à mon égard une attitude positive, tous prêts à m'indiquer le chemin à suivre. Ils ont été patients avec moi alors que je ne parlais pas clairement le français et avais du mal à me faire comprendre. J'ai eu le sentiment d'être des leurs. Ils m'ont bien guidé dans toutes les directions.

mières, de déceptions et de réussites, d'expériences négatives et d'expériences positives, de même la vie du missionnaire en discernement des chemins par lesquels l'Évangile pourra être annoncé à de nouvelles personnes est traversée pascale qui demande la patience des longs murissements.

Invitation au passage

Finalement nous pouvons percevoir des résonances et consonances fortes entre la vie d'un jeune, la vie d'un accompagnateur de jeunes et la vie d'une missionnaire. L'expérience de la jeunesse qui est fondamentalement l'âge des passages, une période de transformations fortes et maturation jusqu'à la vie adulte plus stable, n'est-elle pas finalement le paradigme de la vie missionnaire ?

Dans *Christus Vivit*¹⁶ au chapitre 7 le Pape François donne des mots-clés pour la pastorale des jeunes : audace, créativité, flexibilité, proximité, gratuité, participation, coresponsabilité auxquels on peut aussi ajouter à l'aune de ces récits innovation et pragmatisme. Sans doute nous donnent-ils aussi aujourd'hui les mots-clé de la dynamique missionnaire qui implique la capacité à se laisser renouveler pour vivre et proposer Jésus toujours jeune¹⁷ et ainsi participer à faire naître l'Église en de nouvelles terres.

La lecture de ces récits à la lumière de *Christus Vivit* dont la structure peut se comprendre ainsi 1/ Ecouter et comprendre la réalité (chapitres 1. 2. 3) 2/ Le kérygme : rencontrer Jésus-Christ (chapitres 4.5.6) 3/ Ouvrir l'avenir avec créativité (chapitres 7.8.9) nous donne finalement une clé pour l'Église et la mission

16. *Christus vivit - Exhortation apostolique Le message du pape pour les jeunes et pour tout le peuple de Dieu* Pape François. Préface de Sr Nathalie Becquart, xavière, auditrice au synode. Éditions Emmanuel, Avril 2019

17. *Christus Vivit*, chapitre 2.

aujourd'hui à partir de la conviction fondamentale que la jeunesse est un don.

Par et avec les jeunes l'Église peut se renouveler et se rajeunir, c'est-à-dire combiner, tirer du nouveau à partir de l'ancien. « Avant d'être un âge, être jeune est un état d'esprit. Il en résulte qu'une institution aussi ancienne que l'Église peut se renouveler et se rajeunir aux diverses étapes de sa très longue histoire. En réalité, dans les moments les plus tragiques, elle sent l'appel à retourner à l'essentiel du premier amour. »

Le synode des jeunes a fait émerger la figure des migrants comme paradigme de notre temps. La jeunesse est éminemment cette période de « migration » en tant que période de transformation forte qui est comme le passage d'un pays à un autre, la sortie du monde connu et protégé de l'enfance pour aller vers le monde inconnu de la vie adulte engagée. Ne serait-elle pas pour l'Église en sortie le paradigme de la mission ?

Nathalie BECQUART

Libermann et l'esclavage

Première partie : Histoire d'une prise de conscience

Paul COULON

Paul Coulon, religieux spiritain a passé toute sa carrière dans l'enseignement, dans les maisons spiritaines puis à l'Institut catholique de Paris où il a été directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions. Docteur en histoire (Sorbonne) et en théologie (ICP), il s'est spécialisé dans l'étude des sources spiritaines, surtout de la figure de Libermann.

Il est impossible dans les limites de cet article – et pourtant ce serait capital – de redonner tout le contexte historique de la première moitié du XIX^e siècle permettant de bien comprendre Libermann dans ses prises de position concernant l'esclavage. Aboli par la Révolution française, rétabli par Napoléon, ce n'est que le 27 avril 1848 que l'esclavage sera aboli, du côté français, après bien des combats où s'entrechoquent les idées, les intérêts économiques et les politiques. Le grand danger quand on relit les écrits de Libermann, c'est l'anachronisme, qui consiste à comprendre faits et textes avec la mentalité d'aujourd'hui, à la lumière de ce qui est arrivé par la suite et que l'on interprète à travers les grilles de lecture des études coloniales ou postcoloniales¹.

1. Trois études récentes font le point sur la question en ce qui concerne la première moitié du XIX^e siècle : – Olivier GRENOUILLEAU, *La révolution abolitionniste*, Paris, Gallimard, 2017, collection « Bibliothèque des Histoires », 504 p. ; – Laurence C. JENNINGS, *La France et l'abolition de l'esclavage (1802-1848)*, André Versaille éditeur, Bruxelles, 2010, 349 p. ; – Claude PRUDHOMME, « L'expérience et la conviction contre la tradition : les Églises chrétiennes et la critique de l'esclavage, 1780-1888 », p. 57-77 in : Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU (dir.), *Abolir l'esclavage. Un réformisme à*

À propos du thème de l'esclavage, nous allons parcourir la vie et les écrits de François Libermann², né juif sous le nom de Jacob, à Saverne, en Alsace, en 1802, mort en 1852 supérieur général d'une congrégation missionnaire catholique tournée vers l'évangélisation des vieilles colonies françaises et du continent africain. Sans le séparer, bien évidemment, de ses compagnons, en particulier de Frédéric Le Vavas seur, d'Eugène Tisserant, de Benoît Truffet et de Claude Chevalier... Même si notre approche est un peu différente, elle ne supprime pas le grand intérêt de l'étude pionnière de Paule Brasseur, « L'esclavage, les campagnes abolitionnistes et la naissance de l'œuvre de Libermann »³, dont on retiendra la remarque initiale surprenante pour nous aujourd'hui : « C'est [...] dans une atmosphère religieuse profondément indifférente au problème de l'esclavage que prit naissance à partir de 1836 l'œuvre de Libermann⁴. ». Claude Prudhomme ne dit pas autre chose : « La maigre relative des sources écrites consacrées à l'abolition de l'esclavage faisant explicitement référence à la croyance pour fonder la lutte contre l'esclavage est un fait⁵. »

Frédéric Levavasseur, celui de qui tout est parti

Frédéric Levavasseur (1811-1882) est à l'origine de l'Œuvre des Noirs, avec Eugène Tisserant (1814-1845) mais plus encore que ce dernier. C'est le projet missionnaire qu'il soumet à Libermann, fin février-début mars 1839, qui va tout mettre en branle... Originaire d'une famille plutôt aisée de planteurs à l'île Bourbon, pourvue d'esclaves, Frédéric avait été envoyé en France pour faire des études et préparer l'école polytechnique. Des ennuis de santé l'obligent à s'arrêter et, en 1832, son directeur spirituel l'envoie à

l'épreuve (France, Portugal, Suisse, (XVIII^e-XIX^e siècles), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 317 p.

2. Nous la supposons ici assez connue pour ne pas avoir à tout préciser des lieux, des dates et des hommes.

3. P. 319-332 in Paul COULON, Paule BRASSEUR et collaborateurs, *Libermann (1802-1852). Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 938 p. [désormais cité : COULON-BRASSEUR]. Voir également : Philippe DELISLE, « La Monarchie de Juillet, l'Église de France et l'esclavage », *Mémoire Spiritaine*, n° 2, novembre 1995, p. 59-80.

4. Article cité, p. 325.

5. Article cité, p. 58.

Paris pour « réparer sa tête épuisée » chez la sœur Rosalie, apôtre infatigable, dans le quartier latin, de la lutte contre la pauvreté. Pendant deux ans, il va consacrer sa vie à la visite des pauvres, et alors, il rencontre sans aucun doute, le jeune Frédéric Ozanam, un des fondateurs, en 1833, de la toute nouvelle *Conférence de Charité*, travaillant lui aussi avec la sœur Rosalie. Le désir ancien de devenir prêtre s'affirme chez Frédéric. C'est alors qu'il retourne en vacances dans son île natale, et là, il prend conscience d'une chose : les pauvres du quartier latin, il les retrouve dans ces Noirs esclaves sur les plantations de l'île Bourbon, dont personne ne s'occupe ! Les curés ne vont pas sur les plantations... Lorsqu'il revient en France et rentre au séminaire sulpicien d'Issy, il ne parle plus que des Noirs de son île : il ne parle pas d'abolition de l'esclavage mais de l'urgence de l'évangélisation des Noirs en se faisant tout proche d'eux. L'Œuvre des Noirs est donc née d'une double expérience spirituelle, au contact des pauvres de Paris puis des Noirs esclaves de Bourbon. On comprend que Frédéric ait pu écrire en parlant de lui-même : « Levavasasseur a toujours regardé le séjour qu'il fit près de cette Sœur [1832-1834] comme un des plus grands bienfaits que Dieu lui a faits⁶. »

Le projet qui se met en place peu à peu, initié par Levavasasseur et Tisserant, repris par Libermann, est un projet apostolique ainsi présenté à Rome dans le *Petit Mémoire sur les missions étrangères*, le 27 mars 1840 :

Il consiste à nous donner et nous dévouer entièrement à Notre Seigneur pour le salut des Nègres, comme étant les âmes les plus misérables, les plus éloignées du salut et les plus abandonnées dans l'Église de Dieu⁷.

Aucune allusion directe à leur état d'esclaves ou d'affranchis. Sautant les débuts bien connus des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie, retrouvons Libermann et ses hommes au milieu des années 1840, au moment où la petite société en pleine expansion a élargi son projet aux côtes africaines.

6. Frédéric LEVAVASSEUR, *Note autobiographique* (1853), ND, I, p. 616.

7. *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann...*, Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond (1929-2015) [désormais cité : ND], II, p. 69. COULON-BRASSEUR, p. 199.

L'heure de l'Afrique a sonné : les signes des temps et le Saint Cœur de Marie

Libermann se montre un observateur attentif de l'actualité concernant l'Afrique, dans la mesure où il essaie d'y discerner des tendances qui vont affecter le travail missionnaire. Il écrit, le 7 janvier 1846, à son ami Mgr Luquet, à Rome : « Il va y avoir cinquante-deux navires français et anglais qui vont sans cesse circuler sur les côtes [de l'Afrique] et, par suite, un très grand nombre de navires marchands⁸. » Il fait en cela allusion à la convention conclue, le 29 mai 1845, entre la France et l'Angleterre pour la répression de la traite des Noirs, convention qui, en janvier et février 1846, suscitera de longs débats dans les deux chambres, relayés par la presse. Ce n'est pas l'actualité ponctuelle qui intéresse Libermann, mais le mouvement d'ensemble vers l'Afrique qu'il discerne depuis quelques années et dans lequel la Mission ne devrait pas se laisser distancer⁹.

En 1846, Libermann avait demandé à Benoît Truffet – brillant professeur de rhétorique qui venait de rentrer au noviciat de La Neuville – de composer pour M. Desgenettes une relation sur le développement de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires à l'île Bourbon, d'après les renseignements fournis par le Père Blanpin dans ses lettres. L'introduction à ce texte – au style relevé et un peu pompeux – que Libermann assume et envoie à M. Desgenettes contient fidèlement l'idée que se fait Libermann de la mission de sa société. Celle-ci s'inscrit dans une conjoncture historique qui montre à l'évidence que l'heure de la Providence a sonné pour les Noirs aussi bien pour l'abolition de la Traite que pour l'évangélisation du continent africain, et même de l'Australie. Voici, en effet, la conclusion de cette page d'anthologie sur les Missionnaires du Saint-Cœur de Marie :

En cherchant leurs frères noirs dans les sables ou les forêts de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande, ils n'oublient pas ceux qui végètent, aux colonies, dans l'esclavage et l'abjection. C'est à ceux-ci que la Congrégation a songé de prime abord ; et, depuis trois ans, dans l'île Bourbon, sur la grande route des Indes et de la

8. ND, *Compléments I*, p. 70.

9. Cf. COULON-BRASSEUR, p. 408-409 avec les notes 36 à 38.

Chine par le cap de Bonne-Espérance, elle annonce aux esclaves, non sans succès, qu'ils sont les enfants et les frères d'un Dieu crucifié, à qui ils doivent offrir, avec résignation et confiance, leurs larmes, leurs durs travaux et leurs prières¹⁰.

À la Neuville, on lisait le journal *L'Univers*. Libermann a dû y apprendre qu'à la Chambre des pairs, à la séance du 4 mars 1846, avait eu lieu un débat sur une pétition déposée par M. Bissette, militant abolitionniste convaincu¹¹. Celle-ci dénonçait la saisie faite en 1844, à la requête du maire de Saint-Pierre (Martinique) de trois ballots de livres par lui expédiés et contenant, entre autres, le Discours prononcé à la Chambre des pairs par le comte Beugnot à propos de l'esclavage dans les colonies, et – on devait l'apprendre par la suite – la lettre apostolique de Grégoire XVI *In Supremo Apostolatus*, incluse dans une supplique intitulée *Les Esclaves des Colonies françaises au clergé français*. Hors des milieux abolitionnistes spécialisés, cela ne fit sans doute guère de bruit dans les chaumières du royaume¹², mais au Saint Cœur de Marie, on y lut certainement un des « signes des temps » justifiant une action chrétienne « parmi la race noire si délaissée jusqu'ici », comme écrivait Truffet.

Dans un commentaire de la *Règle* qu'il donnait chaque jour ordinaire de 17 h 45 à 18 h 15 au noviciat de La Neuville, Libermann parlait, à cette époque, du but de la congrégation en lisant la volonté de Dieu dans les signes de l'histoire du moment :

Aujourd'hui que Dieu nous y appelle [à la mission des Noirs], il semble tout disposer pour faciliter leur conversion : non seulement la Religion prépare ses bienfaits et les grâces dont elle est dépositaire à ces pauvres peuples ; mais encore la politique entre dans les desseins de la divine providence pour hâter leur conversion en fa-

10. Écrit pour être publié dans les *Annales de l'archiconfrérie*, ce texte ne paraîtra pas. Retrouvé dans les papiers de M. Desgenettes, il sera renvoyé à la congrégation. Paul Coulon sera le premier à l'avoir publié : COULON-BRASSEUR, p. 410-411.

11. Cf. Stella PAME, *Cyrille Bissette, un martyr de la liberté*, Le Lamentin (Martinique), Désormeaux, 1999 et toutes les références de la note 43, in COULON-BRASSEUR, p. 411.

12. Fin 1847, le comte Beugnot constate lucidement que « la cause de l'abolition de l'esclavage aux colonies n'est pas placée en France [...] sous l'égide d'un sentiment populaire assez puissant pour dicter ses volontés au législateur et au gouvernement » (*Le Correspondant*, t. 20, 10 décembre 1847, p. 641).

cilitant les communications entre eux et nous ; tous les yeux sont maintenant tournés vers les Noirs, d'une part on vise à l'abolition de l'esclavage ; de l'autre, on envoie sur les côtes plus de 50 vaisseaux pour empêcher la traite. Mais aussi devons-nous nous hâter¹³.

1846 : en route pour Rome la question de l'abolition de l'esclavage

En mai 1846, flanqué du Père Blanpin comme compagnon et secrétaire, Libermann entreprend un grand tour de France et de Savoie, qu'il doit prolonger jusqu'à Rome, mais qui pour le moment se révèle être une vaste campagne d'information missionnaire et de recherche de vocations. Partout où il passe, il voit systématiquement les évêques et visite les grands séminaires.

L'accueil fait à Libermann aussi bien par les autorités ecclésiastiques que par les séminaristes permet de mesurer la montée en puissance de l'idéal missionnaire en ces années 1840. Libermann apprend ainsi à connaître l'état d'esprit des jeunes gens dans les différentes régions de France et de Savoie. Il semble que ce soit au moment de son passage en Savoie (région de Benoît Truffet qui vient de rentrer au noviciat à La Neuville...), début juin, que, parmi diverses choses à se rappeler pour le retour à Paris, il fasse noter par le Père Blanpin : « Prendre un abonnement au journal des abolitionnistes¹⁴. » Ne serait-ce pas parce qu'il a constaté dans ses rencontres l'intérêt grandissant pour cette question de l'esclavage et pour le combat abolitionniste ? C'était bien le cas dans les séminaires jurassiens, comme en témoignera une lettre de Claude Chevalier, entré comme sous-diacre à La Neuville en février 1846, à M. Cornu, prêtre professeur au petit séminaire de Nozeroy (Jura), en date du 16 février 1847¹⁵.

13. F. NICOLAS (éd. et introd. par), *La Naissance d'un code de spiritualité missionnaire : Règle provisoire des missionnaires de Libermann, Texte et commentaire*, Mortain, 1967, p. 25. Ce sont les notes prises par le novice (1844-1845) puis le jeune prêtre (1845-1846) Louis Marie Lannurien, à La Neuville.

14. Carnet de Blanpin (Arch. CSSp : ancienne cote 24-B-I ; nouvelle cote 4A1.4.1). À la fin du carnet que l'on a inversé pour le commencer dans l'autre sens, sous le titre « Notes pour le retour ».

15. Copie aux Arch. CSSp : ancienne cote 22-A-V ; nouvelle cote 4A1.1a5.

Le grand Mémoire présenté à Rome le 15 août 1846

On ne soulignera jamais assez l'importance historique du Mémoire de Libermann « sur les missions des Noirs en général et sur celle de la Guinée en particulier » présenté à Rome le 15 août 1846¹⁶. Personne ne peut enlever à ce Mémoire son statut de jalon et de point de repère dans l'histoire de la mission en Afrique. Il est le premier grand texte de l'époque contemporaine à avoir présenté à la congrégation de la Propagande un plan pour l'évangélisation de l'Afrique occidentale du Cap Vert jusqu'au fleuve Orange. Plus que son contenu, ce qui est important, c'est la prise de conscience qu'il manifeste, c'est la volonté missionnaire dont il témoigne et le regard positif posé sur les Africains.

Libermann a une vive conscience de ce que l'Afrique est en train de faire son entrée dans l'histoire européocentrée. Il le redoute pour elle, et voudrait que les Africains entrent dans une autre histoire, l'histoire du salut chrétien.

La deuxième partie du Mémoire est consacrée à l'exposé et à la réfutation des objections contre l'œuvre de la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie et contre les Noirs, et là, il est question de l'esclavage. La dépravation dont on accuse les Noirs vient du contact avec les Européens ou des conditions de vie liées à l'esclavage : « De là, le travail et l'esclavage est (*sic*) quelque chose de synonyme » ; « L'idée odieuse du travail provient de la faute des Blancs. »

Dans tout le Mémoire, il y a aussi la « petite musique » libermannienne : on la reconnaît au détour d'un paragraphe, qui nous rappelle soudain que ce texte n'est pas un rapport administratif mais l'expression d'un cœur touché par la grâce, habité par la tendresse du Dieu de la Bible. Après avoir rapporté tout ce qu'on lui avait dit, à lui et à ses missionnaires, sur les « nègres », « stupides, inca-

16. Le texte imprimé de ce Mémoire se trouve aux Arch. Prop. Fide, Fondo Acta, vol. 209, f. 361-382 v. Le texte paru dans *ND*, VIII, p. 219-277 n'est pas entièrement fiable. Le mieux : COULON-BRASSEUR, p. 221-270 pour le texte, et p. 401-455 pour sa genèse.

pables, sans cœur », pour les détourner de leur entreprise évangélisatrice, Libermann écrit : « Nous avons le bonheur de pouvoir affirmer à Vos Éminences que les Noirs en général dans tous les pays où nos missionnaires les ont vus, sont d'un naturel bon, doux, sensible et reconnaissant [...]. Les Noirs ne sont pas moins intelligents que les autres peuples¹⁷. »

« Nous avons le bonheur ». Peut-être Libermann ne fut-il un penseur bien voyant de la mission que parce qu'il fut d'abord un cœur bienveillant ? D'ailleurs, ne devait-il pas écrire au début de 1848, « à Éliman, roi de Dakar, à Soleiman, son neveu, et à tous les chefs du peuple », après avoir appris la mort de Mgr Truffet : « Je désire que vous sachiez que mon cœur est à vous ; mon cœur est aux Africains, tout aux Africains, tout aux hommes noirs dont les âmes sont bonnes et les cœurs sensibles ¹⁸ » ?

Début 1847 : « Nous sommes tout spécialement les apôtres de la liberté »

Même si l'opinion publique dans son ensemble n'est pas concernée de façon importante par la question de la suppression de la traite et de l'abolition de l'esclavage, les débats sur ces thèmes augmentent en intensité aux Chambres et dans les milieux intéressés tout au long de l'année 1847. Début janvier, depuis La Neuville, Chevalier exposait à l'abbé Billet ce qui apparaît comme un des thèmes dominants de sa correspondance :

Il n'est pas jusqu'à l'abolition de la traite qui ne contribue au bien de nos missions, car l'esclavage n'est pas moins opposé à la religion qu'à l'humanité, et nous sommes tout spécialement les apôtres de la liberté, comme étant destinés à lui porter les derniers coups en convertissant les peuples d'où sont exclusivement tirés les esclaves¹⁹.

17. *Mémoire*, p. 4 ; et *ND*, VIII, p. 226-227.

18. Lettre transmise par M. Arragon ; écrite le 26 janvier et antidatée au 1^{er} janvier 1848, *ND*, X, p. 24.

19. Cl.-D. Chevalier à M. Billet, curé de Rahon (Jura) : La Neuville-les-Amiens, 16 janvier 1847, Arch. CSSp : ancienne cote 22-A-V ; nouvelle cote 4A1.1a5.

Nommé le 28 décembre 1846 « vicaire apostolique de la mission des Guinées » et consacré évêque à Notre-Dame-des-Victoires le 25 janvier 1847, Mgr Truffet commence un courrier de chef de mission en prenant des contacts utiles ou symboliques. La lutte contre la traite y revient constamment : pour lui comme pour Chevalier, Évangile rime avec liberté. Au roi Charles-Albert dont il est le sujet comme savoyard, il présente sa mission :

Sire, vous désirez l'abolition de la traite de la chair humaine vivante ; eh bien ! Un de vos sujets est envoyé par Pie IX pour travailler patiemment et efficacement à fermer ces marchés honteux. L'établissement du règne de Dieu est la plus solide garantie de la liberté de l'homme²⁰.

Même si le mot a pris une acception particulière ces dernières années, qu'il serait anachronique de transposer telle quelle au XIX^e siècle, on peut parler de théologie de la libération (salut et libération) en face de la pensée ainsi exprimée avec force par Truffet et Chevalier. Dans une lettre du 16 février 1847, Chevalier, qui doit partir pour Dakar en compagnie de Mgr Truffet, rappelle à un ami leurs communes ardeurs de jeunesse pour le combat abolitionniste que sa vocation missionnaire n'a pas fait disparaître :

De plus, les missions de Guinée m'offriront le moyen de réaliser un désir que depuis longtemps, vous le savez, nourrit mon cœur ; c'est qu'en travaillant à la conversion de ces peuples, je travaillerai indirectement, il est vrai, mais efficacement à l'abolition de l'affreux esclavage. Vous souvient-il d'un toast porté, chez M. le curé de Nozeroy, à la mort des tyrans des esclaves ? Je n'aurai qu'une chose à changer ; je boirai désormais à la mort de l'esclavage et à la conversion des tyrans. Ce sera tant soit peu plus apostolique ²¹.

Il était donc des gens à s'enflammer pour la cause abolitionniste, et des membres du clergé. D'ailleurs, le jour même (30 mars 1847) où

20. Brouillon conservé aux Arch. CSSp : ancienne cote 153-A-III ; nouvelle cote 3I 1.4a.3.

21. M. Chevalier, diacre novice de la congrégation du Saint Cœur de Marie, à M. Cornu, professeur au petit séminaire de Nozeroy (Jura), 16 février 1847. Copie, Arch. CSSp ; ancienne cote 22-A-V ; nouvelle cote 4A1.1a5.

Mgr Truffet et ses compagnons quittent Paris pour aller à Bordeaux, port d'embarquement, un débat vif, dominé par Montalembert, s'engage à la Chambre des pairs après que le comte Beugnot eut annoncé que « trois mille pétitionnaires, parmi lesquels figurent des évêques et un grand nombre d'ecclésiastiques, demandent une abolition immédiate de l'esclavage dans les colonies françaises²² ».

Mgr Truffet rencontre un vif succès à Bordeaux durant la semaine de Pâques (4 avril) où il passe d'églises en salons, ne manquant pas une occasion de parler des Noirs et de l'abolition. Invité à un pittoresque déjeuner chez M. Isaac Louverture (1786-1854), fils du libérateur d'Haïti, Mgr Truffet porta un toast

à la malheureuse Haïti pour laquelle allait partir sous peu de jours l'agent de M. Louverture devant qui Mgr eut grand soin de développer ses idées de liberté pour les Noirs afin que les Haïtiens apprissent par lui ce qu'ils ont à craindre des missionnaires catholiques²³

Isaac Louverture avait connu Libermann par l'intermédiaire d'un autre Bordelais, M. Germainville (1801-1881), homme d'œuvres en contact depuis longtemps avec Libermann, qu'il avait fini par convaincre d'ouvrir une communauté à Bordeaux. Fin juillet 1847, M. Germainville vient à Amiens pour régler cette question. Il amène dans ses bagages un paquet que lui a confié, sans doute lors de son passage à Paris, M. Cyrille Bissette, homme de couleur martiniquais, militant abolitionniste remuant, toujours en promotion de pétitions à proposer aux Chambres. Dans ce paquet, il y a des brochures abolitionnistes destinées au clergé (sans aucun doute la célèbre supplique de 1844 : *Les Esclaves des colonies françaises au clergé français*, contenant les lettres apostoliques de Grégoire XVI sur la traite²⁴), ainsi que le cahier d'une pétition à faire circuler pour recueillir des signatures.

22. *L'Ami de la religion*, t. 133, jeudi 1^{er} avril 1847, p. 18. Le débat est rapporté p. 18-20.

23. *Ibid.*

24. Voir COULON-BRASSEUR, p. 408-413, avec les n. 43-44.

Ainsi restitué, ce contexte rend très intéressant le billet que Libermann adresse en réponse à cet envoi à M. Bissette, le 17 août 1847. C'est en effet le seul texte de lui qui permette de voir quelle était sa position face aux campagnes abolitionnistes des années 1845-1847²⁵. Il faut que Bissette ait eu des renseignements favorables (par M. Germainville ?) sur Libermann pour oser se servir de lui comme d'un relais. Et de fait, Libermann affirme clairement sa position de principes :

Je vous suis bien reconnaissant de la confiance que vous m'accordez, vous me traitez comme un ami de la race noire et comme un homme qui désire vivement son émancipation et vous avez raison ; je m'en glorifie et mon bonheur serait grand si Dieu me prêtait assez de vie pour voir l'accomplissement de mes désirs²⁶.

Dans la pratique, Libermann a pris des mesures pour que les brochures soient distribuées et il en a même donné à M. Germainville²⁷ pour qu'il les distribue de son côté au clergé de Bordeaux. Pour la pétition, c'est un autre problème. Il ne voit pas d'inconvénient à la faire signer par les prêtres d'Amiens qui le feraient « avec satisfaction », mais il n'a pas réussi « à remettre le cahier entre les mains d'une tierce personne » (les gens prêts à s'engager ne sont donc pas aussi nombreux que cela !). En effet, Libermann estime que, lui, dans sa position personnelle, ne peut pas signer et faire signer : « Des motifs très graves me l'interdisent. À mon premier voyage à Paris, je vous expliquerai ces motifs. » Avant d'écrire ces derniers mots, il avait écrit un paragraphe beaucoup plus précis qu'il a raturé, sans doute de peur que ces explications écrites ne soient pas suffisamment claires pour M. Bissette. Voici ce qu'il écrivait, avant de le raturer : « Mais ici la prudence m'interdit toute démarche pareille étant à la tête d'une œuvre comme celle qui m'occupe, parce que cette démarche aurait trop d'éclat ; je me poserai comme un adversaire rigoureux et poursuivant. » Pris entre sa conviction intime et les exigences « po-

25. On le trouve reproduit dans *ND*, IX, p. 253-254.

26. Cette citation et la suivante sont tirées de *ND*, IX, p. 253-254.

27. M. Germainville rentre à Bordeaux depuis Amiens le 7 août 1847, en emmenant avec lui M. Boulanger, prêtre, et le Frère Thomas Mabit, rejoints bientôt par M. Clair, pour la fondation de la communauté de Bordeaux.

litiques » d'un supérieur de société traitant avec le gouvernement, Libermann choisit la prudence. Truffet aurait peut-être appelé cela compromission plus que compromis, mais Libermann savait plus que Truffet que, dans la société des hommes et non des idées, le gouvernement est l'art du possible à un moment donné, qui sait pourtant maintenir le cap sur l'idéal...

(À suivre : La kénose du missionnaire,
« esclave » à l'imitation du Christ.)

Paul COULON

Abonnements 2020

Nous invitons nos lecteurs à renouveler leur abonnement pour 2020. Le prix reste inchangé par rapport à l'année 2019 : 45 € pour la zone 1 et 35 € pour la zone 2. Tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet 2020 sera suspendu.

Il est nécessaire que toute correspondance indique le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires).

Ne pas envoyer de chèque bancaire de l'étranger, (sauf chèque payable directement auprès d'une banque française en vertu d'un accord particulier). Un virement international occasionne moins de frais. Voici les codes nécessaires :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : **Association de la revue Spiritus**

Mission dans un monde pluraliste

Séminaire du SEDOS – Ariccia (28 avril - 2 mai 2019)

Lazar Thanuzraj STANISLAUS

Missionnaire du Verbe divin (SVD), le P. Lazar T. Stanislaus a dirigé en Inde l'Institut de missiologie et de communication Ishvani Kendra ; il a aussi présidé l'Association internationale des missiologues catholiques. Il travaille en particulier la théologie Dalit. Avec M. Ueffing, il a dirigé en 2015 un ouvrage collectif : Intercultural Living & Intercultural Mission. Cet article est traduit de l'anglais ; les intertitres sont de Spiritus.

Un séminaire sur « La mission dans un monde pluraliste » a été organisé, du 28 avril au 2 mai 2019, par le SEDOS (Service de documentation et de recherche sur la mission globale) à Arricia, près de Rome. Ce lieu est assez connu puisque le pape François s'y rend régulièrement pour sa retraite annuelle avec de proches collaborateurs. En comptant les intervenants et les personnes qui assuraient les divers services de ce séminaire, on dénombrait cent sept participants appartenant à quarante-trois congrégations religieuses masculines et féminines.

Après un temps de prière, la conférence d'ouverture fut donnée par Sœur Kathleen McGarvey, provinciale d'Irlande des sœurs de Notre-Dame des Apôtres, sur le thème « Mission comme dialogue interreligieux ». Expliquant l'importance de ce dialogue, elle a cherché à montrer pourquoi les chrétiens doivent s'engager sur ce chemin alors que d'autres croyants, dans bien des pays, restent réticents. La règle d'or de la Bible a été rappelée : « Comme vous voulez que les autres agissent envers vous, agissez de même en-

vers eux. » (Lc 6, 31) Construire la paix est donc un impératif et il nous faut faire le premier pas. Pour certaines ONG, construire la paix s'est parfois apparenté à une sorte d'industrie ; mais si la foi accompagne cette construction, celle-ci peut se révéler durable et les religions disposent d'atouts pour alimenter l'espoir en un monde meilleur.

Dialogue et judaïsme

La seconde journée fut consacrée au judaïsme. M. Marco Morselli, président de l'association « Amitié judéo-chrétienne » d'Italie, est intervenu sur le thème de la justice : « La justice doit être notre idéal » (Dt 16, 20). Sœur Thérèse Fitzgerald, de Notre-Dame de Sion, l'a abordé sous l'angle : « Dialogue et justice ; c'est la relation qui est importante ». Dans le judaïsme, la justice est primordiale mais le pardon reste une question. Bien qu'il existe de nombreux documents sur le dialogue judéo-chrétien, la pratique actuelle des relations et des interactions mutuelles est importante, notamment pour assurer un climat de paix. Ont été également abordées la question des relations judéo-musulmanes : la coexistence de ces deux religions n'est pas une tâche facile, mais trouver un terrain d'entente reste la marche à suivre dans toute société. La qualité des relations mutuelles ouvre la voie au dialogue ; établir de telles relations suppose une collaboration excluant toute supériorité d'une religion sur l'autre. Dans les discussions au sein des groupes, on a cherché à relever les attitudes et les qualités indispensables au dialogue, afin d'en approfondir la compréhension.

Dans l'après-midi, a eu lieu un échange très intéressant, sous forme de panel, entre quatre représentants d'instituts religieux : P. John Mallare, scheutiste du Sénégal ; P. Kurt Zon Pala, colomban de Birmanie ; frère Moïse Sense Simukonde, missionnaire d'Afrique du Niger et sœur Maria Horning, religieuse MSS des États-Unis. Ils ont échangé sur la façon dont diverses religions coexistent dans leurs pays respectifs ; la manière dont eux-mêmes expérimentent le dialogue interreligieux et y participent a ouvert les yeux à bien des participants. Ils ont surtout parlé de leur

propre expérience du dialogue de la vie et de celui des initiatives communes.

Difficultés du dialogue avec l'islam

Le troisième jour portait sur l'islam. M. Canap Mustafa Aydin, vice-secrétaire général de l'Institut international Jacques Maritain à Rome, a abordé la question : « liberté et islam ». Le P. Jean Druel, directeur de l'Institut dominicain des études orientales au Caire, s'est demandé : « Pourquoi une telle frustration à propos des efforts en faveur du dialogue interreligieux ? » Dans l'islam, la liberté n'est pas une question facile : elle relève à la fois de la théologie, du droit et de la politique ; les musulmans l'abordent donc sous des angles différents. Il y a un islam politique et un islam civil qui, dans certains pays, s'entremêlent ; d'où les diverses articulations et expériences de la liberté. Le statut des femmes en islam n'est pas facile non plus à appréhender : il y a plusieurs manières de l'envisager et de considérer leur place dans la société.

Le problème des frustrations dans le dialogue interreligieux a été examiné en détail. Druel a présenté six types de dialogue : institutionnel, académique, dialogue des projets communs, de la vie, de l'amitié et celui des couples mixtes. Il a aussi encouragé les quatre types de dialogue ecclésial : de la vie, de l'action, des experts et de la prière. Pour favoriser un bon climat, il faut déterminer à quel niveau de dialogue on veut se situer et s'en tenir à ce niveau-là, tout en cherchant à progresser dans la construction commune d'une société juste. Le plus souvent, les problèmes viennent de ce que l'on a des perspectives différentes dans les échanges avec les personnes d'autres religions – divers croyants n'ont pas la même conception des pratiques et des valeurs religieuses – et du fait qu'on ne se situe pas au même niveau de dialogue.

Au cours de l'après-midi, Dr. Michael Biehl, de l'Œuvre de la mission évangélique de Hambourg, a présenté le document « Le témoignage chrétien dans un monde multi-religieux » et a expliqué l'importance de ce document pour tout ce qui touche à l'œcuménisme : témoignage et dialogue sont décisifs pour comprendre ce qu'est la mission.

Charité et dialogue

Le bouddhisme était au centre de la quatrième journée. Vén. Frank de Waele, fondateur de Zen Sangha, à Gand en Belgique, a fait un exposé sur « la charité dans le bouddhisme ». Maria de Giorgi, religieuse MMX du Centre Shinmeizan pour le dialogue interreligieux au Japon, et qui enseigne à l'Université grégorienne à Rome, a partagé ses réflexions sur : « charité, *Kaurna/Jihi* : ensemble sur les chemins du dialogue ». L'expérience faite par de Waele d'une retraite dans les rues (*street retreat*) de grandes villes d'Europe a été pour beaucoup la révélation d'une possible compréhension et pratique de la charité, conformément à la foi bouddhiste, dans un cadre densément peuplé. Il a également partagé son expérience des maîtres Zen et de l'enseignement de Bouddha. Relevons deux de ses citations : « Ne cherchons pas les fautes commises, mais ce qui nous manque encore » ; « En apprenant à servir les autres, on apprend à connaître leur personnalité. » Charité et compassion sont deux éléments majeurs du bouddhisme dont il convient de faire l'expérience et qu'il faut communiquer aux autres. Les aspects positifs de la bonté et de la charité sont des composantes importantes du dialogue avec les autres religions.

Jean Druel a fait un exposé sur « l'art du dialogue », montrant comment, de nos jours, les gens approchent la vérité, et comment, en fonction des situations, émergent divers types de vérité ; il a poursuivi sur le principe de non-contradiction, sur la beauté et l'unité de la vérité. Au cours de la discussion qui a suivi, des réflexions ont été émises : la valorisation des leaders des autres religions est très importante, car elle leur permet de découvrir pour eux-mêmes les bienfaits du dialogue ; l'Église doit continuer à encourager et à valoriser les croyants d'autres religions ; il faut toujours être au clair sur le niveau de dialogue où on se situe et sur l'identité des personnes avec qui on pratique ce dialogue, etc.

Dans la soirée, il y a eu un temps de prière interreligieuse chantée et fort expressive. Les représentants du bouddhisme, de l'islam et du christianisme chantaient des hymnes, ce qui s'apparentait à une sorte de dialogue de la prière. De tels chants suscitent des émotions et favorisent l'élévation des esprits vers le Divin, en union les uns avec les autres.

Ultimes contributions

Le dernier jour a été occupé par les rapports des groupes, la conférence de clôture et la liturgie conclusive. Chaque jour, il y avait eu, en effet, un échange en groupes linguistiques : une douzaine de groupes avaient donc à présenter le fruit de leurs discussions de manière créative. Cela a donné lieu à une très intéressante session qui montrait bien non seulement l'importance du dialogue interreligieux, mais aussi la manière dont on peut s'y impliquer. On a également relevé les qualités nécessaires pour y arriver et comment on peut surmonter les frustrations rencontrées.

Finalement, le P. Indunil J. Kodithuwakku, sous-secrétaire du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, a présenté la pensée, l'enseignement et la pratique du pape François dans le domaine du dialogue interreligieux. Il a ouvert des voies nouvelles, prenant l'initiative de rencontres inédites et de partages d'expériences chrétiennes avec d'autres religions. Ses paroles et ses actes restent exemplaires dans ce champ de la mission. Il a une approche à la fois pastorale et missionnaire, en vue de la construction d'un monde de justice.

Appréciation

Chaque journée était rythmée par la prière matinale et une liturgie expressive qui correspondait bien au thème du séminaire. La participation de chacun aux discussions a été d'un grand intérêt. Le thème du séminaire était fort pertinent par rapport aux réalités que nous vivons aujourd'hui, en un temps où chaque congrégation religieuse ne peut manquer de s'investir très sérieusement dans la connaissance des autres religions et de tisser des relations et des collaborations avec les autres croyants, car cela fait partie de leur mission actuelle.

Nous remercions le P. Peter Baekelmans, CICM, le secrétaire exécutif du SEDOS, ses collaborateurs et le comité exécutif pour l'excellente organisation de ce séminaire.

Lazar T. STANISLAUS

Avec le SCEAM, espérer pour l'Afrique

Bede UKWUIJE

Père Bede Ukwuije est prêtre spiritain, originaire du Nigeria. Docteur en théologie de l'Institut Catholique de Paris, il a été chargé d'enseignement à la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Paris, puis Professeur au Spiritan International School of Theology à Attakwu, Enugu. Aujourd'hui, il est premier assistant du supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit à Rome.

Comment alimenter une authentique espérance chrétienne dans l'Afrique d'aujourd'hui ? En effet, à regarder la situation actuelle du continent, on a l'impression que les obstacles au développement sont insurmontables. Pourtant, dans le contexte de la célébration des 50 ans du Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM), je propose de regarder l'Afrique différemment pour y repérer des signes et des raisons d'espérer un renouvellement du continent. Quels sont les ressorts d'un tel optimisme ? Nous en voyons quatre : des Églises prophétiques et missionnaires ; le dialogue des religions, la diaspora africaine, le témoignage des saints et martyrs africains.

Des Églises prophétiques et missionnaires

La célébration du jubilé du SCEAM est le signe de la vitalité de l'Église. En effet, le développement de la foi chrétienne a connu un élan remarquable grâce à une évangélisation ancrée dans les réalités quotidiennes. Le premier synode des évêques pour l'Afrique a relevé avec insistance les pas très significatifs accomplis par l'Église sur le continent dans les domaines de l'inculturation, de l'évangélisation, du développement éducatif et des œuvres so-

ciales¹. En effet, il y a cinquante ans, pour parler de mon expérience au Nigéria, nous faisions 10 kilomètres à pied pour aller à la messe dans l'église paroissiale, St Michael Catholic Church Atta d'Ikeduru. Le curé venait une fois tous les deux mois dans le lieu de culte le plus près de notre village. Aujourd'hui, aucun jeune ne pense faire ce chemin à pied. Il existe des taxis motos, des tricycles et des bus qu'on peut prendre devant notre maison. Le vaste territoire que couvrait la paroisse St Michael comprend aujourd'hui huit paroisses dont deux ne sont qu'à 1,5 km et 2 km de notre maison.

La croissance du nombre de missionnaires africains dans le monde est une source d'action de grâce et un signe de la maturité de l'Église en Afrique. À la fin de la guerre du Biafra, en 1970, environ 300 missionnaires irlandais furent expulsés de l'Est du Nigéria. Il ne restait que les 10 jeunes prêtres spiritains nigériens qu'ils avaient formés. Ces derniers ont résisté à la tentation de l'abandon. Aujourd'hui, il y a 620 confrères prêtres et frères nigériens et 421 étudiants en formation. Des confrères spiritains au Nigéria ont eux-mêmes fondé une douzaine de congrégations religieuses masculines et féminines. Globalement, les spiritains africains sont 1500 sur les 2600 que compte la Congrégation, et 960 sur 1045 étudiants. Une des dimensions de cette maturité de l'Église en Afrique est le nombre de religieux africains qui assument des responsabilités de gouvernement dans les congrégations internationales. Dans les maisons généralices à Rome, on voit arriver chaque année un grand nombre d'Africains pour assumer le service de supérieur général, assistant général, économe général, secrétaire général ou de chargé de communication.

En sillonnant le continent, je suis édifié par les chrétiens qui témoignent de leur foi avec force. Je pense aux communautés chrétiennes des diocèses de Maroua et de Yagoua, au Nord Cameroun, que j'ai visitées en 2015 pendant les fêtes du nouvel an. Elles font montre d'une foi courageuse dans un contexte d'insécurité à cause de la présence de Boko Haram. Pendant la même visite, mes confrères m'ont conduit à un camp qui abritait 36 000 réfugiés nigé-

1. Cf. *Ecclesia in Africa*, n° 38.

riens qui ont fui le Nord du Nigeria à cause de l'invasion de Boko Haram. Nos confrères les soutiennent spirituellement et matériellement. De retour à Rome, j'ai contacté l'ambassadeur du Nigéria près le Saint-Siège et la Conférence épiscopale du Nigéria. Ces deux institutions ont tout de suite interpellé le gouvernement qui a donné des moyens pour que les évêques puissent se rendre sur place. Cela a donné lieu à une collaboration entre les évêques du Nigéria et du Cameroun avec la Caritas internationale pour un soutien durable des réfugiés. La rapidité et l'efficacité de ces actions témoignent de la maturité de l'Église en Afrique.

Dans plusieurs lieux, j'ai rencontré des Églises locales qui, concrètement, témoignent d'un courage prophétique quand elles choisissent d'être « une Église en sortie ». Nous avons des communautés qui prennent des initiatives, vont à la rencontre de ceux qui sont loin. Aux croisées des chemins, elles invitent les exclus à partager l'amour et la miséricorde de Dieu. Comme le dit le pape François, « Une communauté évangélisatrice qui par ses œuvres et ses gestes raccourcit les distances, s'abaisse, jusqu'à l'humiliation, si c'est nécessaire, et assume la vie humaine, touchant la chair souffrante du Christ dans le peuple². »

En juin 2018, j'ai passé deux semaines en République Centrafricaine avec les confrères et les évêques de ce pays, dont notre confrère le cardinal Dieudonné Nzapalainga, archevêque de Bangui. À Bangui, à Mobaye, à Bangassou, nos confrères assument leur rôle prophétique par leur présence dans les zones de conflits, où les groupes armés, parfois avec la complicité des grandes puissances, sèment la terreur et la mort en pillant les ressources minérales d'un pays meurtri. Le cardinal Nzapalainga a fait savoir à tous, familles, amis, fidèles et compatriotes que le rouge cardinalice signifie le martyre. À la grande stupeur de tous, il n'a pas peur de pénétrer dans des lieux où personne n'ose aller. Comment oublier la célébration de la Pâque dans les grandes prisons des hommes et des femmes à Durban, et les *townships* d'Afrique du Sud, au mois de mars 2016, où travaillent nos confrères, les pères spiritains Peter Sodje et Peter Lafati. Je n'oublie

2. Pape FRANÇOIS, *Evangelii Gaudium*, n° 24.

pas la célébration de Pâques un an après, en avril 2017, avec les chrétiens de Manono en RDC, où je fus accueilli par nos confrères et l'évêque de Manono, M^{gr} Vincent de Paul Kwanga, ainsi que les prêtres et religieuses de ce diocèse. Malheureusement, cet engagement des communautés chrétiennes n'est pas quantifiable par les indices de développement des Nations Unies.

Le dialogue des religions

La célébration du Jubilé fut également un moment de communion avec d'autres confessions chrétiennes et d'autres religions. En effet, les Églises en Afrique travaillent à surmonter les divisions et les conflits religieux à travers le dialogue et l'amitié. Il est vrai que beaucoup de pays africains sont des théâtres de conflits religieux. Plusieurs facteurs alimentent les violences au nom de la religion. D'abord, notons la faiblesse de nos pays qui n'arrivent pas à maintenir un état de droit capable de garantir les libertés religieuses. À cela, il faut ajouter la décadence morale. Les fanatiques religieux en prennent prétexte pour, disent – ils, moraliser la société. Mais, il y a aussi la récupération et l'instrumentalisation de la religion par les politiciens pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir.

Les responsables des Églises en Afrique travaillent inlassablement pour réduire ces conflits. Au Nigéria, le cardinal John Onaiyekan, archevêque d'Abuja, et M^{gr} Matthew Kukah, évêque de Sokoto, font partie du Conseil interreligieux, créé en 2002 par le gouvernement fédéral. En plus des rencontres formelles, ils cherchent à promouvoir le dialogue et l'amitié avec les musulmans. D'où les multiples collaborations avec Sheikh Abubakar, le sultan de Sokoto. En Centrafrique, le cardinal Dieudonné Nzapalainga et l'imam de Bangui travaillent ensemble pour la paix dans le pays. Quand les musulmans ont été attaqués à Bangui et à Bangassou, c'est dans les cathédrales qu'ils ont été protégés. L'imam de Bangui est venu à Rome pour le consistoire pendant lequel M^{gr} Nzapalainga a été créé cardinal. Il a logé dans notre communauté. Après la messe, je lui ai demandé pourquoi il est resté pour la messe. Il m'a répondu, « Mon frère, ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare ». Il faisait allusion au pape Jean-Paul II qui, interprétant *Nostra aetate* (n° 1), disait avec insistance que tous les hommes

sont enfants du même Père, le Dieu créateur, et partagent une communauté de destin.

Une diaspora africaine patriotique et missionnaire

La présence à Kampala d'Africains venus d'Europe et d'autres continents pour participer à la célébration du Jubilé, témoigne de l'intérêt de la diaspora africaine pour le continent. D'ailleurs, dans son livre sur l'histoire et les cultures de la diaspora africaine, Patrick Manning refuse la dichotomie entre l'Afrique et sa diaspora³. Les Africains de la diaspora font partie du continent. En soulignant « le drame, la transformation, l'agonie et le renouveau dans le vécu des Africains sur le continent et ailleurs », l'auteur affirme que « la diaspora africaine, une vaste dispersion de peuples noirs sur le continent africain, les continents américain, européen, asiatique et les îles, est représentative d'une grande partie de la population humaine, et que ses entreprises constituent une large part de l'histoire humaine⁴. » En effet, les luttes et les batailles qu'ont menées les Africains de la diaspora ont fourni des modèles qui continuent d'influencer bien des aspects de la vie dans le monde d'aujourd'hui, que ce soit au niveau des droits humains, au niveau culturel, social, économique, politique et technologique. Sans nier les dégâts causés par la fuite des cerveaux et les plaies de l'immigration forcée à cause des conflits et des catastrophes naturelles, on doit reconnaître que beaucoup de pays africains sont portés par les ressources rapatriées par la diaspora. Un quotidien nigérian, le *Vanguard*, rapporte qu'en 2018 l'argent envoyé au pays par la diaspora dépasse de loin les revenus de pétrole et du gaz⁵. Leur contribution s'élevait à 25 milliards de dollars, alors que le pétrole a rapporté 5,54 trillions de nairas (soit 15, 12 milliards de dollars). En 2017, la diaspora nigériane a rappatrié 22 milliards de

3. Patrick MANNING, *Histoire et cultures de la diaspora africaine*, Paris, Présence africaine, 2018. Traduit de l'anglais américain par Lazare V. Ki-Zerbo et Jean-Jacques N. Sène.

4. *Ibid.*, p. XIV.

5. "How diaspora remittance surpassed earnings from oil and gas – CEO, Seplat" in *Vanguard*, Tuesday, June 4, 2019, p. 1, <https://nigeriaworld.com/news/source/2019/jun/4/315.html> (consulté le 3 juin 2019).

dollars. Le Nigéria est au cinquième rang les pays dont la diaspora rapatrie le plus d'argent.

Au niveau ecclésial, il convient de noter la contribution des chrétiens de divers pays africains au renouveau de leurs Églises⁶. J'ai travaillé comme aumônier des communautés africaines dans les diocèses de Rennes (1993-1998) et de Nanterre (1999-2005). J'ai rencontré des communautés africaines aux États-Unis, surtout, à Los Angeles, San-Francisco et San Jose. Aujourd'hui, je suis proche de trois communautés nigérianes à Rome. À travers ces communautés, les Africains contribuent à l'animation liturgique des paroisses, au catéchuménat, à la nouvelle évangélisation, à la solidarité, au dialogue inter-peuples. Ils aident les Églises en Occident à redécouvrir leur identité comme Églises du Christ, familles de Dieu, sacrement de l'unité de l'humanité en Dieu.

Le témoignage des saints et martyrs africains

Enfin, la célébration du jubilé sur la terre des martyrs de l'Ouganda rappelle le témoignage de ces jeunes, toutes confessions chrétiennes confondues, qui ont accepté de donner leur vie pour le Christ et de dire non à toute forme d'autoritarisme et à des contre-valeurs destructrices du continent. Ces jeunes ougandais rappellent tous les martyrs qui jalonnent l'histoire de l'Église en Afrique, hier et aujourd'hui. Leur vie et leur mort remettent en question la culture de mort et de violence dans nos sociétés, offrent de grands potentiels d'espérance pour l'Afrique et le monde. Leurs témoignages permettent à l'Église de proposer des valeurs alternatives à notre société.

C'est pourquoi, il est important de cultiver une spiritualité et une théologie de la mémoire historique qui prenne en compte toute l'Afrique, dans sa dimension diachronique et synchronique. Aux côtés des martyrs de l'Ouganda, il conviendrait de convoquer nos pères et mères d'Afrique comme Cyrille et Origène d'Alexandrie,

6. Cf. Bede UKWUIJE, "Immigration for the Construction of the Church as the Family of God: Theological Implications", in *Bulletin of Ecumenical Theology* Vol. 18 (2006), p.81-92.

Cyprien de Carthage, Tertullien, Augustin d'Hippone, Félicité et Perpétue. Comme le relève Thomas Oden,

« le christianisme des premiers siècles couvrait l'Égypte, le Soudan, l'Éthiopie, l'Érythrée, la Libye, la Tunisie, l'Algérie le Maroc et, probablement, encore plus au sud que ce que nous connaissons maintenant ⁷. »

À l'histoire des martyrs des premiers siècles, il faut ajouter celle des témoins d'aujourd'hui, Charles Lwanga et ses compagnons, martyrs de l'Ouganda, Joséphine Bakhita, Anuarite Nengapeta et M^{gr} Christopher Munzihirwa⁸... Ils sont témoins de la maturité de la foi chrétienne en Afrique. Tous nous invitent à imiter leur courage, si nous voulons réellement contribuer à la transformation de notre société.

Conclusion

Au rythme de l'espérance

En somme, au moment où le SCEAM entame une nouvelle phase de son histoire, plus qu'avant, l'Église du continent doit battre au rythme de l'espérance et y entraîner l'ensemble du continent. Nous proposons quatre moyens pour soutenir le rythme.

D'abord, nous devons changer le récit sur l'Afrique et reconnaître ses potentialités et sa contribution au développement mondial. Les grandes puissances qui pillent les ressources du continent doivent reconnaître leur responsabilité et leur hypocrisie. De même, les Africains eux-mêmes, surtout les responsables socio-politiques, doivent aussi s'interroger sur leur responsabilité dans l'exploitation abusive des ressources minières et humaines du continent.

Ensuite, au-delà des objectifs du développement durable, notamment l'éradication de la pauvreté et de l'illettrisme, nous devons

7. Thomas C. Oden, *How Africa Shaped the Christian Mind. Rediscovering the African Seedbed of Western Christianity* (Illinois, IVP Books 2007), p.13.

8. Cf. Emmanuel KATONGO, *Born from Lament. The Theology and Politics of Hope in Africa*, Grand Rapids, William Eerdmans, 2017, p 164-178.

reconnaître la place centrale des valeurs éthiques. Il n’y a pas de développement sans éthique⁹.

En outre, il convient de poursuivre le renouvellement culturel et spirituel du continent où s’humanisent l’être humain et la société. Pour ce faire, il faut puiser dans la mémoire positive africaine, celle de nos saints et martyrs d’hier et d’aujourd’hui, celle aussi des grandes personnalités qui ont marqué durablement l’histoire de notre continent, tels Alioune Diop du Sénégal et Julius Nyerere de Tanzanie.

Enfin, toutes les religions doivent apporter leur contribution au renouvellement du continent. D’où la nécessité du dialogue et de la collaboration entre chrétiens et musulmans. Pour y parvenir cela, il convient d’éduquer à la liberté religieuse et à la sacralité de la personne humaine, *ubuntu*.

Bede UKWUIJE

9. Cf. Obiora IKE, “Standing up to Ethical Challenges of Finance, Technology and Governance to enhance African Development Potentials in the 21st Century”, étude présentée à la conférence sur “Enhancing Third World’s Human Development Index through Economic and Techno-scientific Re-engineering”, organisée à Rome, par l’Ambassade du Nigéria près le Saint-Siège, le 30 octobre 2018.

Cultures, sécularisation et théologie africaine

André MUJYAMBERE

Originaire du Rwanda, André Mujyambere est prêtre et membre du conseil général de la Congrégation des Missionnaires des Sacrés cœurs de Jésus et de Marie (Mallorca). Il a travaillé et enseigné la Bible et les langues bibliques au Cameroun, au Rwanda et en République Dominicaine.

Du 21 au 24 mai 2019, s'est tenu au monastère bénédictin de Maredsous (Belgique) un colloque international organisé par le Groupe de Recherche sur la Théologie Africaine (GRTA), basé au sein de l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve. Ce colloque a réuni une trentaine de chercheurs, pasteurs, théologiens autant africains qu'européens, soucieux de l'évolution de la théologie et de l'annonce de l'Évangile en Afrique. Il avait pour but de raviver la flamme de l'espérance qu'a suscitée la théologie africaine tout en l'ouvrant à la nouvelle problématique de la sécularisation sous toutes ses formes. Ce colloque s'articulait autour de quatre axes : l'état des lieux, la relecture critique, l'examen du phénomène de la sécularisation, les perspectives d'avenir pour la théologie en terre africaine.

Théologie africaine et culture

Toute pensée théologique est liée à l'histoire et des contextes donnés. Certes, elle naît et se développe à partir de l'annonce de la Bonne Nouvelle. Mais celle-ci s'inscrit dans un espace socio-culturel précis pour prendre son envol à l'issue de l'appropriation du message par les destinataires. Née dans

un contexte de revendication d'identité culturelle, la théologie africaine continue à chercher comment enraciner les données de la foi chrétienne dans la culture africaine...Elle cherche toujours à répondre à la même question que Jésus posa à ses disciples : « Pour vous qui suis-je » (Mt 16,15). Les réponses données à cette question par les théologiens africains se sont construites autour des problématiques liées à la culture.

Les missionnaires venus d'Europe n'avaient pas toujours compris ni apprécié à sa juste valeur la culture africaine qui recèle des valeurs telles que le sens de la responsabilité, de la solidarité et l'« ubuntu » (l'humanité achevée). Or, la culture est l'âme d'un peuple. Elle mérite une attention spéciale et a une importance capitale dans l'évangélisation. En effet, tout discours sur Dieu est enveloppé dans une culture. Et l'évangélisation implique nécessairement une rencontre de cultures. D'où l'interpellation faite à l'Église, aux théologiens et aux chrétiens d'habiter pleinement la culture tout en lui reconnaissant son autonomie, dans un dialogue fécond marqué de respect mutuel. Aussi, la théologie est-elle invitée à une ouverture permanente à la culture, à l'enracinement de l'Évangile. Elle doit également être attentive aux formes d'expressions de la foi, ainsi qu'aux divers éléments religieux présents dans toute culture. Elle se doit alors de prendre en compte les différentes approches des sciences humaines qui dévoilent les richesses culturelles des peuples.

Certes, la culture doit entrer en dialogue avec l'Évangile dans la mesure où les valeurs culturelles trouvent leur accomplissement dans la personne du Christ. Il s'agit d'un mariage en profondeur entre l'Évangile et la culture où la réalité locale accepte la thérapie évangélique, en ce qui concerne ses anti-valeurs, tel le tribalisme.

Théologie africaine et domaines à explorer

Néanmoins, la théologie africaine ne doit pas se cantonner au champ de la culture. Elle devrait investir plus qu'elle ne le fait des questions telles que celle du genre, de la justice et de la paix. Point n'est besoin en effet de dissenter sur l'absence de la femme dans les instances décisionnelles en Afrique, autant dans la politique que dans le milieu ecclésial. La prise en compte du génie féminin sera enrichissante pour la réflexion théologique. Plus largement, il s'agit de donner toute leur place aux oubliés de l'histoire, aux démunis, aux laissés pour compte, aux victimes de la violence multiforme.

C'est pourquoi le colloque s'est appesanti sur l'une des tragédies du XXème siècle vécue en terre africaine, plus précisément en 1994, au Rwanda, pays à majorité chrétienne. Les efforts tous azimuts accomplis dans ce pays après cet innommable tragédie sont dignes d'éloges et appellent d'autres initiatives en vue d'instaurer une culture de la paix, du respect mutuel et de la dignité humaine. Comme le demande avec insistance *Africae Munus*, la théologie africaine doit avoir le courage de nommer et de dénoncer tous les crimes qui endeuillent notre continent.

Théologie africaine et sécularisation

La sécularisation est un mouvement historique qui a vu des secteurs de plus en plus nombreux de l'activité et de la pensée humaines échapper à l'emprise du religieux. En plus du subjectivisme et du relativisme qui l'accompagne, elle se caractérise aussi par la liberté, l'autonomie de la raison et celle des structures socio-politiques par rapport aux religions. Ce phénomène invite à inventer un nouveau rapport entre la foi et la raison, un rapport caractérisé par de nouvelles formes de vie et de pensée. L'Église et la théologie africaines devraient se préparer à affronter ce nouveau défi, et malgré la

floraison du christianisme et le foisonnement actuel des mouvements religieux en Afrique, la société africaine pourrait, elle aussi, être appelée à affronter « ses maîtres du soupçon ».

Avenir de la théologie africaine

Pour être significative, la théologie africaine est appelée à être fidèle à la catholicité, et à la post-modernité. Elle ne doit jamais perdre de vue son objet, qui est Dieu et l'homme créé à l'image de Dieu, dont le Verbe a pris chair pour être l'un d'entre nous. En plus, elle ne peut jamais oublier son habitat, le cosmos. La question écologique est inscrite au cœur de toute théologie.

Par ailleurs, accusée d'essoufflement, d'emmurement dans le passé et de déni du présent, la théologie africaine est invitée à ne plus se cantonner dans les salles académiques ou évoluer en vase clos. Elle doit investir la cité où se joue la vie des gens, dans une urbanisation galopante, pour les accompagner sur le chemin de la quête de sens et des questions existentielles. Dans cette perspective d'avenir, quelques interrogations et défis subsistent, entre autres, l'accès à la théologie par les laïcs et particulièrement les femmes. Une autre question, non moins importante est celle de savoir s'il n'est pas temps de « théologiser » en langues africaines. Enfin, la théologie doit investir la pastorale de l'intelligence.

En somme, malgré les nombreux défis qu'elle doit relever, particulièrement celui de se rendre audible en Afrique et ailleurs, la théologie africaine est encore vivante. Et c'est cette espérance qu'entendait célébrer le colloque de Maredsous.

André MUJYAMBERE

Retour aux Sources Spiritaines

Olga Maria DOS SANTOS FONSECA

Originnaire de Porto au Portugal, Sœur Olga Maria dos Santos Fonseca fait partie des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Après un temps de mission en Centrafrique, au Congo Brazzaville, une formation de journaliste en Côte d'Ivoire, elle a exercé deux mandats de conseillère générale. En août 2019, elle a été élue Supérieure générale de sa Congrégation, se rendant à nouveau disponible pour guider ses Sœurs, avec son conseil général, vers un retour aux sources spiritaines.

En août 2019, s'est tenu à Fátima, au Portugal, le 15^e chapitre général des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Le grand défi identifié tout au long du Chapitre fut celui du retour aux sources. La fondatrice de la Congrégation, Sœur Eugénie Caps, a voulu une œuvre uniquement missionnaire. Aujourd'hui, elle appelle chaque sœur spiritaine à un retour à l'« esprit initial », à l'audace missionnaire. Ceci, dans l'espérance d'un renouvellement du zèle apostolique, en faveur de la mission *ad extra*, charisme propre des Spiritaines.

Nous avons commencé ce 15^e chapitre général en écoutant le Seigneur qui nous répétait sans cesse : « Si tu savais le don de Dieu ». Nos différents rapports nous ont parlé de nos sources d'eau vive ainsi que de nos eaux polluées.

Notre vocation missionnaire

Nous nous sommes laissé interpellé par notre identité spiritaine : « Est-ce que nous sommes prêtes, aujourd'hui, à vivre dans des

lieux comme le Bosquet, Djougoumta, Itoculo, Leua, Tubebe ou Betenta ? »¹

Et nous avons entendu le cri du cœur de sœur Elise Müller. Avec force, elle nous a dit : « C'est pour être missionnaire que j'ai adhéré à cette Œuvre, si maintenant on change de but, je me retire. » Et tout à coup, nous nous sommes rendu compte que Sœur Eugénie était venue nous accompagner tout au long de ce Chapitre. Elle était là avec nous, elle faisait chemin avec nous. Nous l'avons reconnue. La mémoire de nos cœurs brûlait de joie ! Sa voix murmurait à nos oreilles en disant : « Non, nous ne changerons pas de but, nous serons uniquement missionnaires. »

Puis, le Père Richard Fagah² nous a appelées à nous réinscrire dans la lignée spirituelle de Libermann et d'Eugénie. Il nous a dit « qu'au sein de la famille spiritaine, nous nous distinguons par notre manière de nous approprier l'esprit de Libermann. Eugénie se l'est approprié à sa façon et elle a affirmé avec détermination : voilà notre esprit tout trouvé ». Cet esprit tout trouvé nous lie génétiquement à Libermann par Eugénie : « Nous sommes héritières du charisme fondateur de Sœur Eugénie, notre ADN est transmissible de génération en génération ». Mais l'interpellation se déplace sur la manière dont nous agissons au jour le jour, l'épigénétique. Nous savons que, dans la transmission, la distance s'efface et rejoint toujours notre aujourd'hui.

Avec Petite Sœur Maryvonne Palessonga³ nous avons abordé « la communauté spiritaine pour une vie missionnaire plus cohérente et témoignante ». Dans l'harmonie et la sérénité, nous avons parlé de la maturité humaine comme clé pour une vie fraternelle qui soit témoignante. Petite Sœur Maryvonne nous invite alors, dans le

-
1. Pour les Sœurs spiritaines, il s'agit de missions de première évangélisation. Elles correspondent bien à notre charisme, puisque, selon la Règle de Vie Spiritaine, « Notre vocation propre est d'être envoyées à la suite du Christ au service de l'évangélisation des *Peuples dont les besoins sont très grands et qui sont les plus délaissés dans l'Église de Dieu* ». Cf. Notre Vie Spiritaine, n°6.
 2. Le père Richard Fagah, Spiritain, doctorant au *Theologicum* de l'Institut catholique de Paris, travaillant sur les Sources libermaniennes, a été le modérateur du Chapitre.
 3. Petite Sœur Maryvonne Palessonga est canoniste et supérieure générale de la congrégation des Petites Sœurs de Jésus à Bangui.

silence intérieur, à relire notre vie telle qu'elle est et à croire à la communion fraternelle pour la mission. Elle nous parle encore des abus et des déviances qui menacent la vie de toute congrégation.

Après Petite sœur Maryvonne, le Père Tony Neves⁴ commence par nous questionner : « Pouvons-nous, devons-nous être missionnaires et osées comme la Samaritaine ? ». Il nous rappelle que « Jésus était jeune et ses disciples l'étaient aussi ». Et que « nous venons à ce Chapitre pour faire une rencontre avec l'avenir, avec un grand respect pour la mémoire et l'histoire ».

À l'écoute de Sœur Eugénie

Eh oui, Sœur Eugénie était là, au milieu de nous, bien présente, nous rappelant l'esprit initial de la Congrégation. Elle nous a partagé son itinéraire spirituel :

Jésus est venu chercher les pauvres, les faibles, les incapables, et comme je suis tout cela, c'est le cœur rempli de confiance en mon Sauveur, que je viens mettre toute ma bonne volonté, tout mon désir sincère, toute ma capacité d'aimer et de servir Jésus dans l'œuvre bénie qu'est notre cher Institut.

Nous nous sommes rappelé qu'Eugénie a vécu des luttes intérieures et extérieures, un vrai dépouillement de soi, pour rester fidèle à l'Œuvre. Elle a su conjuguer l'appel du Seigneur avec les épreuves et les grâces reçues, en pratiquant la docilité à la volonté de Dieu et à son Esprit, l'abandon sans faille, la disponibilité généreuse, la détermination confiante, le service humble des pauvres, la vie fraternelle authentique et le zèle apostolique enthousiaste envers tous ceux qui ne connaissent pas Jésus Christ. Cette manière de vivre de Sœur Eugénie devient pour nous, Spiritaines, une force éclairante pour poursuivre notre route en Congrégation sans déviations, sans dispersions, sans éparpillements et sans fuites.

4. Le P. Tony Neves, Spiritain, docteur en Sciences politiques et journaliste, est chargé de mission à « Justice et Paix » pour sa Congrégation.

Ensuite, ce fut au tour de Sœur Marie-Bernadette Delpierre et de Sœur Vitorina Moreno⁵ de nous parler de la formation spiritaine. Elles nous ont dit que « nous sommes des maillons d'une chaîne et que la formation prépare ces maillons ». De plus, « Dieu rejoint le désir profond de la jeune, si c'est Lui qui appelle, Il va lui donner la force et ouvrir les portes. »

Nous nous sommes souvenues qu'Eugénie a été la première d'une longue chaîne. Aujourd'hui, nous sommes les maillons de cette chaîne et le Seigneur souffle en nous l'espérance. L'espérance des débuts de l'Institut qui vit en nous, l'espérance de Sœur Eugénie qui se transmet jusqu'à nous.

Si tu savais le don de Dieu...

Pendant nos jours de récollection, nous avons suivi le mouvement des trois thématiques proposées par le Père Richard. Trois thématiques autour de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine : humilité, espérance et audace. Ces jours de silence et de prière nous ont préparé à vivre des moments forts, où chacune a reconnu sa soif, « Si tu savais le don de Dieu... »

Et c'est dans la foi de l'Évangile que nous accueillons l'avenir comme don de Dieu. Sans oublier que la rencontre au puits de Jacob se fait sous le signe d'une humilité réciproque. Jésus et la Samaritaine vivent une démarche de dépouillement. Ils abandonnent leurs préjugés ou ceux de leur environnement pour donner place à la reconnaissance de l'autre.

Oui, il est urgent de faire naître et renaître en chacune de nous, en chaque spiritaine, le goût d'aller boire aux sources spiritaines pour être davantage fidèles au charisme fondateur. Oui, nous sommes invitées à l'audace. Oui, « nous courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus⁶. »

5. Sœur Marie-Bernadette Delpierre, maîtresse du noviciat international à Vaucresson, en France, et Sœur Vitorina Moreno, maîtresse du postulat international à Dakar, au Sénégal.

6. Cf. He 12, 1-2.

Et, humblement, nous sentons le besoin pressant d'une conversion personnelle, d'un retour à l'esprit initial, celui des commencements de notre Institut, celui qu'Eugénie a reçu de la part du Seigneur. Eugénie a été la première à être appelée à devenir spiritaine, un chemin s'ouvre ainsi pour nous toutes. C'est vrai : être missionnaire c'est une vocation exigeante, mais chez Sœur Eugénie nous trouvons la force et l'audace pour avancer dans une confiance qui nous met debout.

À l'écoute des événements

Nous sommes conscientes qu'Eugénie nous laisse un trésor, et un trésor de grand prix, l'endurance. Elle l'a découvert grâce à son écoute attentive des événements, son écoute attentive des autres, son sens fin pour le discernement, son goût délicat pour la rencontre avec Jésus et son désir déterminé de toujours obéir. Elle nous dit :

J'avais entrevu la souffrance, pour sauver les âmes il fallait souffrir, et j'offrais ma vie s'il le fallait. Mais Jésus lui-même me préparait à la souffrance. Un jour, après la sainte communion, il me sembla voir entrer Jésus dans mon cœur m'apportant une multitude de petites croix. Ensuite, Jésus vint encore portant une grande et lourde croix, celle-ci serait la dernière. Jésus était là, tendant ses deux bras. Je dis à Jésus : Sont-ce là les peines et souffrances que j'aurai à endurer ? Oh ! Je ne veux pas reculer, non, j'accepte donc tout de votre main bénie, et avec le secours de votre grâce je souffrirai pour Vous, avec Vous et en Vous. Toujours votre bon plaisir et votre Sainte Volonté, mon bien-aimé, malgré ce que me réserve l'avenir. Mon Dieu, je m'abandonne à votre Divine Providence⁷.

Par ces attitudes de cœur, Eugénie se livre entièrement à l'Espérance qui jaillit de cet abandon généreux à ne rien refuser à Jésus. Et c'est cet esprit qu'elle transmet aux autres qui veulent devenir missionnaires. Elle cultive ainsi une disponibilité sans condition, toujours prête à porter la croix. Et l'Évangile nous dit que « quand ils emmenèrent Jésus, ils mirent la main sur un cer-

7. Sœur Eugénie CAPS, *Ma vocation*, récit écrit par Sœur Eugénie CAPS, Collection Spiritaine n°3, p. 77-78.

tain Simon de Cyrène qui revenait des champs, et le chargèrent de la croix pour la porter derrière Jésus. » (cf. Lc 23, 26-32)

Eugénie se révèle de cette manière une femme d'intérieur, car elle vit les choses avec intensité de cœur. Mais elle conjugue l'intérieur avec l'extérieur. En effet, elle se révèle aussi une femme de l'extérieur par sa détermination et sa fermeté agissantes : « Je sentais bien que les difficultés ne manqueraient pas, mais, par ailleurs, je me sentais armée d'un tel courage que rien ne me faisait peur ».

Le Seigneur, avec Eugénie, a pu ouvrir des chemins. Pourra-t-il en ouvrir aussi avec nous ? La question reste dans le silence de nos cœurs et chacune lui répondra personnellement. Dans nos lieux de vie, nous sommes appelées à tisser l'avenir avec les fils du charisme et avec les fils d'un grand amour pour l'Institut. Avec Sœur Eugénie nous voulons aussi dire : « Chère Œuvre, je t'aime toujours⁸ ! » « Mon Dieu, je vous offre tout pour la réussite de l'Œuvre si chère. Se fait-elle selon vos désirs⁹ ? » Oui, « Se fait-elle selon vos désirs ? » C'est la question d'Eugénie au Seigneur et c'est aussi la nôtre aujourd'hui : « Seigneur, l'Œuvre, se fait-elle selon vos désirs ? » Chacune de nous prendra le temps d'y répondre paisiblement avec les Sœurs de son District, de sa communauté.

Maintenant, il faut agir

Nous sommes aujourd'hui l'expression visible et audacieuse de ce désir d'Eugénie : être missionnaires ensemble. Nous faisons partie de son petit groupe. Il est important d'en avoir conscience. C'est important de se le dire. Ce n'est pas du passé. C'est du présent car notre transmission continue connectée, et aujourd'hui par notre diversité, elle est à haut débit, parce que nous sortons de 18 pays différents. Oui, rappelons-nous que c'est en groupe, en équipe qu'Eugénie a bâti l'Œuvre, dans la diversité et dans une communion confiante. « Alors on s'engage pour toujours ? Oui pour toujours¹⁰ ».

8. Sœur Eugénie CAPS, *Journal*, Tome III, avril 1922, p. 43, 13.

9. Sœur Eugénie CAPS, *Journal*, Tome III, 13 juin 1922, p. 65.

10. Sœur Élise MÜLLER, *Origines de la Congrégation, Manuscrit*, 2^e édition, p. 23.

Nous aussi, nous sommes témoins vivantes que la flamme missionnaire d'Eugénie continue en nous, grâce à la brise légère de l'Esprit et aux rafales de vent fortes. D'autres certainement se sentiront aussi appelées, attirées par notre joie de vivre et de partager le goût pour la mission et par ce même désir de l'annonce de l'Évangile.

Ensemble gardons, dans la mémoire de nos cœurs, ces mots prononcés par Sœur Eugénie : « Je vous aime tant, toutes. Que je suis contente de voir la si grande union des cœurs entre nous. » Continuons à vivre dans la joie de l'annonce et la paix du cœur. Allons de l'avant avec l'audace de la Samaritaine. Que le Seigneur bénisse nos pas et nous remplisse, chaque jour, du zèle apostolique. Et souvenons-nous ensemble de la dynamisante expression de Sœur Eugénie : « Maintenant il faut agir ! »

Olga Maria DOS SANTOS FONSECA

2020

*La direction et la rédaction de Spiritus
souhaitent à tous les lecteurs
une Sainte Fête de Noël 2019
et leur adressent leurs meilleurs vœux
pour la nouvelle année 2020*

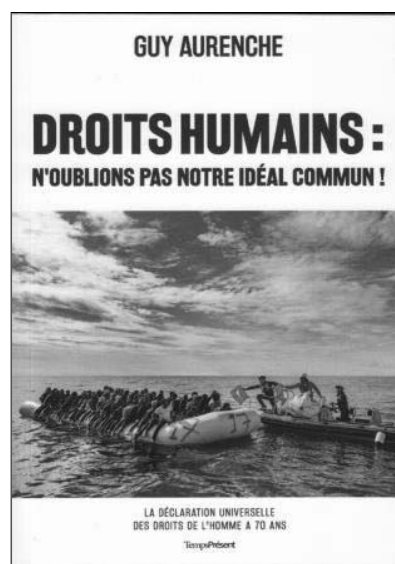
Recensions

Guy Aurenche, *Droits humains : n'oublions pas notre idéal commun ! 70^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme*. Paris, Temps Présent, 2018, 156 p., 14,00 €.

Ancien avocat au barreau de Paris, Guy Aurenche a participé à des procès emblématiques (Irlandais de Vincennes, Capitaine argentin Astiz, Général Aussaresses...). Il a présidé de grandes ONG comme le CCFD-Terre Solidaire (Comité catholique contre la faim et pour le développement) et la FIACAT (Fédération internationale de l'action des chrétiens pour l'abolition de la torture).

Cet ouvrage a été écrit à l'occasion du 70^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme (10 déc. 1948), texte de référence pour ceux et celles qui, dans le monde, défendent les plus pauvres et exigent plus de justice. Aujourd'hui, cette déclaration est souvent remise en cause, comme le signale l'auteur dans son introduction : « Les événements que les médias répercutent chaque jour semblent l'avoir enterrée ! » (p. 17). Il ajoute : « Aujourd'hui, la boussole des droits humains peut nous aider à nous poser les bonnes questions et à dessiner, ensemble, des voies "navigables" en accord avec la dignité. » (p. 21) Le texte intégral de cette Déclaration se trouve à la fin de l'ouvrage (p. 139-148).

L'introduction relate le contexte dans lequel cette Déclaration de l'ONU a été écrite et proclamée, lui donnant un impact universel. Les représentants des cinquante-huit États présents à l'assemblée étaient des « survivants » des horreurs de la guerre de 1939 à 1945. Deux se sont abstenus au moment du vote. Les votants voulaient : « hâter l'avènement d'un monde où l'homme serait libéré de la terreur et de la misère » (p. 16).



Dans le premier chapitre « Au nom des droits humains », l'auteur rapporte les témoignages de personnes qui se sont battues pour faire reconnaître les droits des personnes handicapées en Chine, pour la démocratie en Birmanie, aux côtés des femmes violées en République Démocratique du Congo, contre la misère en France, pour la liberté d'expression et la démocratie en Chine, pour l'accueil des migrants en Méditerranée et pour le respect des diverses traditions religieuses après l'assassinat du P. Hamel.

Le second chapitre souligne l'acte de foi en l'homme de ceux qui ont rédigé et signé la Déclaration et indique tout ce qui a été mis en place pour qu'elle ne reste pas lettre morte. Elle est contraignante pour tous les États qui l'ont signée ; des particuliers et des États du Conseil de l'Europe peuvent faire appel à la Cour européenne des Droits de l'homme. Sont relatés des exemples précis de condamnation de personnes impliquées dans des actes de torture ou de persécution. Suit une réflexion sur les devoirs, l'État de droit, le droit de regard, la souveraineté des États et la prévention.

Le chapitre suivant aborde des questions nouvelles, là où les droits de l'homme peuvent entrer en conflit avec l'éthique : le paradigme du tout technocratique, le choix de la « non-puissance », la bioéthique, l'autonomie de la personne, le transhumanisme, la mécanisation contre l'humanisation, la tourmente écologique, la personne et la nature, la justice climatique, le « bien commun », le crime d'écocide, la financiarisation de l'humanité, les droits économiques, le commerce mondial. Le quatrième chapitre traite de l'imbrication du politique dans les droits humains, avec les questions de l'absence d'État, du multilatéralisme, de la démocratie malmenée, des mouvements migratoires, de la peur de l'étranger, des « biens mal acquis ».

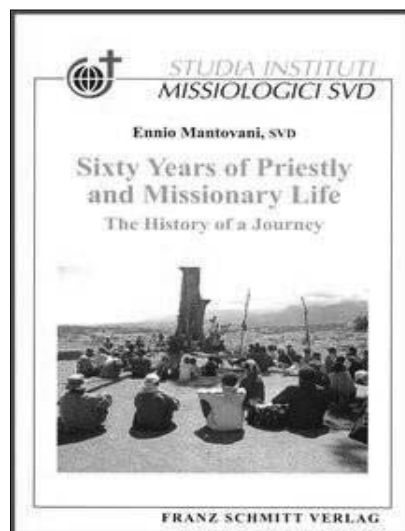
Dans le cinquième chapitre, Guy Aurenche invite à réfléchir sur les sources de la dignité de l'homme : la foi en Dieu et la Raison. Invitation aussi à construire une universalité, à opérer un partage des souffles et, à l'aide d'exemples précis, à une étonnante espérance. Sont relatées l'aventure de la CIMADE avec son accueil et son service des migrants, celle de l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), ou encore celles des personnes qui se mettent ensemble pour sauver des victimes, des défenseurs du droit, des lanceurs d'alerte... Un appel est lancé pour éduquer au respect de la dignité de tout être humain, contre toute discrimination. L'ouvrage se termine sur deux belles poésies sur la paix et les femmes : « Sœurs d'espérance ».

Un livre qui peut se lire d'un trait. Prenant appui sur une longue expérience d'engagement, le texte fourmille d'exemples précis et détaillés venus des quatre coins du monde. Un ouvrage de base pour mieux comprendre la nécessité de défendre, quoi qu'il en coûte, les droits de tout être humain, sans passer sous silence ses devoirs.

Guy Vuillemin

Ennio Mantovani, svd, *Sixty Years of Priestly Missionary Life. The History of a Journey*. Siegburg, Franz Schmitt Verlag, 2019, 138 p., 19,90 €.

C'est l'histoire d'un missionnaire amoureux de sa mission : la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Missionnaire du Verbe Divin (SVD) italien et missiologue diplômé de l'Université Grégorienne, Ennio Mantovani ne s'est pas contenté de travailler pour ces gens ; il a aussi étudié leur culture et leur religion ; leur vision du monde et de Dieu l'a profondément impressionné. Il a appris que ce n'est pas le missionnaire qui inculture l'Évangile, mais ce sont les gens eux-mêmes qui inscrivent celui-ci dans leur vie. « La "réussite" de l'inculturation, qui se traduit par un changement d'état d'esprit et d'attitude (*metanoia*), ne peut être le fait que des gens eux-mêmes et cela requiert la foi en l'Esprit ; on ne peut en juger de l'extérieur. » (p. 17)



Il lui a fallu cheminer longtemps avec ces gens pour comprendre l'influence de son propre enracinement culturel sur sa façon de communiquer l'Évangile. Cette expérience l'invite à se demander pourquoi les Occidentaux se détournent de la religion chrétienne : serait-ce que l'Église ne sait pas évoluer avec la culture émergente ? L'auteur prend l'exemple concret du débat, très vif en Amérique, entre créationnisme et évolutionnisme. Dans sa foi personnelle, il essaie de combiner une « création-évolution » avec Dieu vu comme la grande énergie à l'origine de tout (p. 109). Le Christ devient alors le « Christ de l'Évolution », une « invitation à l'amour » (p. 115). Cela, il l'a aussi appris à partir de la divinité majeure de la religion mélanésienne : le Dema. « L'entité Dema ouvre à une interprétation de l'événement christique qui, tout en étant culturel, met au centre non pas le péché et la justice divine, mais un amour oblatif désintéressé. »

L'ensemble de l'ouvrage est un bel exemple de cet effort d'"inculturation" en mission, y compris au niveau pastoral, effort qui demande d'apprendre d'abord à "sortir", à laisser derrière soi son propre enracinement culturel pour s'ouvrir à la beauté et à la sagesse de l'autre. L'auteur a donc pour maxime : « Si je viens à rencontrer des coutumes qui me semblent illogiques ou moralement inacceptables, ce sera probablement le signe de mon ignorance ; signe qu'il me faut approfondir la question. » C'est là un bel exemple d'attitude missionnaire vraiment scientifique.

Après avoir tant appris des gens de PNG, E. Mantovani a éprouvé le besoin d'enseigner cela aux siens en Australie, une "mission inversée" :

« Je me suis laissé remettre en cause par la religion des planteurs ; je vois que je suis maintenant appelé à interpeller mon Église d'origine : le christianisme occidental. » (p. 102) D'autres missionnaires font aussi cette expérience ; après avoir moi-même, comme missionnaire au Japon, étudié à fond le bouddhisme ésotérique, je suis revenu en Europe pour donner ici aux gens à découvrir la véritable image du bouddhisme comme religion – et pas seulement comme philosophie – et aussi pour rendre accessible aux chrétiens le grand enseignement du bouddhisme. Je crois qu'une telle évolution du missionnaire est saine : ne pas limiter son intérêt à son pays de mission, mais offrir une contribution aux gens et à l'Église qui l'ont envoyé.

Ce livre reprend de précédents articles biographiques (p. 21), ce qui occasionne inévitablement des répétitions inutiles et entrave la fluidité du propos. Cela mis à part, le lecteur est stimulé à réfléchir sur son propre parcours de foi et à relire son engagement missionnaire. Il était donc opportun que l'introduction du livre – rédigée par Christian Tauchner, actuel directeur de l'Institut d'études missiologiques SVD à Sankt Augustin, où E. Mantovani lui-même a travaillé dès les années soixante-dix – présente les origines de l'auteur et résume sa vision théologique, pastorale et missionnaire.

Peter Baekelmans

François Richard, M.Afr, *Missionnaires d'Afrique en France. 1869-2008*. Iggybook/Hachette, 2018, 300 p., 14,00 €.

Ancien supérieur provincial des Pères Blancs, le père François Richard propose ce livre à l'occasion du 150^e anniversaire de la fondation de la Société des Missionnaires d'Afrique. Il s'agit de dire pourquoi et comment cette Société, fondée par le cardinal Lavigerie pour travailler exclusivement en Afrique, s'est implantée en France. Quels ont été les objectifs poursuivis ?

Il fallait d'abord trouver des vocations missionnaires en France et, pour cela, fonder des maisons de formation : la première sera celle de Saint-Laurent d'Olt, dans le diocèse de Rodez. Il fallait aussi faire connaître la Société et ses buts, d'où une revue (*Vivant Univers*, qui changera plusieurs fois de nom), des montages audio-visuels, plus tard des bandes dessinées sur le fondateur et sur divers confrères, des camps d'été chaque année...

Un autre objectif était de récolter des fonds pour vivre en France et pour soutenir les missions ; un des moyens sera la création d'une association : « Les Amis des Pères Blancs ». Un autre encore : créer des procures pour faire partir vers l'Afrique du matériel, pour accueillir les confrères qui partent pour la mission ou qui en reviennent ; celle de Bor-

deux sera bientôt supplantée par celle de Paris (rue Friant). Autre objectif enfin : accueillir les anciens, les malades ; pour cela il faut personnel, maisons, assurances... Depuis quelques années, avec la crise des vocations, les retours en France sont beaucoup plus nombreux que les départs pour la mission *ad extra*.

Afin de faire fonctionner tout cela, il faut une équipe. En 1895, la France faisait partie de la Province d'Europe ; en 1936, elle devient une province autonome, puis s'intègre dans une nouvelle province d'Europe en 2008. Le récit s'arrête, d'ailleurs, en cette année-là.

Parmi les diverses questions évoquées par l'auteur, on peut mentionner : la reconnaissance, en 1971 seulement, de la Société par l'État ; le fonctionnement de l'AMANA (Association d'aide aux Kabyles convertis puis à tous les africains de France, en particulier les étudiants) ; le lien avec l'Église de France et la prise en charge de paroisses ; le renouveau de la vie spirituelle et communautaire après le Concile et la crise de 1968 ; la collaboration, depuis les années 1970-1980, avec les autres instituts missionnaires de France, notamment à travers les revues *Spiritus* et *Peuples du monde*. Il y a eu aussi les difficiles questions de positionnement face au génocide rwandais, face au FIS (Front islamique du salut) en Algérie, face à la guerre civile dans l'est du Zaïre... N'ont pas été oubliés l'achat des maisons, puis leur vente quand elles ne correspondaient plus aux besoins. Dans ce livre, le père Richard a vraiment fait un état complet de la vie en France de la Société des Missionnaires d'Afrique.

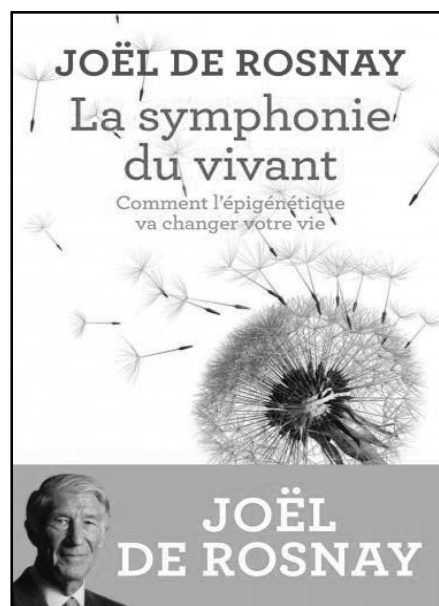


Roger Tabard

Joël de Rosnay, *La symphonie du vivant. Comment l'épigénétique va changer votre vie*. Paris, Éditions Ill, 2018, 229 p., 20,00 €.

Pourquoi un livre de biologie moléculaire doit-il fasciner tant le monde des religieux et religieuses, celui des instituts de vie consacrée, des missionnaires en l'occurrence ? C'est que le parallélisme entre l'adn et le charisme fondateur s'avère fécond. On l'a déjà établi par le passé. Dans ce sens-là, une entreprise se constitue son adn, une maison d'édition revendique sa ligne éditoriale, un parti politique se dote d'un programme, à chaque pays sa loi fondamentale.

La nouveauté de *La symphonie du vivant*, sa fécondité pour ceux et celles qui vivent d'un charisme fondateur, résident dans l'essor de l'épigénétique. Nous apprenons que le vivant n'est pas que ses gènes ; il est aussi, et peut-être davantage, l'expression ou la non-expression de ceux-ci. Par-dessus les gènes (entendre « l'épigénétique »), nombreux sont les facteurs qui se combinent pour faciliter ou inhiber la mise en œuvre de notre patrimoine génétique. La combinaison de la génétique et de l'épigénétique, la prise au sérieux de mêmes, donc de la mémétique et de l'épimémétique, pour montrer comment l'agir humain influe sur le devenir de son patrimoine génétique et de sa société en général, voilà qui interpelle la vie consacrée.



Des intuitions fondatrices, du charisme fondateur en un mot, que nous portons, tel notre ADN transmissible de génération en génération, l'interpellation se déplace vers la manière dont nous agissons au jour le jour. La gouvernance se trouve interrogée, tout comme la responsabilité de chacun et chacune. Car notre agir détient la clé qui ouvre et ferme les tiroirs pour libérer ou inhiber l'information présente dans notre code génétique. Si nous ne pouvons rien modifier dans le code génétique en tant que tel (à noter que les amendements de nos Règles de Vie ne constituent pas, pour autant, la modification du charisme mais plutôt son expression), notre agir, en allumant ou en éteignant les « interrupteurs », dirige la mise en musique de la belle partition reçue de la part de nos fondateurs et fondatrices. Tel est l'enseignement majeur qu'une lecture attentive du bel ouvrage de Joël de Rosnay permettra à chacun et à chacune d'approfondir.

La référence à la musique classique, dans le titre, annonce la trame de l'ouvrage. Parler du vivant comme d'une symphonie, c'est honorer le rôle de chaque élément constitutif de la mise en musique d'une partition. Joël de Rosnay souligne le rôle du chef d'orchestre, c'est-à-dire de l'individu, capable d'entrer en réseau et d'opter pour un style de vie sain. Dans le concert de la vie consacrée, si le rôle de chef d'orchestre est prépondérant, puisqu'il ou elle veille sur les cadences, les mouvements et les silences, une belle interprétation repose évidemment sur la volonté de chacun et chacune devant sa partition, fidèle à son instrument, attentif au mouvement d'ensemble.

Richard Fagah

Table LX - 2019

Auteur	Titre	vol.-p.
Ariho Henry Moses	Mon regard sur la mission en France	237-438
Becquart Nathalie	L'expérience de la jeunesse, paradigme de la vie missionnaire ?	237-460
Berard Christophe	Témoignage d'un aumônier international de la Joc en divers pays d'Asie	237-452
Bevans Stephen	Appelés à être des disciples transformés. La mission et l'évangélisation	235-149
Coulon Paul	Libermann et l'esclavage	237-469
Diarra Pierre & Vidal Gilles	Théologie contemporaine de pratique missionnaire	236-295
Desbois Hervé	Dans les méandres d'une jeunesse	237-423
Diana Muñoz Alba	Mon travail auprès des migrants et réfugiés : une mission à risques	237-400
Diaconie des Roms (la)	Une diaconie pour les Roms dans le diocèse de Créteil	234-066
Dubost Michel	La mission <i>ad Gentes</i> aujourd'hui	236-263
Duteil Arnel	Quelle formation pour quelle évangélisation ?	236-305
Elenga, Yvon Christian	Le SCEAM face aux paradoxes du continent	236-363
Enriquez-Borla Philip	Au service de la société et de la mission en Mongolie	237-409
Ester Lucas Maria	Disciples missionnaires dans une Église servante. Expérience ecclésiale au Mozambique	235-201
Falola Anne	Conseil interreligieux des femmes : une expérience au Nigeria	234-025
Fonseca Olga M. d. Santos	Retour aux sources spiritaines	237-498
Gerlier Michel	Sur le chemin du dialogue interreligieux. À la rencontre des Manjaks de Guinée-Bissau	234-007
Gibbs Philip & Lopa Matthias	<i>Laudato si'</i> en actes en Papouasie-Nouvelle-Guinée	234-076
Gigord Michel (de)	Duterte : Le D. Trump de l'Asie du Sud-Est ?	234-017
Grasser Paul	50 ans de cohabitation en République islamique de Mauritanie	235-135
Grenon Estelle	Un chemin d'unité de vie	237-430
Herveau Joseph	Conversion ecclésiale, formes d'évangélisation et interculturalité. L'exemple de l'Inde	236-283
Jong (de) Albert	Europe : Continent de mission ? Colloque à Nimègue – octobre 2018	234-117
Jubinvillle Pierre Laurent	Célébrer un Synode jeune	237-415
Kouassi Fatchéoun Rémi	La crise migratoire : quelle lecture de la Bible dans le débat public ?	235-224
Koulagna Jean & Saadi Rachid	L'institut Al Mowafaqa : former, dialoguer, témoigner	236-340

Lalire Luc & Nicolas Guillaume	La mission volontaire de solidarité internationale. Partir aujourd'hui avec la DCC	236-273
Loubelo Christlain	Une présence chez les Baakas du Congo	234-061
Mundu John	L'Évangile chez les peuples indigènes du plateau du Chota Nâgpur (Inde)	234-051
Mujyambere André	Cultures, sécularisation et théologie africaine	237-494
Najla Kassab	La condition de disciple : vivre selon l'Esprit	235-170
N'koy Odimba André	Assemblée générale SMA 2019. Une famille fidèle à son charisme fondateur	236-370
Petit Jean-François	Le document préparatoire du Synode sur l'Amazonie. l'interculturalité	234-039
Poucota Paulin & Madega Mathieu	Les cinquante ans du SCEAM	234-103
Rivas Cantal José Maria	Dans une Algérie en train de changer : être serviteur du royaume	236-329
Robert Marie-Hélène	Évangéliser « de proche en proche » : la mission à la portée de tout disciple	235-189
Robert Sylvie	Le dialogue avec l'islam : défi chrétien	235-211
Saldana Virginia	L'Église des femmes en Asie	237-391
Shimbala James	Un programme de formation continue commun à plusieurs congrégations	236-353
Some Lea	Jeunes religieuses subsahariennes en mission au Maghreb	237-445
Sourisseau Pierre	Pour une proximité responsable. Charles de Foucauld devant l'évangélisation	234-092
Soyoye Basil	Carrefour des cultures africaines (CCA)	235-143
Tassin Claude	Disciple-missionnaire : qu'en dit l'Évangile selon Matthieu ?	235-177
Tauchner Christian	Tentations identitaires : « Théologies contextuelles de la libération »	234-112
Thanuzraj Stanislaus Lazar	Mission dans un monde pluraliste	237-481
Ukwuije Bede	Avec le SCEAM, espérer pour l'Afrique	237-486
Weiler Birgit	Le synode amazonien : les enjeux	234-031
Yameogo Janvier Marie	La voie symbolique :	236-317
Gustave	défi éducatif de la culture numérique	
Yaovi Soédé Nathanaël	Le SCEAM au cœur d'un continent blessé	234-239

Achevé d'imprimer par Corlet – 14110 Condé-en-Normandie
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2019 – imprimé en France
Commission Paritaire des Publications de Presse: Certificat n° 1020 G 83668

SPIRITUS

est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les spiritains et gérée en commun par 12 Instituts missionnaires :

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre-Dame des Apôtres
- Saint-Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission.
Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.



Rédaction et administration de la revue
12 rue du P. Mazurié – 94550 Chevilly-Larue – France
Tél. : 01 46 86 70 30
courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
courriel du service abonnements : asso.spiritus@gmail.com

N° de commission paritaire : 1020 G 83668

Directeur de la publication : Paulin Poucouta

Directeur adjoint : Rémi Fatchéoun

Administrateur : Marie-Annick Crochet

Secrétaire : Jean-Yves Urfié

Comité de rédaction : Peter Baekelmans, cicm ; Bertrand Évelin, omi ; François Glory, mep ; Bernadette Nana, fmm ; Paul Quillet, sma ; Christian Tauchner, svd ; Guy Vuillemin, pb ; Gérard Meyer, cssp.

Conseil de rédaction : Sidnei Marco Dornelas ; Evelyn Monteiro ; Helmut Renard ; et les membres du Comité de rédaction.

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

TARIFS des ABONNEMENTS

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon - Corée - Hong Kong - Singapour - Taiwan - Thaïlande - Australie - RSA **45 € - US\$ 50 - CAN\$ 67**

Zone 2 : tous les autres pays **35 € - US\$ 39 - CAN\$ 52**

Vente au numéro : 13 € le cahier.

L'affranchissement par avion est compris

Tout abonnement non renouvelé fin juillet de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le numéro d'abonné (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.